

Le Numéro } FRANCE..... Un franc
 } ÉTRANGER.. 25 cents

3^e ANNÉE
 Mars 1899.



LA REVUE

DES

DEUX FRANCES

REVUE FRANCO-CANADIENNE



Directeur :
 Achille STEENS

Sommaire

Xanrof.....	<i>Le dimanche à Paris.</i>	193
Eugène Guénin.....	<i>Héroïque fait d'armes de dix-sept Canadiens.</i>	206
Henri Allorge.....	<i>Méditation.</i>	212
Major Edmond Mallet.....	<i>Louis Jolliet au Mississipi.</i>	217
Benjamin Gadobert.....	<i>Les 4 saisons et les 4 âges de la femme.</i>	221
Georges Brousseau.....	<i>Notre-Dame du Cap Noir.</i>	222
Marc Legrand.....	<i>Un sonnet de Mickiewicz.</i>	227
J.-A.-Lefebvre.....	<i>Notre beau Canada (suite).</i>	228
Alfred Parienti.....	<i>La source des poissons.</i>	236
Léon de la Morinerie.....	<i>Vieille rancune.</i>	238
Baron Louis de Giradot.....	<i>Louis XVII (suite).</i>	239
Emiel Bossuat.....	<i>La pêche du corail.</i>	258
Georges de Dubor.....	<i>Critique musicale.</i>	266
Paul Bastien.....	<i>Les Livres.</i>	268
Georges Grappe.....	<i>Les Revues.</i>	272
Philippe Malpy.....	<i>Le Théâtre à Paris.</i>	275
Fantasio.....	<i>Les Théâtres.</i>	279

CHRONIQUE DES DEUX FRANCES. — ILLUSTRATIONS. — LA MODE PARISIENNE.



BUREAUX :

FRANCE
 23, RUE RACINE
 PARIS

CANADA
 30, R. S^t-JACQUES | 29, R. S^t-JEAN
 MONTREAL | QUÉBEC

ÉTATS-UNIS
 21, RUE GOLD
 LOWELL, MASS.

La REVUE DES DEUX FRANCES se trouve dans tous les Paquebots des grandes Compagnies de Navigation françaises, anglaises et américaines, et dans les salons de lecture des Grands Hôtels de Paris, Londres, Montréal, New-York, etc.

Administration Française

PARIS — 23, rue Racine, 23 — PARIS

DE 10 HEURES A MIDI ET DE 2 A 5 HEURES DU SOIR, TOUTS LES JOURS

LA

VOL. 17

Revue des Deux Frances

Secrétaire de la Rédaction : Rodolphe BRUNET

Abonnements pour la France, le Canada et les Etats-Unis

Un An.....	{	15 francs.		Six Mois.....	{	9 francs.
		3 dollars.				\$ 1.80 cts.

Les abonnements seront servis dans toute l'Amérique par nos Administrations de *Montréal*, de *Québec* (Canada) et de *Lowell*. Mass. (E.-U.).

PUBLICITÉ

La publicité se traite directement : Au Canada, avec nos administrateurs de *Québec* et de *Montréal* ; aux Etats-Unis, avec notre Administrateur de *Lowell*, Mass., ou avec les Agents dûment accrédités par eux ; en France, avec la Direction de Paris.

A chaque Numéro : **LA MODE PARISIENNE**

VOYAGES MARITIMES

ET
PRATIQUES

PARIS, — 9, rue de Rome, 9. — PARIS
(près la gare St-Lazare)

L. DESBOIS & M. JUNOT

VOYAGES ET EXCURSIONS

A forfait et accompagnés pour Lourdes, l'Espagne, l'Italie, la Palestine, l'Algérie, la Tunisie et tous autres pays d'Europe.

BILLETS

par toutes les Compagnies de Navigation et pour toutes les destinations.

Renseignements et devis gratuits sur tous voyages

DES RENSEIGNEMENTS

sont donnés aux adresses suivantes :

MONTREAL : 30, rue Saint-Jacques.

QUÉBEC : 29, rue Saint-Jean.

GRANDE PHARMACIE

DE LA

Croix de Genève

142, Boulevard Saint-Germain, 142

PARIS

MAISON DE CONFIANCE

SPÉCIALE POUR LES ORDONNANCES ET ANALYSES MÉDICALES

PRIX MODÉRÉS ET SPÉCIAUX POUR LES ABONNÉS

Spécialement en dépôt

SUCRE ÉDULCOR

LE SEUL PERMIS AUX DIABÉTIQUES

DRAGÉES FERRÉ

CONTRE LA CONSTIPATION

Les Produits de la Maison se trouvent dans les principales pharmacies de Québec et de Montréal.

REHISE AUX DOCTEURS

LIBRAIRIE MÉDICALE ET SCIENTIFIQUE

ANCIENNE ET MODERNE

JACQUES LECHEVALIER

3, rue Racine. — PARIS

MÉDECINE — BOTANIQUE — ZOOLOGIE — GÉOLOGIE
La Librairie publie une **Bibliographie des Sciences médicales** sous forme de catalogues par spécialités dont : *Psychiatrie, Neurologie, — Dermatologie-Syphiligraphie*, ont paru, les autres sont en préparation.

En distribution : Catalogue de livre de Médecine Botanique — Géologie — Zoologie — Anatomie comparée. La Maison fait la commission pour tous les livres français

Envoi franco de nos catalogues, en priant d'indiquer la spécialité
Les demandes sont expédiées par retour du courrier

Courtiers en Douane
et **Expéditeurs**

BEUVAIS Frères & Cie

32, rue Saint-Sulpice.

MONTREAL (CANADA)

Téléphone *RELL* : 463

ENTREPOT V. R. : 41

RESTAURANT DE L'ABBAYE

L. MIGNOT, PROPRIÉTAIRE

6, RUE SAINT-BENOIT, 6.

Repas à partir de { 1 fr. 50, 2 fr. et 3 fr.
et à la Carte.

Salles particulières.

Le Restaurant de l'Abbaye se recommande par la distinction de sa clientèle.

VINS de 1^{er} CHOIX

MAISON FONDÉE EN 1820

Ameublements Complètes

MAISON DE CONFIANCE

Ancienne Maison **LOCH**

LEMESLE Succ^r

99, boulevard St-Germain

PARIS

VENTE — ACHAT — ECHANGE

de tous Objets Mobiliers Neufs et d'Occasion
Anciens et Modernes

GRANDS GARDE-MEUBLES

99, Boulevard St-Germain et au Parc St-Maur

D. SIMAL SEUR

Fabricant d'instruments de chirurgie

5, RUE MONGE

FOURNISSEUR DES MINISTÈRES DE
LA GUERRE ET DE LA MARINE, DE
L'UNION DES FEMMES DE FRANCE,
DES HÔPITAUX CIVILS ET MILITAIRES,
DES LABORATOIRES DU JARDIN
DES PLANTES ET DE L'ÉCOLE
DES HAUTES ÉTUDES.

Usine à vapeur

21, rue de l'Éstrapade

TÉLÉPHONE N° 808,68

Electricité médicale
Accumulateurs

Envoi *franco* du Catalogue illustré

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA
MÉDITERRANÉE.

La Compagnie P.-L.-M. organise : 1^o Une excursion en Italie, du 16 janvier au 17 février 1899, avec retour, par le Littoral de la Méditerranée, au moment du Carnaval de Nice.

Prix au départ de Paris : première classe, 950 francs; deuxième classe, 850 francs (tous frais compris).

2^o Une excursion en Tunisie et en Algérie, du 19 janvier au 20 février 1899.

Prix au départ de Paris : première classe, 1,150 francs; deuxième classe, 1,040 francs (tous frais compris).

La Compagnie P.-L.-M. a l'honneur d'informer le public qu'elle a maintenu dans son service d'hiver les trains express de jour ci-après, à marche rapide, qui assurèrent l'été dernier les relations entre Paris, Clermont et Saint-Etienne.

Ces trains comportent, tant à l'aller qu'au retour, un wagon-restaurant qui circule entre Paris et Nevers et des voitures directes de et pour Saint-Etienne.

Leur horaire est le suivant :

Aller. — Train 927 : Dép. de Paris 8 h. 30 m., arr. à Clermont 4 h. 08 s., arr. à St-Etienne 5 h. 48 soir.

Retour. — Train 926 : Dép. St-Etienne 1 h. 31 s., Dép. Clermont 3 h. 07 s., Arr. à Paris 11 h. soir.

Le train numéro 927 ne prend que des voyageurs de première classe.

Le train numéro 926 prend, en outre, des voyageurs de deuxième classe effectuant un parcours de 150 kilomètres et des voyageurs de troisième classe effectuant un parcours de 350 kilomètres.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

DE PARIS

Capital : 100 millions de francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère
SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris

Président : M. DENORMANDIE, ancien gouverneur de la Banque de France, vice-président de la Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Directeur général : M. Alexis ROSTAND, O.

19 BUREAUX DE QUARTIER DANS PARIS
2 BUREAUX DE BANLIEUE
80 AGENCES EN PROVINCE
18 AGENCES A L'ETRANGER

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traités, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

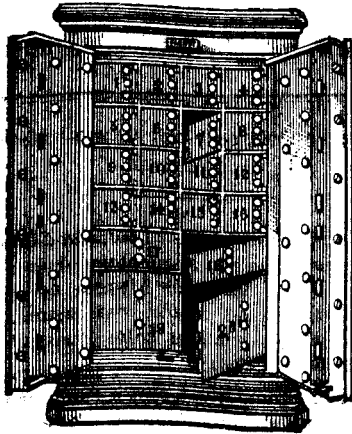
Intérêt payés sur les sommes déposées :

A 4 ans. 3 1/2 0/0 | A 2 ans. 2 1/2 0/0 | A 6 mois 1 1/2 0/0
A 3 ans. 3 0/0 | A 1 an. 2 0/0 | A vue... 1/2 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Dépositant. Les intérêts sont représentés par des Bons d'intérêts également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Dépositant. Les Bons de capital et d'intérêts peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : 14, rue Bergère, 2, place de l'Opéra et dans les principales Agences.



Garantie & Sécurité absolues

Compartiments depuis 5 fr. par mois

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales Villes d'Eaux : Nice, Cannes, Vichy, Dieppe, Trouville-Deauville, Dax, Luxeuil, Royat, Le Havre, La Bourboule, le Mont-Dore, Bagneres-de-Luchon, etc.; ces agences traitent toutes les opérations, comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des Lettres de Crédit circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Branch office, 2, place de l'Opéra
Special department for travellers and letters of credit. Luggage stored. Letters of credit cashed and delivered throughout the world. — Exchange office.

The COMPTOIR NATIONAL receive and send on parcels addressed to them in the name of their clients of bearers of credit.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

POUR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE
ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Société anonyme, Capital : 120 millions de fr.

SIÈGE SOCIAL, 54 et 56, rue de Provence, PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe; — Ordres de Bourse (France et Étranger); — Souscriptions sans frais; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. à lots de la Ville de Paris et du Crédit Foncier, Bons à lots de l'Exposition de 1900, Bons de Panama, etc.); — Escompte et encaissement de coupons; — Mise en règle de Titres; — Avances sur Titres; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; — Garde de Titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non vérification des tirages; — Transports de Fonds (France et Étranger). — Billets de Crédit circulaires; — Lettres de Crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 francs par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.

55 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 230 agences en Province, 1 agence à Londres; correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-LONDRES

Quatre services rapides quotidiens dans chaque sens. Trajet en 7 h. Traversée en 1 h. Tous les trains comportent des deuxièmes classes.

En outre les trains de nuit partant de Paris pour Londres à 9 heures du soir, et de Londres pour Paris à 8 h. 15 du soir, prennent les voyageurs munis de billets de 3^e classe.

Départs de Paris: Via CALAIS-DOUVRES: 8 h., 11 h. 30 du matin, 9 h. soir. Via BOULOGNE-FOLKESTONE: 10 h. 20 du matin. — Départs de Londres: Via DOUVRES-CALAIS: 8 h. 11 du matin et 8 h. 15 du soir. Via FOLKESTONE-BOULOGNE: 10 h. du matin. — Les services postaux pour l'Angleterre sont assurés via Calais par trois trains express ou rapides partant de Paris à 8 h., 11 h. 30 du matin et 9 h. du soir.

Services directs entre Paris et Bruxelles, trajet en 5 h. Départs de PARIS à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. — Départs de BRUXELLES à 7 h. 30 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 6 h. 03 et 11 h. 43 du soir. Wagon-Salon et Wagon-Restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du mat. Wagon-Restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h. 03 du s.

Service direct entre Paris et la Hollande, trajet en 10 h. 1/2. Départs de PARIS à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir. Départs d'AMSTERDAM à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 35 h. soir. Départs d'UTRECHT à 7 h. 58 du matin, 1 du et 6 h. 14 du soir.

PUYJALINET, TAILLEUR

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1894

QUELQUES-UNS DES PRIX DE LA MAISON :

Complet Veston.....	depuis	80 à 100	francs
— Jaquette.....	—	90 à 110	—
— Redingote.....	—	100 à 130	—
— Habit de cérémonie....	—	125 à 150	—

Le complet comprend toujours les trois pièces : l'habit, le gilet et le pantalon.

Pardessus depuis 70 à 120 francs

15, rue des Martyrs — Paris

P. S. — Adresser la mesure avec la commande (et y joindre un acompte de 50 0/0 sur le complet choisi) à M. PUYJALINET, 15, rue des Martyrs, PARIS.

L'Administration de notre Revue, à Montréal, donnera tous les autres détails nécessaires, si besoin en est.

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ

EN SEPT VOLUMES

Le plus complet,

Le plus moderne,

Le mieux illustré

des Dictionnaires encyclopédiques français

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** est publié par *fascicules* de 16 pages à 50 centimes, qui paraissent chaque semaine depuis le 1^{er} Avril 1897. Il y aura au moins 360 fascicules, devant former sept volumes. Les souscripteurs peuvent, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par *séries* brochées de 10 fascicules, paraissant tous les deux mois et demi environ, ou par *volumes*, brochés ou reliés, au fur et à mesure de l'apparition.

SOUSCRIPTIONS A FORFAIT : 170 FRANCS

(LA RELIURE EN SUS : 5 FRANCS PAR VOLUME)

Paiement : Pour la France, par *traites trimestrielles* de 10 francs, la première le 5 du mois qui suit la date de souscription.

— Pour le Canada, en *cinq versements égaux*, de six mois en six mois, le premier en souscrivant.

La souscription à forfait garrantit contre toute augmentation de prix, quel que soit le nombre de fascicules à paraître.

Librairie LAROUSSE, 17, rue du Montparnasse, Paris

SUGCURSALE, 58, RUE DES ECOLES (SORBONNE)

On souscrit également chez tous les Libraires de France et du Canada

Demander Gratis un fascicule pour Comparer avec les autres Dictionnaires

Hôtel Chatham

17 et 19, rue Daunou, 17 et 19

PARIS

RUE DE LA PAIX

BOULEVARD DES CAPUCINES

(Près l'Opéra)

M. H. HOLZSCHUCH, propriétaire.

GRAND HOTEL DES BALCONS

3, Rue Casimir-Delavigne, 3

(Près l'Odéon)

L. FORMAT

PROPRIÉTAIRE

Excellentes chambres de 35 à 60 fr.
par mois ; et au jour de 2 à 4 fr.

Sonnettes électriques dans toutes
les chambres.

HOTEL DE FRANCE ET DE LORRAINE

RUE DE BEAUNE, N^{OS} 5 ET 7. — PARIS

DUSSAUSSAY

PROPRIÉTAIRE

Chambre de 3 à 6 francs par jour et
de 35 à 60 fr. par mois

PENSION (tout compris) à partir de
8 francs par jour.

Maison de famille très recommandée
par le Clergé.

ÉPICERIE CENTRALE

M^{me} V^{ve} BONNETAT

145, Boulevard St-Germain
PARIS

Maison spéciale pour Articles fins

DESSERTS ET SPIRITUEUX

VINS FINS

Librairie Médicale Scientifique
et Littéraire

EM. LE FRANÇOIS

9 ET 10, RUE CASIMIR-DELAUVIGNE, A PARIS
(près la Faculté de Médecine et le Luxembourg).

Nous fournissons à Paris et expédions en
France et à l'Etranger, et principalement au
Canada, tous les ouvrages qui nous sont
demandés avec une forte remise sur les
prix marqués des éditeurs.

Pour le Canada, conditions spéciales de
bon marché et expédition *franco* par la
poste et par retour du courrier. Envoi *grat*
is des conditions de tarif et catalogues sur
demande.

Livres d'occasion à prix réduits.

GRAVURE SUR METAUX

A. BUFFET

3, RUE DE CRÉBILLON

(PLACE DE L'ODÉON)

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Spécialité pour MM. les Docteurs
Cartes de visite — Notes d'ordonnances
et honoraires gravés et imprimés.

Plaques de cuivre et de marbres
de toutes dimensions.

Timbres secs et caoutchouc.

Billets de Mariage et de Naissance.

Cachets et Blocs et Timbrage.

L'AGE D'OR DE LA POÉSIE FRANÇAISE

Lire dans le XIX^e SIÈCLE en France

Par PAUL A.-E. CHAUVET (Univ. de Paris).

LES BEAUX POÈMES

de Lamartine,

Hugo et Musset

Aux bureaux de la Revue, à Montréal,

Québec et Paris.

PHARMACIE RACINE

FONDÉE EN 1838

30, rue Racine, et 3, place de l'Odéon
PARIS

A. LANDEAU, Successeur de G. Mercier

PHARMACIE DE CONFIANCE

Prix modérés et spéciaux pour les
abonnés de la REVUE

MIXTURE ALBARIC

contre les maux de dents (1 fr. le flacon).

COLD CREAM DE L'ODÉON (0,75 le pot).

Pour le velouté et la douceur de la peau.

Sirup et Pâte pectorale Racine, contre les Rhumes,
Bronchites, etc.

Produits spéciaux pour la photographie
OUVERT JUSQU'À MINUIT

CHEMIN DE FER DE L'OUEST

Paris à Londres

Viâ Rouen, Dieppe et Newhaven

Par la Gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit, tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 9 heures (1^{re} et 2^e classes seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant sept jours : 1^{re} classe, 43 fr. 25 ; 2^e classe 32 fr. ; 3^e classe, 23 fr. 25. — Billets d'aller et retour, valables pendant un mois 1^{re} classe, 72 fr. 75 ; 2^e classe, 52 fr. 75 ; 3^e classe, 41 fr. 50.

Départs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. mat., 9 h. soir. — Arrivées à Londres : London-Bridge : 7 h. soir, 7 h. 40 mat. ; Victoria : 7 h. soir, 7 h. 50 mat. — Départs de Londres : London-Bridge : 10 h. m., 9 h. s. ; Victoria : 10 h. m., 8 h. 50 s. — Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 53 s., 7 h. 15 m.

Des voitures à couloir (W. C. toilette, etc.), sont mises en service dans les trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, des petits guides-indicateurs du service de Paris à Londres.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Recommandations en vue d'éviter dans les transports par chemin de fer, les pertes de colis ou les retards dans leur livraison.

Beaucoup de personnes ont pris l'habitude d'inscrire, sur les colis-bagages ou autres qu'elles remettent au chemin de fer, leur adresse et le nom de la gare destinataire.

Cette précaution évite presque toujours les fausses directions avec leurs conséquences, c'est-à-dire les retards dans la livraison ou même la perte des colis. Aussi se généralise-t-elle de plus en plus.

Pour faciliter l'inscription de la gare destinataire à chaque nouveau voyage, la Compagnie d'Orléans met en vente, dans ses gares et stations, des carnets d'étiquettes gommées et des liasses de fiches, au prix de 0 fr. 05 le carnet de 10 étiquettes ou la liasse de 10 fiches.

FORCE

ALIMENTATION SANS RIVALE



KOLA-FOOD est un produit naturel, noix de kola fraîche, pulvérisée par un procédé spécial de notre invention.

KOLA-FOOD donne force et vigueur, c'est le plus puissant des réparateurs et des *anti-dépêditeurs*.

KOLA-FOOD se recommande comme aliment de premier ordre que l'on peut prendre au lait et à l'eau ; en absorbant plusieurs tasses par jour, on pourrait se passer de toute autre nourriture, sans éprouver de déperdition des forcés musculaires,

KOLA-FOOD est inaltérable sous tous les climats.

La boîte, pour 50 tasses, prix : 2 fr. 50

« » 8 » » 0 fr. 50

E. MAUSSEY & C^{IE}

Paris. — 16, rue du Parc-Royal, 16. — Paris.

Vente au détail : PHARMACIE LANDEAU

Place de l'Odéon.

et dans toutes les pharmacies

Dépot pour le Canada, pharmacie Arthur Decary, à Montréal

SANTE

INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

Oculaire et Laryngologique

ACCUMULATEUR "MAJOR"

MAJOR

Officier d'Académie. — Membre du Jury, Paris 1895

Premières récompenses aux Expositions

Fournisseur de la Clinique Ophtalmologique, de l'Hôtel-Dieu de Paris
et des Hôpitaux

91 — Boulevard Saint-Germain — 91

PARIS

(CI-DEVANT 2, RUE THÉNARD)

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Voyages dans les Pyrénées

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1^{er} itinéraire : Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjan, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Bayonne, Bordeaux Paris. — **2^e itinéraire :** Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris. — **3^e itinéraire :** Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris. — **Durée de validité : 30 jours. — Prix des Billets :** 1^{re} Classe, 163 fr. 50 c. — 2^e Classe, 122 fr. 50 c.

La durée de ces différents Billets peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de 10 jours moyennant paiement, pour chaque période, d'un supplément de 10 0/0 du prix du billet. Il est délivré de toute gare des Compagnies d'Orléans et du Midi des Billets **Aller et Retour** de 1^{re} et de 2^e classe à prix réduits, pour aller rejoindre les itinéraires ci-dessus ; ainsi que de tout point de ces itinéraires pour s'en écarter.

AVIS. — Ces billets doivent être demandés au moins **trois jours** à l'avance.

HOTEL-RESTAURANT SAINT-SULPICE

7, RUE CASIMIR-DÉLAVIGNE, 7

Près de l'École de Médecine et de la Sorbonne

Chambre au mois de 30 à 70 fr.
Chambre par jour de 2 fr. 50 à 5 fr.

TABLE D'HÔTE

RESTAURANT A LA CARTE ET A PRIX FIXE

Déjeuners à 1 fr. 50

Dîners à 2 francs

SALONS ET CABINETS RÉSERVÉS

Cuisine Franco-Hispano-Américaine

Salon de Lecture et Piano

Pension de Famille, 100 fr. par mois

PRÈS DU LUXEMBOURG ET DE L'ODÉON

7, rue Casimir-Delavigne, 7

PROPRIÉTAIRES

MALVY & MIRALLÈS

CHEMINS DE FER DE L'EST

Voyages circulaires en Italie

La Compagnie des chemins de fer de l'Est rappelle aux voyageurs qu'elle met à leur disposition pendant toute l'année de nombreuses combinaisons qui permettent d'effectuer des excursions variées à des prix très réduits au Nord des Alpes (parcours en dehors de l'Italie) et au Sud des Alpes (parcours italiens).

Les billets circulaires qui sont valables pendant 60 jours permettent, soit au départ de Paris (Via Troyes-Belfort), soit au départ des principales gares situées sur l'itinéraire, de faire des excursions en Italie dans des conditions très économiques.

Les billets de 2^e classe sont valables par les trains rapides au nombre de deux par jour dans chaque sens qui mettent Bâle à environ 9 heures de Paris.

Entre Paris et Bâle ces trains sont composés de voiture de 1^{re} et 2^e classes à intercirculation et à water-closet. Les voyageurs sont admis dans ces voitures sans avoir à payer de supplément.

Tous les renseignements qui peuvent intéresser les voyageurs sont réunis dans le livret des voyages circulaires et excursions que la Compagnie de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.

PRIMES A NOS ABONNÉS

A la suite d'une entente de notre Direction avec le Commissariat général de l'Exposition de 1900, nous sommes en mesure d'offrir à tous nos **ABONNÉS D'UN AN** :

UN SOUVENIR DE FRANCE

La Vue générale

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Splendide gravure en 10 couleurs, de 0^m65 sur 1 mètre

REPRÉSENTANT L'ENSEMBLE DE TOUS LES PALAIS DE LA PROCHAINE
EXPOSITION DE PARIS

Cette prime unique, qui représente une bonne part de la valeur de l'abonnement annuel, sera adressée directement de Paris à tous nos abonnés d'un an qui auront versé le montant intégral de leur abonnement entre les mains de nos administrateurs du Canada ou des Etats-Unis.

Nous mettons aussi à la disposition des **Dames abonnées** à notre Revue, et dans les mêmes conditions que ci-dessus,

UN SUPERBE

CAHIER DE MODES

AVEC

de nombreuses planches en couleurs des dernières toilettes de Paris.



LE DIMANCHE

A PARIS

Que deviendrait le Parisien, à la fin de la semaine, s'il n'avait pas le dimanche pour se reposer ?

Répondez, gens du monde ! vous dont l'habit noir, la chemise blanche et la matière grise se surmènent du lundi au samedi

dans les Expositions, les five o'clock-teas, les coulisses de l'Opéra, les soirées mondaines, les dîners égayés de fleurs chères, embaumés de jeunes femmes !

Et vous, bons employés, dont, pendant ces six jours, un dur labeur creuse l'étroite cervelle : celui de trouver de nouvelles craques et d'inédites excuses à coller à vos chefs !

Et vous, citoyens ouvriers, vivantes applications de la belle devise : « Le travail, c'est la liberté ! », vous qui engraissez le bon bourgeois de votre sueur et le chand de vins de l'argent des

bourgeois, vous qui fatiguez vos muscles puissants à soulever d'innombrables canons, et vos cerveaux ingénieux à rêver l'époque heureuse et promise où seuls travailleront encore « ceusses qu'en auront le goût ! »

Et vous, mesdames, vous dont les pieds menus et cambrés ont trotté fébrilement pendant la semaine, arpentant les magasins semés de tentations, grimpant les étages de vos bonnes amies, avec les petits claquements secs d'un marteau sur du sucre, tournant follement au son des valse endiablées, n'êtes-vous pas de mon avis ?

Le dimanche n'est-il pas l'oasis où s'oublie les simons de votre existence, le port où s'arrête le roulis de vos occupations coutumières, la bouteille bienfaisante à laquelle s'emplit le verre vide de votre courage ?

Pour moi, lorsque j'étais un tout petit enfant, la première preuve de l'existence de Dieu qui se fit lumineuse à mon jeune cerveau — après l'invention des crocodiles et des puces, car ça n'est certainement pas l'homme qui en a eu l'idée — ce fut cette trouvaille du dimanche ; et si, au lieu de nous donner six jours de travail et un de repos, le Tout-Puissant avait fait le contraire, il me semblait alors que ma dévotion en eût été augmentée d'autant.

J'ai pu remarquer depuis que l'ingéniosité de l'homme civilisé savait suppléer à ce manque de prévoyance du Créateur, et qu'à l'aide de quelques combinaisons très simples, les Français en général, et le Parisien en particulier, savaient tirer du dimanche une somme de repos vraiment extraordinaire.

*
**

Par exemple, l'heure du lever n'est point la même le dimanche que les autres jours.

A quoi servirait un jour de repos, si l'on devait s'arracher au sommeil à l'heure trop connue où nous allons chaque jour moudre, à la dure meule que nous a assignée la Providence, le blé de notre pain quotidien, qu'il soit fait d'efforts ou d'idées ?

Ce serait mal commencer le jour du repos que de ne point avancer son lever d'une heure ou deux.

Aussi, bien avant que l'aurore, cet huissier de l'impitoyable soleil, ait fait à la nuit, la pauvre veuve, sommation de déguerpir, après lui avoir arraché les dernières pièces d'or de ses étoiles, les Parisiens et les Parisiennes se réveillent et s'agitent.

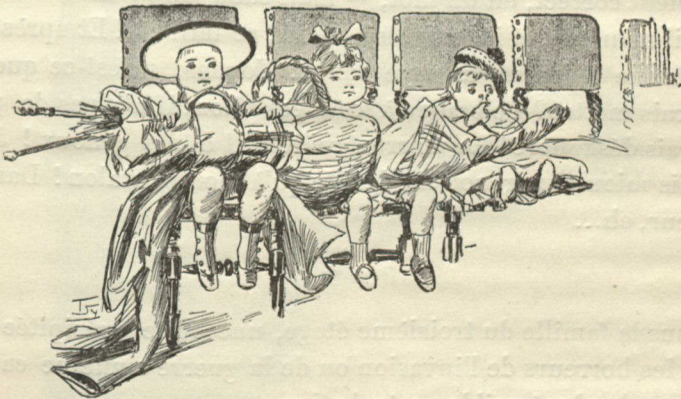
Leur lit ne peut en croire ses oreilles : — Ah çà, gémit-il, qu'est-ce qui leur prend ? Jamais ils ne se lèvent si tôt que cela !

— Mais c'est dimanche, explique le traversin, confident des projets et des rêves.

— Raison de plus pour dormir tard !

— Et la partie de campagne projetée ? Et la visite chez les Molénut ? Et le déjeuner chez l'oncle Fumeron ? Et la matinée du Châtelet ?

Vite, vite, les victimes du dimanche se lèvent, s'encouragent mutuellement de lit à lit, de chambre à chambre, d'étage à étage.



— Prisca, es-tu prête ?

— Attends un peu... Je n'ai pas encore mis ma robe !

— Dépêche-toi !

— Voyons, Fructueux, tu me laisseras bien me couvrir .

— Rien ne sert de se couvrir, il faut partir à temps !

D'un bout à l'autre des appartements, du haut en bas des maisons, c'est un bruit grandissant, des lumières paraissent aux fenêtres, des bottes heurtent le plancher, des appels impatientés se répondent.

- Virginie, mon café au lait !
- A neuf heures trente-cinq, à la gare de Lyon !
- Où est mon rasoir ?
- Je l'ai envoyé chez le charcutier acheter de la tête de cochon.
- Et le melon ? As-tu vu le melon ?
- Avec un strapontin devant.
- Maman, j'ai déchiré ma culotte.
- Est-ce qu'il y a du soleil ?

*
**

Le monsieur du premier, celui qui doit aller aux courses, est furieux ; il se promène, le haut de forme luisant comme un verre, le monocle vissé, la moustache frisée, la cravate faite à la main comme une cigarette, la jumelle en bandoulière, parfaitement correct, en un mot, — mais sans pantalon.

Et il maugrée, et il tempête ! — Oh, ce tailleur ! Et après ça, il s'étonne qu'on ne le paye pas !... Voyons, qu'est-ce que je pourrais mettre ? Le beurre à losanges ? Non, il n'a pas de pli ; je serais déshonoré ! Le marron grillé ? Il a des genoux ! J'aimerais mieux un genou sur la tête qu'à mon pantalon ! Damné tailleur, oh...

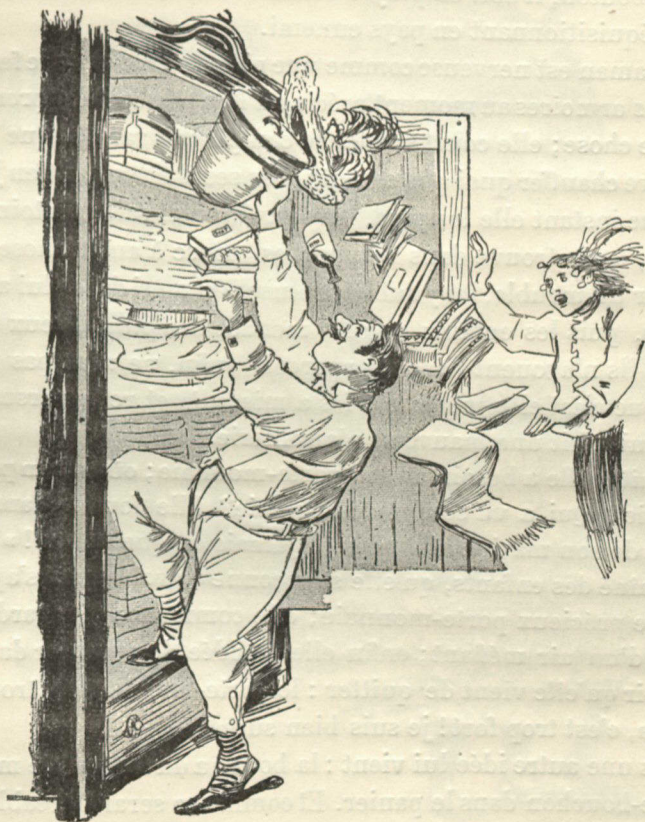
*
**

Dans la famille du troisième étage, une fuite précipitée devant les horreurs de l'invasion ou de la guerre civile ne causerait pas de plus terrible perturbation.

Les enfants, habillés les premiers, ont été assis avec tant de violence sur un rang de chaises qu'ils y semblent fichés pour le reste de leurs jours. Les pieds dans des bottines trop étroites, le cou serré par un nœud de cravate fait avec l'énergie du désespoir, sciés dans les entournaures par des manches neuves, la migraine éclore en leur petite cervelle, couvée par des chapeaux déjà attachés sous le menton comme pour la traversée d'une mer orageuse, ils sont là, immobiles, pétrifiés, épouvantés.

Ainsi que l'on met, dans les prés où ils sèchent, de nombreuses

pierres sur les linges taquinés par le vent, on les a chargés, pour éviter toute tentative de mouvement, d'innombrables objets : parapluies qu'ils serrent sur leur cœur effaré, pardessus des parents, paniers où s'empilent de mystérieux paquets entourés de journaux et d'où s'échappent des arlequins d'odeurs discordantes.



Cependant, les portes s'ouvrent en coup de vent, la bonne que madame et monsieur se renvoient comme un volant exaspéré par deux raquettes, passe et repasse avec son beau tablier blanc, dépeignée sous son bonnet neuf et mâchonnant de vagues et malséantes imprécations que les petits, comme autant de phonographes dociles, retiennent au passage pour les resservir un jour où il y aura des invités.

Le papa crie, ordonne avec un effarement tumultueux, car il vient d'avoir la révélation, tout à coup, qu'il ignore la place et le sort d'objets élémentaires que la prévoyance de madame a serrés aux endroits les plus inattendus.

Pour trouver un mouchoir, il bouscule les meubles comme un cambrioleur cherchant des titres au porteur, et, pour avoir un tire-bouton, il doit employer l'intimidation, comme un capitaine réquisitionnant en pays ennemi.

La maman est nerveuse comme une pile électrique; elle ferme à clef les armoires au moment précis où l'on a besoin d'y prendre quelque chose; elle court arrêter le compteur à gaz dès que l'on doit faire chauffer quoi que ce soit; puis ses clefs entrent en jeu: à chaque instant elle les perd, invoque Dieu et saint Antoine de Padoue, les retrouve dans ses poches, pense à autre chose, les pose sur un meuble, les y oublie, accuse son mari de les lui avoir cachées, puis les enfants qu'elle menace des plus affreux supplices s'ils n'avouent pas; les aperçoit enfin, ne veut pas convenir que c'est elle-même qui les a mises là, et reste persuadée qu'on lui a fait une mauvaise plaisanterie.

Ensuite, elle a besoin de son porte-monnaie; où est son porte-monnaie? Qui a vu son porte-monnaie? Elle fouille dans les poches de son mari: « Tu ne sais jamais ce que tu fais! » Elle gifle l'aîné des enfants, qu'elle soupçonne d'avoir voulu s'approprier le précieux porte-monnaie; elle commence à regarder la bonne d'un air méfiant; enfin elle a l'idée de regarder dans le peignoir qu'elle vient de quitter: le porte-monnaie s'y trouve: « Oh ça, c'est trop fort! je suis bien sûre!!! »

Mais une autre idée lui vient: la bonne a dû oublier de mettre un tire-bouchon dans le panier. Et comme ça serait agréable à la campagne!

Et la voilà qui cherche le tire-bouchon, défait les paquets, regarde sous les enfants, insensible aux cris du père: « Mais puisque la bonne te dit qu'il y est!... Nous avons déjà manqué trois trains!... »

Mais elle, calme et forte du sentiment du devoir accompli: « Si tout le monde s'occupait de tout, comme moi, ça irait plus vite! »

Et je jure devant Dieu et devant les femmes qu'elle le croit
comme elle le dit, — peut-être mieux qu'elle ne dit!

*
**

Chez le mécanicien du sixième, la conception des joies du
dimanche est plus large et plus grandiose.



Ce jour-là :

Aux amis il donne la pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature,

hormis les propriétaires, les patrons, les concierges, les capita-
listes, le gouvernement, les huissiers, les sergents de ville, les
juges de la correctionnelle et les journalistes.

Tout à son but humanitaire, il prépare dès l'aurore avec « sa bourgeoise » le luxueux décor de l'orgie.

Son souffle puissant dépose au fond des assiettes une couche de buée qu'il essuie avec une rare énergie et un torchon sale ; cependant que sa compagne, qui a le sentiment inné du luxe et du superflu, retaille des cure-dents pour le dessert.

*
* *

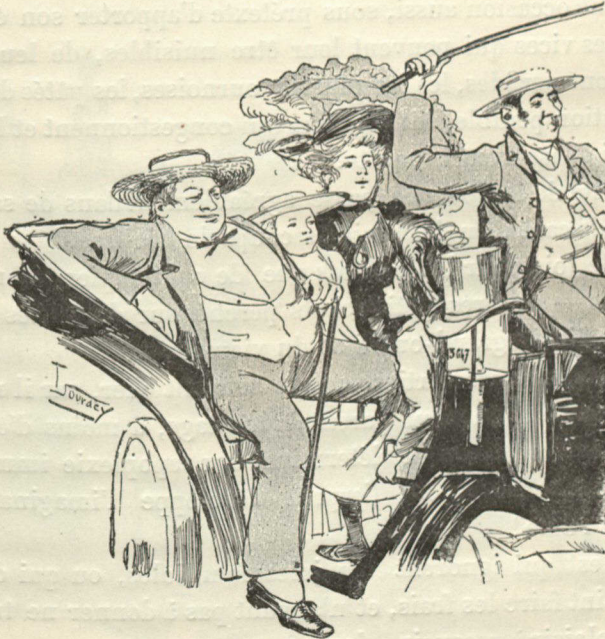
Mais le temps marche ; le bruit et le mouvement des maisons débordent dans la rue et l'envahissent. Sur les pavés plus propres, sous le ciel plus bleu, d'un impitoyable *bleu dimanche*, on ne voit plus que des âmes gaies dans des habits neufs ; des gens qui se sourient sans se connaître, heureux d'être si beaux et si bien habillés.

Pour les plaisirs champêtres et lointains, et le repos dans la campagne, et les dîners au restaurant, madame a mis un corset inaccoutumé, dont les baleines crient de joie, comme si elles avaient retrouvé leur mère ; monsieur étrenne une redingote neuve et des gants trop étroits : ses doigts, imprudemment engagés dans les couloirs qui semblaient réservés à cet usage, n'ont pas pu en atteindre le fond ; mais il leur est également impossible de revenir en arrière, et désormais leur propriétaire ne doit plus espérer en tirer aucun usage sérieux.

Quant aux enfants, ils ont — suprême bonheur — des costumes aux couleurs tendres et fragiles, afin que les doigts poisseux ou les choses cachées sous l'herbe traîtresse y impriment d'indélébiles taches qui perpétueront dans leur mémoire le souvenir des joies de ce jour béni — et des gifles qu'elles leur valurent.

Laissons les familles à l'humeur voyageuse s'empiler dans des fiacres étroits, d'où débordent les têtes mutines des jeunes héritiers qui charment le trajet par leurs espiègleries : celui-ci balance au bout d'un caoutchouc son chapeau qui flotte au vent, celui-là entreprend de laver le moyeu de la roue en crachant dessus ; on a fait monter la bonne auprès du cocher, sans se douter des catastrophes que cette combinaison, inoffensive en

apparence, peut amener; l'automédon, en effet, pour charmer la Vénus en tablier par son adresse et sa vigueur, lance à fond de train son cheval éreinté, rase les trottoirs qui ne savent plus où mettre leur bord, joue à la toupie avec les voitures à bras, et porte des défis aux cochers d'omnibus, en d'héroïques apostrophes qui gagneraient à être faites dans la langue d'Homère.



Et la famille qui tangué et roule dans la boîte oscillante, se méprenant sur la cause du zèle du cocher et de celle du cheval, prépare un pourboire royal!

O crédulité humaine!

Mais les voici dans la gare : ils entrent dans la foule hurlante ; les employés les bousculent, les chariots leur enfoncent les côtes, les buralistes leur donnent des pièces fausses ; ils s'appellent, se perdent, se rejoignent, égarent des paquets, s'injurient, se tirent, se trompent de train... Laissons-les tout à leur joie !

Les gens plus calmes ne quittent point Paris. Le dimanche

est, pour eux, le jour où leur cœur éprouve le besoin de s'épancher à des tables familiales où, par une sage compensation, ils emplissent leur estomac.

Antique et belle coutume que celle de s'assurer une fois par semaine, aux frais des parents riches, du temps que l'on doit encore attendre leur héritage, de l'état de leur catarrhe et du nombre de leurs pièces d'argenterie !

Unique occasion aussi, sous prétexte d'apporter son écot, de flatter les vices qui peuvent leur être nuisibles, de leur offrir les melons perfides, les langoustes sournoises, les pâtés de foie à la digestion pénible, les liqueurs qui congestionnent et les vins fins qui exaspèrent la goutte.

Le reste de la journée passe agréablement dans de savantes parties de cartes ou de paisibles coups de tric-trac.

Quelle joie pour les enfants que de contempler, immobiles et muets — pauvres petits chats perchés sur de hautes chaises — la partie du grand-oncle ou du vieux cousin !

Le plaisir de ces parties se paye souvent cher, car il ne faut pas songer à gagner un parent à héritage, à moins d'être sûr que la colère de perdre détermine une apoplexie immédiate. Mais comme il repose l'esprit, développe l'imagination et assainit l'âme !

Il en est qui ignorent ces joies familiales, ou qui désirent n'en point faire les frais, et n'aimant pas à donner ne trouvent aucun plaisir à recevoir... leurs parents pauvres.

Sur ceux-là le restaurant exerce une attraction bien compréhensible.

Quel bonheur, en effet, pour les Parisiens aimant leurs aises, de quitter une fois par semaine la saine cuisine de famille, les familiers objets qui réjouissent la table accoutumée où matin et soir ils s'asseyent, en déshabillé commode et sans façon.

Le restaurant du dimanche vient rompre heureusement cette monotonie, et c'est avec ivresse qu'ils y savourent, parmi les odeurs de peinture fraîche et de cuisine rance, des plats où les restes de la semaine se sont donné rendez-vous : ragoûts où la carpe et le lapin commettent d'odieux rapprochements, pâtés où le poulet et le veau se donnent fraternellement la patte, gibe-

lottes de phénomènes ne possédant qu'une cuisse pour quatre têtes.

Est-ce chez soi qu'on mangerait une bête pareille? C'est le chat!

Tout cela descend péniblement dans l'estomac serré par le gilet étroit ou le corset avare fermés toute la journée les dimanches et fêtes. La demi-bouteille de vinaigre cacheté, que



l'on appelle au secours du dessert, n'aura point trop de toute sa force acide pour dissoudre une faible partie de l'amoncellement de ces choses lourdes.

Aussi, quand le garçon d'extra, habitué depuis longtemps à ne point compter sur les pourboires rachitiques de ces clients de hasard, leur aura glissé quelques pièces fausses, ils iront tâcher d'achever leur digestion en plein air; rouges, la tête lourde, ils s'installeront à la terrasse d'un café, et là, sous l'œil méprisant du gérant, ils dégusteront longuement des poisons

concentrés et lents, parmi des nuages de poussière chargés de microbes que soulèvent les flots pressés des passants.

A moins qu'ils n'aient quelque souci de l'art.

Dans ce cas, selon que leur idéal est la beauté des choses ou celles de l'esprit, ils se précipitent vers les musées ou les théâtres.

Après de longues stations à la porte, où s'allonge une interminable queue qui entre lentement, tel un clou dans une solide muraille, ils pénètrent enfin soit dans les Expositions de peinture où le torticolis les guette, soit dans un théâtre où les ouvreuses les entassent dans les loges de côté, car elles réservent celles du milieu pour leurs amis; là, pendant de longues heures, ils étouffent et bâillent, hecés par des vers classiques que des « doublures » ennuyées récitent de mauvaise humeur.

Le café-concert les tente aussi; ils savourent ses harmonies enchanteresses et ses consommations exquisés, où tombent des arbres les chenilles facétieuses, cependant qu'une vague migraine poind dans leur cerveau, aux cris de coq, d'âne ou de cochon par lesquels la belle jeunesse, espoir de nos grands magasins, exprime l'état d'âme où la jettent la vue des étoiles de café-concert ou l'audition de ce qu'elles chantent.

A moins, bonheur suprême, qu'ils n'aillent aux courses, risquer au *mutuel* la *roue de derrière*, qu'ils espèrent être celle de la fortune.

Qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, c'est par une orgie de consommations, douces dans le premier cas, amères dans le deuxième, qu'ils se consolent de leur déveine ou fêteront leur chance; et la petite fête se terminera toujours par un abominable plumet qu'arborera le père de famille.

Ce sera alors un spectacle touchant, dans l'omnibus les ramenant tous au logis, que celui des enfants et de la mère, écoutant avec une philosophie patiente les propos incohérents de celui qui représente à leurs yeux la plus saine et la plus respectable autorité, et lui prodiguant les soins urgents et les épithètes calmantes: — Quel poivrot, seigneur! — C'est pas un homme, c'est un boudin!

— Mais te couche donc pas sur monsieur.

Cependant que le bon poivrot, souriant agréablement, offre des tournées à la ronde, se sentant si heureux qu'il voudrait faire partager à tous ce bonheur pur, et murmurant : « Que celui qu'a jamais liché me reproche le premier verre! »

Et les auditeurs s'amuseut indulgents, — car il est tout naturel, le jour du Seigneur, qu'on ait eu la politesse d'aller faire un tour dans ses vignes.

Mais quel mal aux cheveux le lendemain, quelle courbature, quels maux de tête!

Ah, grand Dieu, toutes réflexions faites, comme vous avez eu raison de ne nous donner qu'un dimanche, et que deviendrait le Parisien s'il n'avait pas toute la semaine pour se reposer?

Xanrof.



HÉROIQUE FAIT D'ARMES

DE DIX-SEPT CANADIENS

En 1659, la colonie du Canada à peine créée et ne comptant encore que quelques centaines d'habitants français, était menacée d'une ruine complète par suite des incursions incessantes et meurtrières des sauvages Iroquois.

Au printemps de 1660, on apprenait que douze cents guerriers de cette nation se dirigeaient sur Montréal. Quelques jeunes gens de cette ville, se sacrifiant pour tous, arrêtèrent dans leur marche sanglante les envahisseurs et accomplirent en périssant jusqu'au dernier un fait d'armes qui égale, s'il ne les dépasse, les plus belles pages de l'antiquité.

L'amour de la patrie poussé jusqu'à la mort, la volonté ferme de périr pour dégager la colonie, la constance la plus admirable dans les longues journées de cette lutte surhumaine, tout s'y trouve réuni; et par un bonheur suprême le sacrifice ainsi accompli produisait tous ses fruits : l'ennemi épouvanté par une résistance aussi acharnée, voyant l'élite de ses guerriers abattue, abandonnait ses funestes projets et se déterminait à une retraite qui sauvait la Nouvelle-France.

Parmi les volontaires amenés du vieux pays par M. de Maisonneuve, le fondateur de Montréal, se trouvait un jeune soldat, Adam Dollard, sieur des Ormeaux; il était qualifié dans les actes de ce temps de « commandant dans la garnison du fort de Villemarie ». Il avait vingt-cinq ans et s'était déjà fait remarquer par son audace et sa résolution. Au mois d'avril 1668, les continuelles alarmes auxquelles étaient en proie tous les colons,

dans l'attente de la formidable armée partie des cantons pour exterminer les Visages-Pâles, lui suggérèrent le dessein d'aller, avec quelques hommes déterminés, à la rencontre de cette invasion, de se battre avec la rage du désespoir et d'inspirer ainsi une véritable terreur aux ennemis. Dans ce but, il propose à seize colons, jeunes et ardents comme lui, de remonter le fleuve et de se porter au-devant de l'Iroquois, au lieu d'attendre ses coups. Tous promettent de le suivre; ils font leur testament, communient ensemble et s'engagent par un serment solennel à lutter jusqu'au dernier souffle, sans demander ni accepter aucun quartier.

Parti de Montréal, le 22 avril, Dollard arrivait le premier mai au pied du Long-Sault, sur la rivière des Outaouais. Il trouvait là et occupait avec sa troupe un petit retranchement construit l'automne précédent par des Algonquins; c'était une enceinte de pieux debout, en mauvais état, commandée par un coteau voisin; elle avait un autre défaut plus grave, son emplacement était à une certaine distance de la rivière. Une quarantaine de Hurons, commandés par un chef dévoué aux Français, Anahontaha, venaient de Montréal rejoindre ces braves, dont la hardiesse les avait enthousiasmés; quatre Algonquins les accompagnaient. Le lendemain de leur arrivée, quelques-uns de ces alliés, envoyés à la découverte sur la rivière, voyaient descendre deux canots conduits par des éclaireurs ennemis; ils précédaient une troupe de trois cents guerriers. Prévenu de leur approche, Dollard alla se poster à l'endroit où ces hommes devaient débarquer; une décharge meurtrière en tuait plusieurs; les autres s'enfuyaient dans les bois et allaient donner l'alarme au corps qui les suivait: il y avait un parti de Français et de sauvages au petit fort! Les Iroquois en conclurent que c'était un convoi se rendant au pays des Hurons, et certains d'en venir aisément à bout, ils se dirigèrent vers le réduit.

Les Français s'employaient pendant ce temps à se fortifier de leur mieux; ils renforcèrent avec des branches d'arbres les pieux de l'enceinte, entassèrent de la terre et des pierres jusqu'à hauteur d'homme dans les interstices, et établirent des meurtrières de distance en distance. Des hurlements épouvantables, accom-

pagnés de décharges de coups de fusil interrompaient bientôt cette besogne, et le corps ennemi se ruait à l'assaut; mais à chaque meurtrière étaient postés trois tireurs qui dirigeaient sur les assaillants un feu continu et en atteignaient un grand nombre. Les autres, saisis de frayeur en voyant tomber tous ces braves, se retiraient en désordre.

Les assiégés n'avaient pas perdu un seul homme dans cette première attaque. Mais les Iroquois, malgré l'échec qu'ils venaient d'éprouver, étaient trop nombreux pour accepter leur défaite, et ils revinrent plusieurs fois à la charge. Les Français et leur alliés, animés de la plus ardente émulation, les repoussèrent encore et abattirent tous ceux qui se trouvèrent à portée de leurs coups.

Pour mettre le comble à la fureur de ces sauvages, des Hurons, franchissant la palissade, allaient au milieu du feu couper la tête d'un chef qu'une balle avait tué et la plantaient sur un des pieux de l'enceinte. Des cris forcenés répondaient à cette dernière insulte, les canots des assiégés restés sur la berge étaient brisés et transformés en torches pour mettre le feu au retranchement, mais les décharges des Français étaient si fréquentes que les ennemis, malgré leur furie, ne pouvaient en approcher.

Renonçant alors à enlever le fort tant que toutes leurs forces ne seraient pas réunies, les assiégeants envoyèrent demander du secours à l'autre bande de cinq cents Agniers et Onnontagués qui les attendaient aux îles de Richelieu pour fondre sur la colonie, et à couvert derrière les arbres de la forêt, ils se contentèrent de bloquer la petite troupe sur laquelle ils espéraient prendre bientôt une éclatante revanche. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, amenant pour les assiégés les plus cruelles souffrances; le froid, la faim, la soif, l'insomnie les accablaient; pendant les courts instants de repos qu'ils pouvaient prendre à tour de rôle, ils se couchaient sur la terre glacée, exposés aux balles des adversaires embusqués qui ne cessaient de tirer sur l'enceinte. Ils n'avaient pour se soutenir qu'un peu de farine, qu'à défaut de boisson ils avalaient sèche; en creusant le sol, ils trouvèrent un petit filet d'eau bourbeuse bien insuffisant pour les désaltérer; plusieurs se risquèrent à passer par-dessus

les pieux et à courir jusqu'à la rivière sous le feu des ennemis pour y remplir les quelques vases qui leur restaient. Puis les munitions vinrent à manquer aux Hurons qui ne les avaient pas suffisamment ménagées, et il fallut partager avec eux ce qui restait de poudre et de plomb.

Enfin ces versatiles alliés, lassés d'une résistance aussi longue, affaiblis sans doute par les privations et gagnés par la crainte de la mort, finirent par céder aux invitations des Iroquois qui leur criaient de les rejoindre et d'abandonner les Faces Pâles, dont le massacre aurait lieu dès que la grande armée des guerriers que l'on attendait serait arrivée. Les uns d'un côté, les autres de l'autre, ils sautèrent tous par-dessus l'enceinte et rejoignirent leurs perfides conseillers, ne laissant dans le fort que les Français, les quatre Algonquins et le vaillant Anahontaha qui à toutes leurs objurgations répondit qu'il avait engagé sa parole et qu'il mourrait avec ses alliés.

Le cinquième jour, une immense clameur retentissait au loin dans les profondeurs des bois et d'innombrables salves de mousqueterie annonçaient à tous les échos l'arrivée du renfort si longtemps attendu. Aussitôt, tous les assaillants réunis, formant un gros de huit cents hommes, se précipitent avec furie sur le fortin; mais la résistance acharnée des assiégés les rejette encore au loin, après en avoir abattu un bon nombre. Pendant trois jours, tantôt en masse, tantôt par groupes isolés essayant une surprise, les assauts se renouvellent avec la même rage d'un côté, la même défense désespérée de l'autre. De grands arbres sont abattus dans la direction du réduit, dont ils favorisent les approches, mais tous les efforts viennent se briser à la meurtrière palissade. Des guerriers s'avancent et demandent à parlementer; ils sont reçus à coups de fusil, quelques-uns sont tués, les autres s'enfuient hors de la portée des balles.

Découragés par les pertes énormes qu'ils ont déjà subies, certains commencent à parler de lever le siège et de retourner dans leurs cantons; les plus énergiques, renseignés par les Hurons qui les ont rejoints, considèrent que ce serait une honte éternelle de laisser sans vengeance le massacre de tant de guerriers

et de reculer ainsi devant une vingtaine d'hommes. Leur avis finit par l'emporter et tous décident qu'ils périront dans un nouvel assaut ou qu'ils enlèveront le fort. Les plus intrépides s'élancent les premiers en poussant d'effroyables cris; ils s'abritent derrière des morceaux de bois liés ensemble et sont suivis rapidement par le gros de leurs forces.

Les projectiles pleuvent sur eux et en font un horrible carnage; Dollard et ses compagnons, décidés à vendre chèrement leur vie, chargent à éclater de gros mousquetons et tirent à toute volée dans ces masses, dont les hurlements couvrent le bruit des décharges; mais les morts et les blessés protègent contre les coups ceux qui les suivent et les plus alertés parviennent au pied de la palissade; les uns tirent par les meurtrières dans le réduit pendant que d'autres s'efforcent d'arracher les pieux et de faire une brèche dans l'enceinte ou de l'escalader. Les Français, sentant bien que le moment final est venu de cette lutte surhumaine, exaltés et rendus terribles par l'idée même du dernier sacrifice, tombent à coups de hache et de sabre sur tous ceux qui paraissent et disputent avec acharnement le terrain. Des fusils remplis de poudre et de balles sont garnis de fusées et jetés au milieu des assaillants qu'ils blessent ou tuent de leurs éclats.

Un baril de poudre restait, Dollard y ajuste une mèche enflammée et le lance de l'autre côté du retranchement sur lequel s'acharnent plusieurs guerriers; une branche d'arbre arrête le projectile et le fait retomber dans le réduit où il éclate; l'explosion renverse, brûle ou tue plusieurs défenseurs. Cet accident désastreux relève le courage des agresseurs qui commençaient à désespérer du succès; des pieux brisés leur livrent passage, mais quelques assiégés sont encore debout: ils se précipitent avec une furie folle sur les envahisseurs, frappent, déchirent et tuent jusqu'à ce que la multitude qui les entoure les terrasse enfin expirants. La rapidité de leurs coups et le nombre d'adversaires qu'ils abattirent ainsi fut tel que l'ennemi, perdant toute idée de faire des prisonniers, ne se considéra comme vainqueur que quand le dernier de ces héros s'affaissa sur les monceaux de cadavres dont le sol était jonché. Les

barbares essayèrent; dans leur rage impuissante, d'en soumettre trois qui respiraient encore au supplice du feu, mais ils rendirent aussitôt le dernier soupir; un seul, moins profondément atteint, subit le martyre avec une force et une patience qui déconcertèrent ses bourreaux eux-mêmes. Ils déchargèrent leur fureur sur les transfuges hurons qui s'étaient lâchement rendus à eux et les emmenèrent dans leurs bourgades où ils en firent suivant l'expression d'un historien, « de furieuses et horribles grillades ». Le chef huron et les quatre Algonquins avaient partagé le sort des Français; ils étaient morts avec le même courage.

D'après le témoignage des Iroquois eux-mêmes, un tiers de leurs guerriers avait péri dans cette formidable lutte. Epouvantés d'une défense aussi meurtrière, ils ramassèrent leurs blessés et leurs morts et se retirèrent dans leurs cantons. L'admirable sacrifice de Dollard et de ses amis avait sauvé le Canada tout entier.

La France se doit de ne pas oublier ces humbles héros; ils font partie de nos gloires nationales, et leurs noms méritent d'être gravés en lettres d'or sur nos plus superbes monuments. Ils ont été inscrits, le 3 juin 1660, il y a plus de deux siècles, sur le registre mortuaire de Montréal, et nous les reproduisons ici, avec une respectueuse émotion, au souvenir de tant de constance et d'intrépidité :

Adam Dollard, sieur des Ormeaux, commandant, âgé de vingt-cinq ans;

Jacques Brassier, âgé de vingt-cinq ans;

Jean Tavernier, dit la Hochetière, armurier, âgé de vingt-huit ans;

Nicolas Tillemont, serrurier, âgé de vingt-cinq ans;

Laurent Hébert, dit la Rivière, âgé de vingt-sept ans;

Alonié de Lestres, chauxfournier, âgé de trente et un ans,

Nicolas Josselin, âgé de vingt-cinq ans;

Robert Jurée, âgé de vingt-quatre ans;

Jacques Boisseau, dit Cognac, âgé de vingt-trois ans;

Louis Martin, âgé de vingt et un ans;

Christophe Augier, dit Desjardins, âgé de vingt-six ans;

Etienne Robin, dit Desforbes, âgé de vingt-sept ans ;
 Jean Valets, âgé de vingt-sept ans ;
 René Doussin, sieur de Sainte-Cécile, soldat de la garnison,
 âgé de trente ans ;
 Jean Lecomte, âgé de vingt-six ans ;
 Simon Grenet, âgé de vingt-cinq ans ;
 François Crusson, dit Pilote, âgé de vingt-quatre ans.
 Dollard, Brassier, Tavernier, Josselin, Robin, Valets, Doussin,
 Lecomte et Crusson étaient venus de France à Montréal, en 1653,
 avec M. de Maisonneuve.

Eugène Guénin.



MÉDITATION

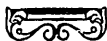
Bien des fleurs, au printemps, croissent dans la vallée,
 Il en est dont l'éclat éblouit la raison,
 Dont la couleur séduit notre vue aveuglée,
 Mais leur perfide cœur est gonflé de poison.

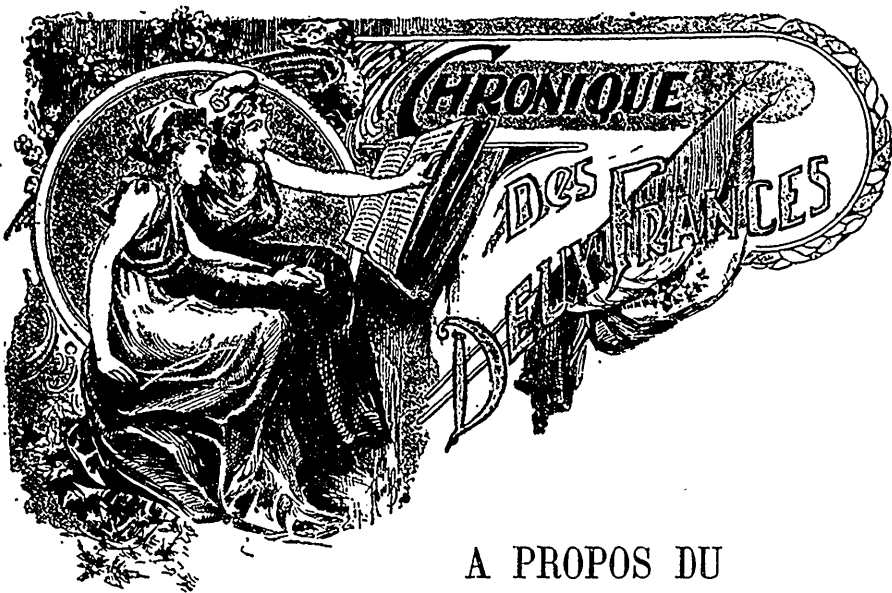
D'autres ont un parfum de jeunesse exilée,
 Et conservent tout bas, au milieu du gazon,
 Comme le souvenir d'une chose envolée,
 Disparue à jamais vers un autre horizon.

O mon âme, choisis la fleur la plus modeste :
 L'humble vase contient le vin le plus céleste,
 L'Eternité frémit dans le rêve d'un jour ;

C'est dans le doux parfum d'une fleur solitaire
 Qu'on goûte, avec l'oubli des choses de la terre,
 Un peu du pur encens de l'idéal Amour !

Henri Allorge.





Frontispice de Raoul Barré.

A PROPOS DU MONUMENT DE CHAMPLAIN

Il n'est pas dans mes habitudes de relever les sottises de mes contemporains, bien que l'on soit pris souvent de souhaiter, comme le farouche empereur romain, qu'ils n'aient qu'une même tête pour la leur abattre d'un seul coup. J'ai trop l'usage des luttes peu courtoises de la politique française pour ne point savoir compter, en souriant, les coups de mes adversaires et ne riposter qu'à ceux-là dont je considère la bonne foi comme surprise. Mais lorsqu'il s'agit d'une œuvre fondée par moi et dans laquelle j'engage la probité littéraire de mes collaborateurs canadiens et français, il ne m'est plus permis de laisser passer, sans protestation, un dire qui ne touche plus seulement que mon particulier et auquel d'honnêtes gens pourraient donner crédit.

Lors des derniers Salons de Peinture et Sculpture de Paris (1898), la *Revue des Deux Françes*, désireuse de donner aux œuvres des artistes canadiens toute la publicité possible, leur offrit l'hospitalité dans son numéro de juin. *Elle leur demandait simplement, en échange, le cliché de leur œuvre exposée — cliché*

qui demeurait leur propriété. C'est ainsi que cela se pratique dans toutes les Revues du monde.

La même demande fut faite à M. Chevré, artiste français celui-là, mais qui exposait au Salon la statue de Champlain, destinée au monument que la ville de Québec élevait en mémoire de son fondateur. Rendez-vous fut pris par télégramme adressé à tous les artistes canadiens pour la photographie de leurs œuvres.

Il était expressément indiqué sur nos télégrammes que la publication par notre Revue des œuvres exposées par les Canadiens n'influencerait nullement l'indépendance absolue de leur critique par nos collaborateurs chargés de cette mission : MM. Albert Lefeuve, membre du jury de sculpture, et Lelarge, critique d'art du *Matin*. C'est-à-dire, que les artistes étaient prévenus, — bien à l'avance, — que leurs œuvres seraient sévèrement, mais impartialement jugées, qu'ils acceptassent ou non de les publier dans la *Revue des Deux Frances*.

Nous avons ainsi publié toutes les œuvres exposées au Salon de Paris par les artistes canadiens, français ou anglais, sans distinction. Cette publication fut accompagnée de quelques autres œuvres, parmi les plus remarquées, des grands artistes français : Frémiet, Benjamin Constant, Bartholdi, Barrias, etc. Et la critique de MM. Albert Lefeuve et Lelarge parut, *sans que j'aie un seul instant influencé leur libre examen*, j'en appelle à mes collaborateurs.

Le lendemain de cette publication, M. Chevré, auteur du monument de Champlain, FIT UNE VISITE PERSONNELLE au bureau de la *Revue des Deux Frances*, et se plaignit au secrétaire de la Rédaction, M. Rodolphe Brunet, de la sévérité des critiques de notre revue pour son œuvre. Je n'avais moi-même pas encore lu l'article de mes collaborateurs et j'appris ainsi qu'ils avaient trouvé au Champlain de M. Chevré *l'air d'un mousquetaire triste*. C'est la première preuve de l'indépendance que je laisse à tous dans ma maison.

M. Chevré demanda bien des choses à notre secrétaire de Rédaction et partit en le priant, instamment, de bien vouloir lui rendre visite le lendemain à son atelier.

Mais, après le départ de Chevré, nous décidâmes qu'il ne convenait pas, pour la probité de notre Revue, qu'une telle visite fût faite, — et M. Chevré reçut simplement une lettre brève, dont il ne s'est pas vanté, par laquelle M. Rodolphe Brunet s'excusait de ne pouvoir se rendre à son atelier.

Telle est la vérité.

Aujourd'hui, les rôles sont changés, paraît-il. Quelques amis de Québec, que je citerai au besoin, m'ont fait savoir que ce bruit avait fortement couru dans les sphères gouvernementales : la « *Revue des Deux Frances* » n'aurait été si sévère dans sa critique du monument de Champlain que parce que son auteur, M. Paul Chevré, se serait refusé à payer ses louanges.

J'ignore qui a pu se porter garant d'une telle ignominie, et je suis certain que M. Paul Chevré la démentira tout le premier. Est-ce de notre faute, si la statue de M. Chevré n'a pas obtenu la moindre mention du jury de sculpture? Est-ce de notre faute encore si des maîtres comme M. Albert Lefevre, membre du jury, sculpteur décoré, hors concours, ont jugé cette œuvre peu digne de représenter l'Art français au Canada?

La *Revue des Deux Frances* a eu la hardiesse de le dire. Voilà tout.

Achille Steens.

*
*
*

Canadiens et Américains inscrits aux bureaux de la *Revue des Deux Frances*, en février :

M. J.-R. Thompson, Saint-Louis; Hôtel Terminus.

M. J. Fisher, Toronto; Grand Hôtel.

Mme J. Fischer, Toronto; Grand Hôtel.

M. Em. Blois, New-York; Hôtel Continental.

M. Wm. Blois, New-York; Hôtel Continental.

M. J.-F. Smith, New-York; Hôtel Continental.

M. A.-H. Hardy, Montréal; Hôtel Bergère.

M. A.-R. Thomas, Ottawa; Hôtel Chatham.

M. D. Jones, Chicago; Hôtel Moderne.

Mme D. Jones, Chicago; Hôtel Moderne.

M. F. Jones, Chicago ; Hôtel Moderne.

M. J.-B.-A. Boudreau, Montréal; 4, rue de-la Pépinière.

*
**

M. A.-H. Hardy, de Montréal, représentant de la maison Greenshild, est reparti pour le Canada, après avoir traversé la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, la France, l'Ecosse et l'Angleterre.

*
**

M. Dupuy est de retour de l'Algérie.

*
**

Depuis la mort de M. Félix Faure, il est venu des télégrammes de partout, disant la part prise au deuil de la République Française.

Le câble qui relie le Canada à l'Europe ne doit certainement pas bien fonctionner puisqu'aucune dépêche n'est encore venue du Canada Français !

Toutes les légations et tous les consulats avaient envoyé des fleurs et des couronnes.

Aux funérailles, il y avait une délégation de Canadiens, parmi lesquels : MM. A. Bodard, Hébert et le docteur Édouard Plamondon, ce dernier représentant la Société Canadienne de Paris, dont il est le secrétaire-trésorier.

R. B.



LOUIS JOLLIET AU MISSISSIPI

« Jolliet ! Jolliet ! Deux siècles de conquêtes,
Deux siècles sans rivaux ont passé sur nos têtes
Depuis l'heure sublime où, de ta propre main,
Tu jetas, d'un seul trait, en la carte du monde,
Ces vastes régions, zone immense et féconde,
Futur grenier du genre humain ! »

FRÉCHETTE.

Parmi les noms canadiens gravés en lettres d'or sur les tablettes de l'histoire américaine, aucun ne brille d'un plus pur éclat que celui de Louis Jolliet, qui découvrit le Mississipi.

Le nom et la renommée de ce compatriote devraient nous être spécialement chers à nous Canadiens-Américains, parce que l'un et l'autre jettent un éclat de grandeur sur l'histoire du pays qui fut notre berceau, et sur celle de notre pays d'adoption.

I

Les grands noms qui embellissent les premières annales de la nouvelle France — cette immense étendue de territoire se prolongeant du golfe Saint-Laurent au golfe du Mexique et de là aux Montagnes Rocheuses, sont nécessairement ceux des natifs de la vieille France. Jolliet est un des premiers créoles, ou natifs du pays, dont le nom se rattache aux événements de la plus haute importance. Ses contemporains français, dans le champ d'action où il se distingua lui-même, avaient des protecteurs à la Cour, dans la mère-patrie, pour célébrer leur exploits, et, en quelque sorte, pour les exagérer, tandis que notre jeune Canadien, sans amis influents, sans autre secours que ses talents

pour le recommander, a laissé à l'avenir le soin d'apprécier ses hauts faits et de les enregistrer dans les pages de l'histoire. Ceci explique, dans une certaine mesure, pourquoi il est resté comparativement dans l'obscurité et pourquoi ses services ont été si mal récompensés.

Quoique l'histoire personnelle de Jolliet ait été pendant longtemps négligée, et nous pourrions dire presque inconnue, son nom était destiné à vivre, dans les décrets de la divine Providence. La découverte du Mississipi, les « *Eaux universelles* » des aborigènes, était un événement tellement extraordinaire que celui qui y associait son nom devait aller à la postérité la plus reculée des siècles. C'est ainsi que Jolliet et son compagnon, le *doux Marquette*, sont historiquement immortels.

II

Le Dr Jean-Marie Shea, l'historien américain érudit, auquel nous devons une éternelle gratitude pour ses sympathiques travaux dans le domaine de l'histoire française de l'Amérique du Nord, a été le premier à rassembler les renseignements épars sur la vie de Jolliet. Le savant abbé Ferland s'exprime en ces termes dans son mémoire biographique touchant l'auteur de la découverte du Mississipi : « Voilà donc encore un des hommes les plus remarquables du Canada tiré de l'oubli par un étranger ; combien en est-il parmi les Canadiens instruits qui connaissent le sieur Jolliet ? L'on a bien quelques vagues notions qu'un homme de ce nom a découvert le Mississipi, en compagnie d'un jésuite, et qu'il en revient quelque honneur au Canada ! Voilà tout. Nous avons cependant bien peu de noms canadiens à tracer sur les tablettes de l'histoire. »

Louis Jolliet était le fils de Jean Jolliet et de Marie d'Abancour et était né à Québec, le 20 septembre 1645. Il fit de brillantes études au collège des jésuites et reçut les ordres mineurs. Mais, au lieu de persévérer dans la Compagnie de Jésus, il retourna à la vie laïque (évidemment pour soutenir sa mère veuve), et fit plusieurs voyages d'exploration dans les *pays d'en haut*. Il visita aussi la France en 1667. En 1672, le gouverneur

Frontenac, sur la recommandation de l'intendant Talon, l'envoya à la découverte de la « *Grande Rivière* ». qui était la question dominante du jour à cette époque, d'après les rapports des Indiens qui avaient visité les missions établies sur les grands lacs et même les villes canadiennes sur le Saint-Laurent.

Jolliet quitta Québec pour son expédition dans l'automne de 1672, et il passa l'hiver dans les pays d'en haut avec le Père Marquette qui devait l'accompagner. Le mois de mai suivant, ils quittèrent la mission Michillimackinac dans deux canots d'écorce, et, en suivant les rivages nord du lac des Illinois (aujourd'hui le lac Michigan) et la « baye des Puans » (Green Bay), ils remontèrent la rivière des Renards (Fox River) jusqu'à sa source. Ici ils quittèrent les eaux, dont le cours descendait vers Québec, et ils arrivèrent au *Ouisconsin* (Wisconsin), dont les eaux inclinaient leur bassin vers les établissements espagnols dans la direction du sud-ouest. Là, les deux guides Miamis les abandonnèrent et ils restèrent seuls avec leurs cinq voyageurs. Comme de bons Français et Canadiens qu'ils étaient, ils se placèrent sous la protection de la Bienheureuse Vierge, avant de se livrer à la merci de l'inconnu. Descendant les tranquilles eaux du Ouisconsin, ils entrèrent heureusement dans le Mississipi, le 17 juin, « avec un joye », dit le Père Marquette, l'historien du voyage, « que je ne peux expliquer ».

« Jolliet ! Joliet ! quel spectacle féérique
Dut frapper ton regard, quand ta nef historique
Bondit sur les flots du grand fleuve inconnu !
Quel sourire d'orgueil dut effleurer ta lèvre !
Quel éclair triomphant à cet instant de fièvre,
Dut resplendir sur ton front nu !

« Le voyez-vous, là-bas debout comme un prophète,
Le regard rayonnant d'audace satisfaite,
La main tendue au loin vers l'Occident bronzé,
Prendre possession de ce domaine immense,
Au nom du Dieu vivant, au nom du roi de France,
Et du monde civilisé ! »

L'espace accordé par la *Revue des Deux Frances* ne nous permet pas de donner au long les détails du voyage. Pendant un mois nos explorateurs continuèrent leur route vers le sud, jus-

qu'à ce qu'ils se fussent bien assurés que le cours du fleuve ne se dirigeait pas dans le sens de la Virginie ou de la Californie, mais qu'il descendait dans le golfe du Mexique. Ayant atteint l'embouchure de la rivière de l'Arkansas et craignant qu'une descente plus avancée sur le Mississipi ne les exposât à être capturés par les Espagnols, ils résolurent de retourner sur leurs pas, ce qu'ils firent en suivant le même chemin déjà parcouru, sauf qu'ils rentrèrent dans le lac Michigan par la rivière des Illinois, au lieu d'y entrer par la route plus au nord. Ici Jolliet et Marquette se séparèrent, l'un pour descendre à Québec y annoncer le succès de son entreprise, l'autre pour retourner à sa mission. Ils avaient voyagé ensemble quatre mois et avaient promené leurs canots à force de rames plus de deux mille cinq cent milles. Le gouverneur Frontenac, dans sa dépêche au ministère français annonçant le retour de Jolliet et le succès de son exploration, loue hautement le héros de la découverte pour la manière habile et courageuse dont il avait rempli sa mission.

III

Pendant deux siècles, Jolliet a été reconnu l'auteur de la découverte du Mississipi et toutes les histoires du Canada et des Etats-Unis sont d'accord pour lui donner les lauriers de gloire que mérite son exploit. Cependant deux éminents historiens français, MM. Margry et Gravier, ont élevé leurs voix à la dernière heure pour réclamer la priorité de la découverte en faveur de Robert Cavelier, sieur de La Salle, leur compatriote normand. Le Dr Shea, dans les Etats-Unis, et l'abbé Verreau, dans le Canada, se sont constitués les défenseurs de Jolliet et ont montré par leurs arguments irréfutables la frivolité des réclamations favorables au fondateur de la Chine. M. Sulte aussi, dans son dernier article sur ce sujet, réfute les théories hostiles à la gloire de notre héros canadien, qu'il avait trop appuyées dans un récit antérieur.

La controverse est intéressante et mérite un examen.

Nos propres conclusions, après une laborieuse étude sur

le sujet, sont que les ouvrages écrits à seule fin de dépouiller le noble front de Jolliet de ses glorieux lauriers contiennent en eux-mêmes le germe de leur réfutation. Selon nous, Jolliet et Marquette et les cinq voyageurs français et canadiens qui les ont accompagnés furent les auteurs de la découverte du Mississipi; et à l'unisson, avec le grand poète qui a chanté, en de si beaux accents patriotiques, leurs louanges méritées, nous nous écrions :

Gloire à vous tous ! du temps franchissant les abîmes
 Vos noms environnés d'auréoles sublimes
 Iront à l'immortalité !

Major Edmond Mallet.

Washington, E. W., Janvier 1899.



LES 4 SAISONS

ET LES 4 AGES DE LA FEMME

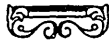
Le Printemps, c'est la vierge insouciant et folle
 Au cœur tendre et rempli de soupirs innocents,
 Dont le front chaste et pur, brille sous l'auréole,
 Où se reflètent ses quinze ans !

L'Eté, c'est à vingt ans, la frémissante épouse
 Dont les charmes cachés, discrets, mystérieux,
 Trahissent les combats de son ardeur jalouse
 Et dont l'œil noir ouvre les cieus !

L'Automne a quarante ans, c'est la femme encor belle.
 Pour sa fille écartant les ronces du chemin,
 Relevant avec art, cachés sous la dentelle
 Ses traits hélas ! passés demain,

L'Hiver, a soixante ans, c'est la bonne grand'mère
 Dans ses petits-enfants, fière de rajeunir,
 C'est l'ange du foyer, c'est l'ange tutélaire,
 Veillant déjà sur l'avenir !

Benjamin Gadobert.



NOTRE-DAME DU CAP NOIR

I

Son grand-père maternel a été tué dans le camp des Vendéens à Quiberon, sa mère est morte en la mettant au monde, et son père, vieux commandant d'infanterie qui a eu les pieds gelés en Crimée, vient de mourir la laissant orpheline et libre à dix-neuf ans.

Elle habite la vieille maison maternelle, toute en pierres de taille, précédée d'une allée de vieux ormeaux. Le château de la demoiselle, comme on dit dans le pays, domine le petit village de N..., blotti entre deux falaises au bord de la mer.

Vers le mois d'août et de septembre, quelques baigneurs, la plupart modestes fonctionnaires de la capitale ou de province, accourent passer leurs vacances sur cette plage à bon marché, apportant un peu de vie et de gaieté à la monotonie habituelle.

Elle vient, lisant un roman ou des vers, s'asseoir sur la grève, indifférente aux regards provocateurs et aux conversations grosses d'équivoques que les plus élégants risquent autour d'elle. Nonchalante et rêveuse, elle oublie parfois son livre, ferme les paupières, continuant un rêve évoqué par une page fiévreuse, ou, ses yeux bleus et pensifs fixés vers le couchant empourpré, elle s'abandonne à la caresse ineffable de la brise qui baise amoureusement les frisettes blondes et frissonnantes de ses cheveux. Après ces heures délicieuses elle rentre ennuyée chez elle, sentant une douleur continue qui l'opresse et gêne sa respiration.

Une nuit d'orage, tiède, étouffante, chargée d'électricité, le

vent et la mer font rage et l'on entend la chanson de mort des flots et des galets ; elle se roule et se tord sur son lit, énervée et farouche. Se levant soudain, elle met prestement un peignoir de batiste, des pantoufles et sort sans bruit comme une vision.

Et les cheveux au vent, demi-nue, près des flots en fureur qui bercent ses rêves, elle va parmi les rochers noirs où les enfants vont dénicher des corbeaux, elle va rafraîchir son front brûlant au vent frais du large.

Des pêcheurs dévoyés par la rafale se signèrent tremblants, croyant voir la madone au sommet du cap. Et le lendemain, ils racontaient par quel miracle la Bonne Vierge les avait sauvés en leur montrant le port et en apaisant les flots.

II

Cette année il est venu de Paris un jeune homme inconnu aux habitués de la petite plage. Il est coiffé d'un large béret qui va fort bien à sa fine tête d'artiste et son costume ne manque pas d'élégance. Il a loué une modeste chambre dans la maisonnette de la vieille Annic sur la falaise exposée à tous les vents.

Alexis, c'est le nom de notre jeune peintre, a déjà vu son talent apprécié par les jeunes de Paris ; mais l'admiration de ses camarades ne lui suffit pas pour vivre ; il faut vendre ses œuvres et se faire connaître en passant par le Salon. Il est donc venu pour faire des études de marines et chercher un sujet pour le Salon prochain, sujet qu'il ne tient pas encore, mais qu'il se propose bien d'*attraper* un jour ou l'autre.

Il va souvent sur la plage faire des pochades, son regard franc fouillant les groupes de provinciaux, ce qui fait dire à une grosse madame Benoit en pinçant les lèvres d'un air dédaigneux et retenant péniblement son souffle : « Est-il effronté ; défigure-t-il les gens, cet être-là ! » A quoi Alexis eut pu répondre, *pitoso* : « Mille pardon, madame, je n'ai jamais eu l'intention de vous défigurer davantage », si notre ami se fût un peu soucié de relever cette apostrophe. Il avait bien autre chose à penser, il était amoureux, amoureux à lier, de la blonde rêveuse qui regardait le jour s'enfuir. Il avait fait dix fois son portrait, et ce

portrait, toujours le même, était le prétexte d'œillades passionnées qui maintes fois la firent rougir.

Un soir de septembre, Alexis alla s'égarer parmi les rocs tourmentés du Cap Noir et visiter l'endroit où la Bonne Vierge était apparue au printemps dernier pour arrêter la tempête et sauver une barque en péril.

Alexis ne croyait point aux miracles, mais cette mystérieuse apparition dans un rayon de lune, au sommet d'un rocher, le tentait et l'attirait vers ce lieu.

La journée avait été chaude; des nuages roux montant rapidement à l'horizon obscurcirent bientôt le ciel, et l'ouragan se déchaîna hurlant sur la mer. A cent pieds au-dessous de lui, Alexis penché, les cheveux au vent, voyait les brisants pareils à des monstres furieux hérissier leurs crinières de flots et, dans le sifflement aigu de la rafale, parfois un cri strident de mouette s'élevait, sinistre, comme un appel de naufragé. « Oh! c'est beau, que c'est beau! » murmura près de lui une voix de femme dans une accalmie, en même temps qu'une main se posait sur son épaule. Le jeune homme se retourna, reconnut sa blonde aimée, puis, comme s'il l'eût attendue là à un rendez-vous d'amour, il lui prit la main, la pressa tendrement et répondit : « Vous êtes belle! » Un éclair déchira les nuages jusqu'à l'horizon, la foudre domina tout de sa puissante voix, et comme la pluie recommençait à tomber, ils attendirent la fin de l'orage à l'abri dans une grotte.

Depuis, on ne vit plus sur la grève le jeune peintre faire des croquis et la rêveuse aux yeux bleus regarder le couchant d'opale.

Au prochain Salon, Alexis eut une médaille et un véritable succès. On admirait beaucoup son tableau : *l'Apparition* avec ces vers sur le cadre :

..... Elle sortait sans bruit,

Comme une vision et traversant les grèves,
Près des flots en fureur qui parlaient à ses rêves,
Demi-nue elle allait sur les rocs se pencher.

Les pêcheurs attardés, quand la mer faisait rage,
Se signaient tout tremblants en voyant sur la plage
Cette blanche madone au sommet d'un rocher.

III

Pour la première fois, depuis trois ans, ils sont allés, cet été, Lui et Elle, à N..., avec deux enfants blonds, assister à l'inauguration de la statue de Notre-Dame du Cap Noir.

Le petit village est en fête, les gens des environs avec leurs amis de l'endroit ont mis leurs plus beaux habits : leurs chemises de laine et leurs bottes neuves, et les femmes leurs coiffes les plus blanches. Dans le petit port, les goëlettes et les barques de pêche sont pavoisées. La vieille église et ses abords sont bondés de monde ; les cloches sonnent à toute volée pendant que la procession défile avec ses bannières. Des jeunes filles en long voile blanc chantent des cantiques et portent des cierges bénits. Et, par un beau soleil de vèprée qui fait flamboyer les flots et dore la crête des falaises, le pèlerinage arrive lentement à l'endroit où se dresse la statue de Notre-Dame, la face tournée vers le large, les yeux levés au ciel et les bras à demi tendus vers les brisants qui ont dévoré tant de barques et d'équipages.

La foule est à genoux, et le vieux prêtre de N..., debout sur le socle, agitant les longs plis de son surtout blanc, parle d'une voix prophétique à ses chers paroissiens. Et ses paroles si simplement éloqu coastes savent les toucher.

Il leur parle de la mer, la rude mère qui les a bercés et qui les nourrit, la grande bleue qui, maintenant, déroule paresseusement ses vagues lentes à leurs pieds en superbes volutes frangées d'écume.

Il leur dit le vent furieux qui hurle et pleure et les flots en démence qui se déchirent sur les rocs aigus en mugissant.

Il leur rappelle la brise douce et fraîche enflant la voile doucement, comme une aile de cygne, et le clapotis berceur du flot qui coupe l'étrave en chantant. La grande voilure des bricks et des trois mâts qui s'inclinent frémissants et partent au large, vers des pays lointains et mystérieux d'où l'on ne revient pas toujours.

Il leur montre sous le vent fou, le vent maudit se ruant sur les flots, les navires désarmés fuyant leur dernière cape dans

l'écume des coups de mer, les vergues brisées, les mâts rompus, en détresse. Les matelots luttant de tous leurs bras, en songeant aux femmes qui attendent là-bas. Enfin, le navire et l'équipage qui sombrent dans l'épouvante. Et, sur leur tombe ignorée, la tempête seule qui sanglote en jetant sur les pauvres ensevelis sans sépulture ses fleurs d'écume qui scintillent au soleil.

Aux pères qui vont sur la lande interroger la brume, au loin, il parle de ceux qui sont en Islande et à Terre-Neuve, et il leur dit : Priez !

Aux aïeules aux mains tremblantes il parle d'une voix attendrie des tout petits pour qui le métier est si rude et qui peut-être ne reyiendront plus; et il leur dit : Priez !

Aux femmes, il parle des robustes gas, les gabiers ou les timoniers qui veillent sur les tourelles et les hunes blindées des navires de guerre et des fiers canonnières qui pointent sur l'horizon leurs pièces de combat, et il leur dit : Priez !

« Mes frères, mes très chers frères, priez pour les naufragés aux yeux remplis d'épouvante. Priez pour les vainqueurs, priez pour les vaincus dont le sang a taché l'écume blanche.

« Priez pour la paix, priez pour la guerre, priez pour eux tous les grands et les petits. Prions! »

Et des mères à genoux pleurent leurs enfants partis sur la mer qui ne sont jamais revenus. Les vieux marins au visage hâlé ont caché leur *brûle-gueule* et déposé respectueusement leur chique dans leurs bérêts qu'ils tournent d'un air embarrassé dans leurs mains calleuses. Et, dans un coin, bien à l'écart, presque dans l'ombre, Alexis, ému, voyant perler une larme dans les longs cils de sa femme, se hâte de la cueillir dans un baiser.

Georges Brousseau.



Un sonnet de Mickiewicz ⁽¹⁾

LE RENDEZ-VOUS DANS LE BOIS

— C'est bien toi ? Tu viens tard. — Je me suis égaré
Dans les bois, cheminant sous la lune incertaine,
T'ennuyais-tu sans moi, dis ? — Ingrat adoré !
Demande si je puis d'autre chose être en peine.
— Que je serre ta main, que j'embrasse tes pieds !
Tu trembles ? Pourquoi donc ? — En marchant je m'effraie,
Sous bois, des bruits de feuille et des cris de l'orfraie.
Ah ! est-on innocent, quand on est effrayé ?
— Vois mes yeux, vois mon front, Jamais la Peur qui tremble
A-t-elle un front pareil ? Le Crime de tes yeux ?
Mon Dieu, faisons-nous mal de nous asseoir ensemble ?
Je suis si loin de toi, je te parle si peu !
O mon ange terrestre, à te voir, il me semble
Tant je suis heureux, voir un ange du ciel bleu !

Traduit par

Marc Legrand.

(1) Ce sonnet a été dit par Mlle Gabrielle Clerc, de l'Odéon, à la fête du centenaire du grand poète polonais Mickiewicz, à Paris, le 27 décembre dernier.

Sur Adam Mickiewicz (1798-1855) nous empruntons au *Dictionnaire des Ecrivains et Littératures* de Gidel et Loliée, récemment paru chez Armand Colin, les lignes suivantes :

« On ne saurait trop admirer des œuvres comme *Le livre des Pèlerins*, -douloureux exode des proscrits polonais; comme le superbe poème de *Conrad Wallenrod*, où l'amour de la patrie est exalté jusqu'à la fureur; et surtout comme le drame fantastique des *Aïeux*, qui soulève en de certains passages, une inspiration vraiment surnaturelle... Ostrowski a traduit en français les ouvrages de Mickiewicz. »



NOTRE BEAU CANADA

(Suite) (1)

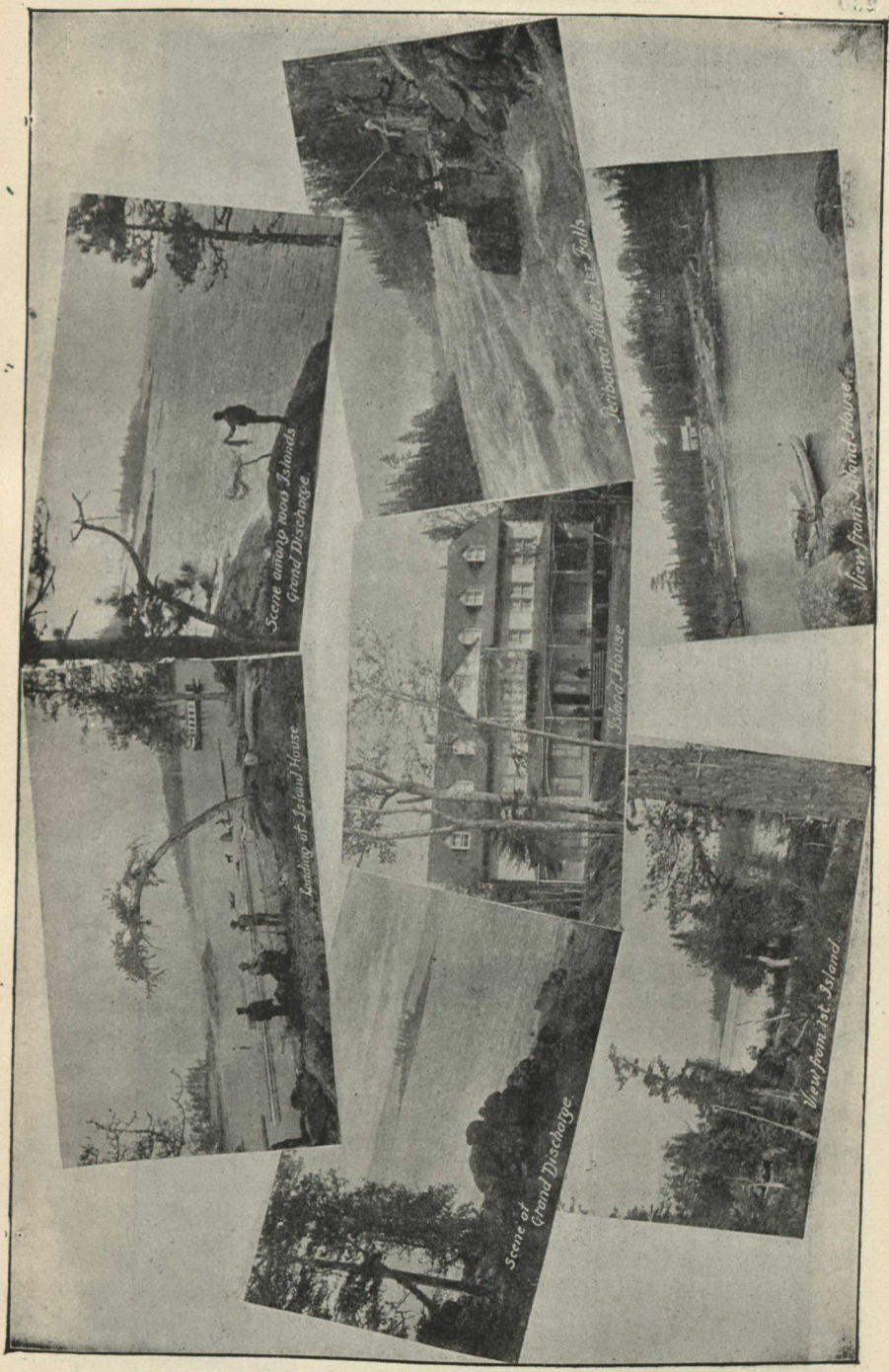
EN CANOT D'ÉCORCE SUR LE SAINT-LAURENT

Après quelques jours de chasse et de pêche dans les rivières en arrière des comtés de Chicoutimi et Saguenay, j'arrive enfin par la rivière Bersimis, sur les bords du fleuve Saint-Laurent, le 24 septembre dernier, au village de Bersimis ou Betsiamitz (2). Nous nous approvisionnons aux magasins de la compagnie de la Baie d'Hudson et en attendant que le grand fleuve soit plus calme, car il faisait une forte brise, nous parcourons le village des sauvages. Ces derniers sont en grande partie dans les bois, dans leurs terrains de chasse, où ils passent huit à dix mois, trappant, tendant des pièges aux loutres, visons, martres, castors, etc.

Ordinairement la famille entière, homme, femme, enfants, vont pendant ces huit ou dix mois vivre dans les grands bois, sous la tente, et même une fois de retour au village, ils préfèrent cette dernière à leur habitation, car quoique chaque famille montagnaise de Bersimis possède une jolie maisonnette sur le Banc près du Saint-Laurent, le plus souvent en arrivant du bois le chef de famille élève sa tente de toile devant sa propriété et passe ainsi le temps nécessaire à la vente de ses

(1) Voir la *Revue* du mois d'août 1898.

(2) Bersimis ou Betsiamitz, mot montagnais qui signifie : « aux lamproies » Rivière Bersimis rivière aux Lamproies.



*Scene among 1000 Islands
Grand Discharge.*

Landing at Island House.

*Scene of
Grand Discharge.*

Island House.

Saguenay River - St. Falls.

View from St. Island.

View from Saguenay House.

Quelques vues de la décharge de la Rivière Saguenay



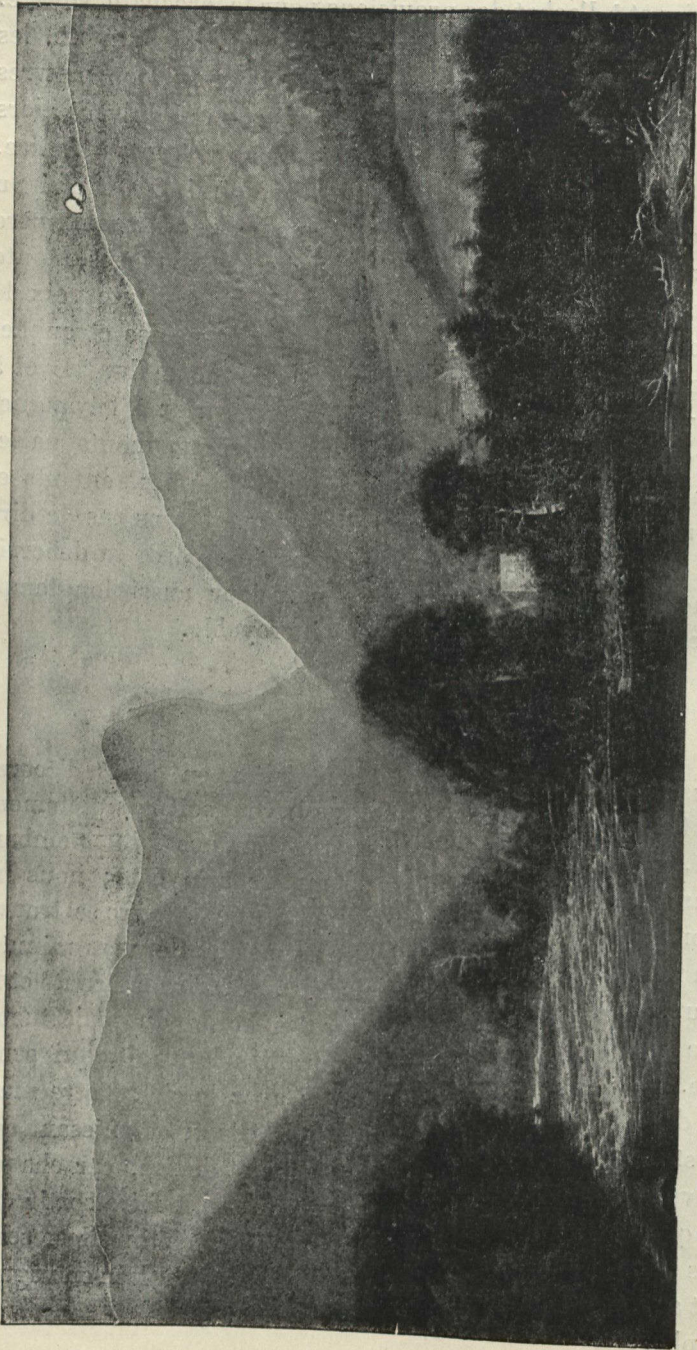
Les Trappistes à Mistassini

pelletteries et à l'achat des provisions pour le prochain voyage.

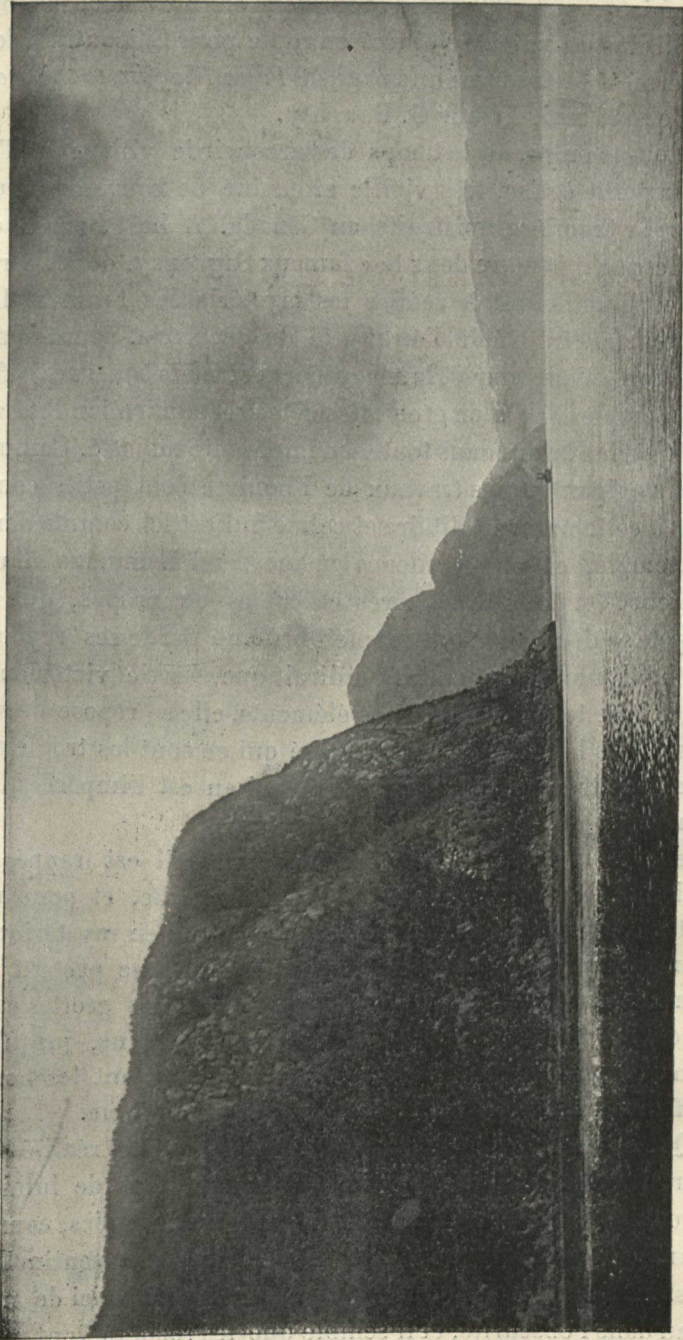
Le 25 septembre étant un dimanche, j'assistai à la messe, les quelques sauvages ou sauvagesses trop vieux ou trop pauvres pour avoir des provisions de la Compagnie et qui doivent alors rester au village pendant l'hiver étaient tous présents à l'office. Vous me croirez facilement quand je vous dirai que je n'ai pu l'entendre sans distraction. Aussitôt que le R. P. Armand, père Oblat, résident à Bersimis pour la mission des sauvages, monte à l'autel, un montagnais commence à réciter à haute voix le chapelet de la Sainte-Vierge en langue montagnaise et auquel la foule répond à qui mieux mieux dans la même langue et à haute voix ; mais voici ce qui m'a le plus surpris : à l'évangile, le chapelet fini, un sauvage, toujours en langue montagnaise, entonne un cantique auquel répondent femmes, enfants et vieillards, à tue-tête. Quant au soliste, je ne crains pas de dire qu'il a l'haleine longue, et en ce temps de record, je défierais qui que ce soit de chanter avec ce monsieur aussi longtemps sans respirer, c'est tout simplement incroyable.

*
**

Nous sommes aujourd'hui, 26 septembre, en canot d'écorce sur le fleuve Saint-Laurent. Quoique le vent soit complètement tombé, la houle est encore trop grosse pour nos faibles embarcations et nous sommes obligés de mettre à la côte ; nous ne pouvons nous remettre en route que lorsque le fleuve se trouve tout à fait calme et semblable à une nappe d'huile, vers minuit. La plume est certainement impuissante à décrire la beauté et la poésie d'une telle promenade sur les bords du majestueux fleuve. Nous longeons les hautes murailles de granit, qui semblent dans la nuit noire se confondre avec le ciel. Notre marche est semblable à celle d'un être mystérieux et puissant qui soulèverait sur son passage des flots d'or et de feu, car chaque coup que donnent nos braves canotiers paraît faire sortir des ondes de ce gigantesque fleuve des milliers d'étincelles, semblant autant de diamants, qui vont se perdre au loin en vagues phosphorescentes.



Le petit Saguenay à Saint-Haymon



Caps Trinité et Eternité

Nous faisons ainsi 60 milles et arrivons enfin à Tadousac, où nous nolisons un yacht à voile et en route pour Chicoutimi. Ici je me permets de traduire une page de *From Niagara to the sea*, œuvre de mon ami, Arthur G. Doughty.

A Tadousac on prend le temps de parcourir le village et d'y visiter la petite église, très vieille et pleine de souvenirs, qui remplace la première construite au Canada. A huit heures et demie, le yacht pénètre dans le « fameux Saguenay, dont l'écri-
« vain est impuissant à rendre les mystérieuses beautés. Le
« voyageur est frappé de l'étrangeté du spectacle, avant d'en
« saisir toute l'ampleur et la magnificence; mais à mesure qu'il
« le contemple et qu'il en groupe les détails, l'admiration l'enva-
« hit : c'est la Nature dans toute son imposante majesté. Comme
« les plus gigantesques travaux de l'homme sont petits com-
« parés à cette nature solitaire et calme qui est ici comme dans
« son temple, et où le silence même rend hommage à un
« Créateur! Qu'éclatent les rires et les joyeux propos, que la
« tempête se déchaîne, que le soleil brûlant darde ses rayons,
« rien ne trouble sa sérénité. On dirait que, sortie victorieuse
« de quelque terrible conflit des éléments, elle se repose de ses
« luttes dans la paix et l'inviolabilité qui en sont les trophées,
« et dans cette silencieuse grandeur qui en est l'impérissable
« monument.

« Telle est l'impression. A tout moment l'œil est frappé de
« quelque beauté imprévue, nouvelle, originale, et pourtant
« toutes ces beautés s'associent comme par un lien mystérieux,
« pour former l'ensemble du tableau. Toutes se prêtent un
« charme commun, les rocs qui surplombent, les grottes sau-
« vages, les baies, les pentes couvertes de sapins, jusqu'au
« sein tranquille des eaux insondables où se mirent les bords
« du fleuve : tout se combine dans une beauté unique.

« Que dire du spectacle au clair de la lune. La réalité fait
« alors place au rêve. Au loin, là-bas, un filet de lumière
« argentée se glisse timidement entre les sombres pics, comme
« égaré et tremblant au milieu de ces terribles sentinelles.
« Passant à travers ces ombres fantastique, nous voici de nou-
« veau dans l'obscurité, et il semble que les rochers vont nous

« barrer le chemin. Mais non, le bateau poursuit sa marche et
« nous conduit de merveilles en merveilles.

« Voici l'aurore d'un beau jour d'été. Les rochers multi-
« formes, les baies, les caps, les falaises, tout change d'aspect
« avec la rapidité d'un kaléidoscope, dans le charme incessant
« de l'éternelle solitude. Du sommet ensoleillé des rochers aux
« profondeurs des eaux transparentes, tout est paix continue et
« beauté inaltérable.

« Pendant des heures, vous vous laissez aller au charme de
« cette merveilleuse manifestation de la nature. Les effets
« d'ombre et de lumière sont parfois splendides ; mais rien ne
« saurait rendre l'impression qui vous saisit lorsque le Cap
« Eternité se dégage tout à coup, reléguant dans l'ombre les
« montagnes environnantes, comme si le soleil en retirait sa
« lumière pour couronner de tous ses feux, la tête majestueuse
« du rocher géant. »

Nous arrivons à Chicoutimi le 30 septembre à midi, juste à
temps pour prendre le train de Québec et Lac Saint-Jean,
pour Roberval. Là, le magnifique hôtel de la Compagnie est
bondé de touristes américains et français et je suis obligé de
traverser le lac Saint-Jean et de venir me reposer à la pittores-
que « Maison de l'Île », située à la décharge du lac Saint-Jean.

J.-A. Lefebvre.



LA SOURCE DES POISSONS

C'est un village arabe bâti sur une colline verdoyante. Les maisons sont blanches aux toits en terrasse comme toutes celles de l'Orient. Quelques-unes ont une petite cour intérieure couverte de treilles de vigne... Une végétation luxuriante l'entoure comme d'un manteau de verdure. Aïn-El-Hout est remarquable par son originalité, et surtout par le cachet essentiellement musulman qu'il a conservé à travers la suite des âges et malgré les progrès de la civilisation française. La population est composée d'indigènes. La plupart sont fellahs. Ils se livrent à la culture des terres qui sont d'une grande fertilité...

Le voyageur qui passe dans ce joli village ne peut se lasser de contempler la beauté des sites environnants. Des oliviers au feuillage argenté, des figuiers aux larges feuilles palmées, des grenadiers aux fleurs d'un rouge de sang forment la flore merveilleuse de cette région. Des sources abondantes, d'une limpidité de cristal et d'une fraîcheur délicieuse, jaillissent des rochers qui dressent haut dans le ciel d'azur leurs crêtes aigues et menaçantes. On y respire les suaves senteurs des menthes, des orangers et des térébinthes qui embaument l'atmosphère. Le silence religieux de ces solitudes n'est troublé que par le chant des oiseaux qui peuplent les bosquets de cet Eden terrestre.

Au milieu du village on voit un petit bassin qui a une légende des plus originales. Les Arabes, grands admirateurs du merveilleux, en gardent les abords avec un soin jaloux. Ce bassin qui a donné son nom à l'endroit est rempli d'une grande quantité de poissons aux vives couleurs. Il est défendu d'y

toucher, et quiconque oserait y porter une main sacrilège serait puni de mort par Allah.

Voici ce qu'on raconte à ce sujet :

— Un jour que Djafar, fils d'un roi de Tlemcen, poursuivait une gazelle, il arriva auprès de ce bassin où la fille du seigneur du pays faisait ses ablutions quotidiennes. — La jeune personne surprise et effrayée par l'apparition subite de l'étranger voulut s'enfuir. Mais le prince séduit par la grâce et la beauté de cette enfant la poursuivit à travers la campagne. La jeune fille se voyant perdue réunit toutes ses forces ; elle revint sur ses pas et se jeta dans le bassin. Les eaux se refermèrent sur elle, et l'infortunée fut métamorphosée en poisson...

Non loin d'Ain-El-Hout, au creux d'un vallon d'une sauvage beauté, se trouve une source d'eau chaude (30 degrés), sulfureuse et quelque peu ferrugineuse. Dans la belle saison, les citadins des villes voisines s'y rendent en bandes joyeuses. Ils dressent des tentes pour la nuit, sans nul souci des bêtes féroces, fort rares dans cette région, les chacals exceptés. Et tout le monde sait que ce rôdeur de la nuit africaine est plutôt ennuyeux que dangereux pour l'homme. Il dévaste les jardins potagers lorsqu'il n'a pas trouvé un charnier immonde pour apaiser sa faim insatiable. — La source jaillit presque au niveau du sol. Elle corle dans un bassin naturel recouvert d'une voûte rocheuse dans les infractuosités de laquelle poussent des figuiers de Barbarie et des lauriers-rose.

Le bassin se déverse dans un ruisseau qui descend des montagnes. Les femmes mauresques viennent y laver leur linge. Elles s'y baignent également. Leurs éclats de rire joyeux se répercutent en de sonores échos, et seuls, ils troublent la morne torpeur de ce lieu solitaire.

Il y a déjà un certain nombre d'années, ce lieu fut le théâtre d'un drame poignant. Deux Mauresques d'une grande beauté, la mère et la fille, étaient venues se baigner dans ces ondes claires, que le soleil réchauffe de brûlants rayons... Un marabout survint inopinément. Comme il était doué d'une force brutale, il s'empara des deux pauvres femmes, les violenta et ensuite les mit à mort.

Il fut pris par la justice française, condamné à mort et exécuté à Tlemcen.

Les Arabes considèrent les marabouts — qui sont les prêtres de leur culte — comme des hommes saints. Nul d'entre eux n'oserait les frapper, fussent-ils des scélérats fiéffés. Il leur est tout permis, sans qu'aucun châtement les atteigne. Lorsque le marabout, dont il est parlé plus haut, fut conduit au lieu du supplice, les indigènes poussèrent des cris indignés, et ils déclarèrent que la tête de cet homme ne tomberait pas, que lui-même était sacré, et que le couperet serait arrêté par la main d'Allah.

Inutile d'ajouter que le misérable subit son châtement, bien mérité, et qu'aucune intervention divine ne vint empêcher que justice fût faite.

Alfred Parienti.



VIEILLE RANCUNE

Il riait à ma vue, il riait de mon cœur ;
L'argent gonflait son être et son orgueil immense ;
Il semblait par son rire et son air d'impudence,
M'accabler sous le poids de son dédain vainqueur.

Et je baissais le front devant son œil moqueur,
En moi je refoulais ma secrète souffrance
Attendant tôt ou tard dans ma désespérance
L'instant où brillerait l'aube d'un jour vengeur.

Aurore, feu du ciel, je n'en demandais qu'une
Pour solder à jamais cette vieille rancune
Qui d'année en année a su grandir beaucoup.

Il n'est plus ! Que l'on prie et qu'aux pauvres l'on donne.
L'inévitable mort l'a fauché d'un seul coup,
Et devant le cercueil je passe, et je pardonne.

Léon de la Morinérie.



LOUIS XVII.

(Suite)

C'est l'intéressé qui vient de parler, peut-on ajouter foi à son récit et croire à la sincérité de ses paroles au point de ne pas chercher des preuves établissant la véracité ou la fausseté de ses dires ? Non, et les points les plus essentiels à établir dans ce récit sont de savoir si les substitutions qu'il indique ont véritablement eu lieu.

Le *Times* du 4 décembre 1838 contient une lettre signée : baron F. Thierry, où se trouve le passage suivant : « Un des « principaux agents qui se sont employés pour arracher le « Dauphin du Temple, fut le comte de Frotté, général vendéen, à la famille duquel je suis allié : ma sœur avait épousé « son frère ; j'ai eu par conséquent les moyens de m'assurer « que le comte de Frotté a été le principal instrument de l'évasion « du Dauphin et de sa fuite dans la Vendée, où quelque temps « après il organisa la guerre si célèbre dans l'histoire de « France ».

Puisque, d'après le baron Thierry, le général vendéen a été le principal instrument dans l'évasion de Louis XVII, il ne doit pas ignorer les faits que nous cherchons à vérifier. En effet, il suffit pour s'en rendre compte de lire les trois lettres suivantes que Laurent lui adressait du Temple.

(1) Voir la *Revue* de novembre 1899.

Première lettre :

« Mon Général,

« Votre lettre du 6 courant m'est arrivée trop tard, car votre
 « premier plan a déjà été exécuté parce qu'il était temps. De-
 « main un nouveau gardien doit entrer en fonctions, c'est un
 « républicain nommé Commier (c'est Gomin qu'il faut lire),
 « brave homme, à ce que dit Barras ; mais je n'ai aucune con-
 « fiance à de pareilles gens. Je serai bien embarrassé pour
 « faire passer de quoi vivre à notre prince ; mais j'aurai soin de
 « lui et vous pouvez être tranquille. Les assassins ont été
 « fourvoyés, et les nouveaux municipaux ne se doutent point
 « que *le petit muet a remplacé le Dauphin*. Maintenant il s'agit
 « seulement de le faire sortir de cette maudite tour, mais com-
 « ment ? Barras m'a dit qu'il ne pouvait rien entreprendre à
 « cause de la surveillance. S'il fallait rester longtemps, je
 « serais inquiet de sa santé, car il y a peu d'air dans son ou-
 « bliette, où le bon Dieu même ne le trouverait pas, s'il n'était
 « pas tout-puissant. Il m'a promis de mourir plutôt que de se
 « trahir lui-même ; j'ai des raisons pour le croire. *Sa sœur ne*
 « *sait rien ; la prudence me force à l'entretenir du petit muet*
 « *comme s'il était son véritable frère*. Cependant ce malheureux
 « se trouve bien heureux, et il joue sans le savoir si bien son
 « rôle que la nouvelle garde croit parfaitement qu'il ne veut
 « pas parler ; ainsi il n'y a pas de danger.

« Renvoyez bientôt le fidèle porteur, car j'ai besoin de votre
 « secours. Suivez le conseil qu'il vous porte de vive voix, car
 « c'est le seul chemin de notre triomphe.

« Tour du Temple, le 7 Novembre 1794. »

Deuxième lettre :

« Mon Général,

« Je viens de recevoir votre lettre. Hélas ! votre demande est
 « impossible. *C'était bien facile de faire monter la victime ;*
 « *mais la descendre est actuellement hors de notre pouvoir*, car
 « la surveillance est si extraordinaire que j'ai cru d'être trahi.
 « Le Comité de sûreté générale avait, comme vous savez, déjà
 « envoyé les monstres Mathieu et Reverchon, accompagnés, de

« M. Harmand, de la Meuse, pour constater que notre muet est
 « véritablement le fils de Louis XVI. Général, que veut dire
 « cette comédie? Je me perds et je ne sais plus que penser de la
 « conduite de Barras. Maintenant il prétend de faire sortir notre
 « muet et le remplacer par *un autre enfant malade*. Etes-vous
 « instruit de cela? N'est-ce pas un piège? Général, je crains
 « bien des choses, *car on se donne bien des peines pour ne laisser*
 « *entrer personne dans la prison de notre muet, afin que la subs-*
 « *titution ne devienne pas publique*; car si quelqu'un examinait
 « bien l'enfant, il ne lui serait pas difficile de comprendre qu'il
 « est sourd de naissance et, par conséquent, naturellement
 « muet. Mais substituer encore un autre à celui-là!... L'enfant
 « malade parlera et cela perdra *notre demi-sauvé* (Louis XVII)
 « et moi avec. Renvoyez le plus tôt possible notre fidèle et
 « votre opinion par écrit.

« Tour du Temple, 3 février 1795. »

Troisième lettre :

« Mon Général,

« *Notre muet* est heureusement transmis dans le palais du
 « Temple et bien caché; il restera là, et, en cas de danger, il
 « *passera pour le Dauphin*. A vous seul, mon général, appartient
 « ce triomphe. Maintenant je suis tranquille. Ordonnez tou-
 « jours et je saurai obéir. Lasne prendra ma place quand il
 « voudra. Les mesures les plus sûres et les plus efficaces sont
 « prises pour la sûreté du Dauphin; conséquemment je serai
 « chez vous en peu de jours pour vous dire le reste de vive
 « voix.

« Tour du Temple, le 5 mars 1795. »

*
*

Comme on le voit, par la production de ces documents, le récit du Prince est exact, de plus ils font connaître ce qu'il ignorait. Il est donc indéniable que deux substitutions eurent lieu.

Sur ces deux substitutions on remarquera qu'une seule, la première, était connue dans ses détails par Louis XVII, parce qu'il y remplissait à la fois le rôle d'acteur et de spectateur.

Rôle d'acteur, en se prêtant inconsciemment par suite du

narcotique qu'il avait absorbé, à la mise en place du mannequin dans son lit ; mannequin qui n'était mis là que pour faire croire ou laisser supposer, à l'enflure des draps, que le Dauphin se reposait.

Rôle de spectateur en même temps que de témoin, quand il attendait dans les combles de la tour ce qui allait se passer après la découverte de son enlèvement. Connaissant le stratagème employé pour sa délivrance, il questionna son sauveur qui lui apprit qu'un jeune enfant muet presque de son âge, remplaçait le mannequin.

Le premier enfant substitué s'appelait Tardif, c'était un enfant rachitique et sourd-muet, né dans la commune d'Aubréville ; il était de deux ans plus âgé que le Dauphin.

Cet enfant, choisi par le gouvernement pour remplir un rôle abominable qu'exigeait la politique de ce moment, fut pris de préférence à tout autre, à cause d'une légende nullement fondée, circulant dans le peuple qui attribuait au royal orphelin un mutisme volontaire mais rigoureux depuis le jour où, par violence, il fut contraint de déposer et de signer d'absurdes calomnies contre Marie-Antoinette sa propre mère...

L'infirmité du jeune Tardif était donc d'une grande valeur et d'un précieux auxiliaire pour détruire les bruits d'évasion qui circulaient avec persistance depuis quelque temps, au point d'en émouvoir la Convention, qui envoya trois délégués pour visiter le Temple, s'assurer que le fils de Louis XVI y était toujours détenu, et faire cesser tous ces bruits en calmant l'opinion publique.

Ce fut aux conventionnels Harmand (de la Meuse), Mathieu et Reverchon qu'incomba la mission de visiter le Dauphin et d'en faire un rapport.

Le résultat de la visite eut le don de faire une impression si déplorable sur les délégués, qu'il fut décidé par eux que le rapport serait tenu secret. A défaut de ce rapport, on possède néanmoins le récit suivant fait en 1814 par Harmand (de la Meuse), relatant d'une manière plus ou moins authentique les faits et gestes de cette visite qui eut lieu le 19 décembre 1794 :

« Une préoccupation dont je n'ai pas été le maître ne m'a pas

« permis de garder la date précise de notre visite au Temple,
« mais voici les faits :

« Nous arrivâmes à la porte, sous l'affreux verrou de laquelle
« était enfermé le fils innocent, le fils unique de notre roi,
« notre roi lui-même.....

« Le prince était assis auprès d'une petite table carrée, sur
« laquelle étaient éparses beaucoup de cartes à jouer... Il était
« occupé de ces cartes lorsque nous entrâmes, et il ne quitta pas
« son jeu.

« Il était couvert d'un habit neuf à la matelot, d'un drap
« couleur ardoise ; sa tête était nue ; la chambre propre et bien
« éclairée. Le lit se composait d'une couchette en bois ; le cou-
« cher et le linge nous parurent beaux et bons...

« Je m'approchai du prince, nos mouvements ne semblaient
« faire aucune impression sur lui, je lui dis... (Ici quelques
« offres d'adoucissements).

« Pendant que je lui adressais cette petite harangue, il me
« regardait fixement, sans changer de position, et il m'écoutait
« avec l'apparence de la plus grande attention, *mais pas un*
« *mot de réponse.*

« Alors, je repris mes propositions, comme si j'eusse pensé
« qu'il ne m'avait pas entendu...

« J'épuisai en vain toute la nomenclature des choses qu'on
« peut désirer à cet âge ; je n'en reçus *pas un mot de réponse*
« *pas même un signe ou un geste*, quoiqu'il eut la tête tournée
« vers moi, et qu'il me regardât avec une *fixité étonnante* qui
« exprimait la *plus grande indifférence.*

« Alors je me permis de prendre un ton un peu plus pro-
« noncé, et j'osais lui dire : « Monsieur, tant d'opiniâtreté à
« votre âge est un défaut que rien ne peut excuser. » Toujours
« le même *regard fixe et la même attention, mais pas un seul*
« *mot.*

« Je repris : « Si votre refus de parler, Monsieur, ne compro-
« mettait que vous, nous attendrions... Ayez la bonté de me ré-
« pondre, je vous en supplie, ou bien nous finirons par vous
« l'ordonner. »

« *Pas un mot, et toujours la même fixité.* J'étais au désespoir

« et mes collègues aussi : mais quelques pas que je fis dans la
 « chambre me remirent, et me confirmèrent dans l'idée d'es-
 « sayer l'effet du commandement ; ce que je tentai, en effet, en
 « me plaçant tout près et à la droite du prince, et en lui di-
 « sant : « Monsieur, ayez la complaisance de me donner la
 « main. »

« Il me la présenta, et je sentis, en prolongeant mon mouve-
 « ment jusque sous l'aisselle, une tumeur au poignet et une au
 « coude comme des nodus ; il paraît que ces tumeurs n'étaient
 « pas douloureuses, car le prince ne le témoigna pas. « L'autre
 « main, Monsieur. » Il me la présenta aussi ; il n'y avait rien.
 « Permettez, Monsieur, que je touche aussi vos jambes et vos
 « genoux. »

« Il se leva. Je trouvai les mêmes grosseurs aux deux genoux
 « sous le jarret.

« Placé ainsi, le jeune prince avait le maintien du rachis-
 « tisme et d'un défaut de conformation ; ses jambes et ses
 « cuisses étaient longues et menues, les bras de même, le buste
 « très court, la poitrine élevée, les épaules hautes et resserrées,
 « la tête très belle dans tous ses détails, les cheveux longs et
 « beaux, bien tenus, châains clairs : « Maintenant, Monsieur,
 « ayez la complaisance de marcher ». Il le fit aussitôt, en allant
 « vers la porte qui séparait les deux lits, et il revint s'asseoir
 « sur-le-champ : « Pensez-vous, Monsieur, que ce soit là de
 « l'exercice, et ne voyez-vous pas, au contraire, que cette apa-
 « thie est la cause de votre mal et des accidents dont vous êtes
 « menacé ? Ayez la bonté d'en croire notre expérience et notre
 « zèle. Vous ne pouvez espérer rétablir votre santé qu'en défé-
 « rant à nos demandes et à nos conseils ; nous vous enverrons
 « un médecin, et nous espérons que vous voudrez bien lui ré-
 « pondre. Faites-nous un signe au moins que cela ne vous
 « déplaira pas. » *Pas un signe, pas un mot.* « Monsieur, ayez la
 « bonté de marcher, encore et un peu plus longtemps. » Silence
 « et refus. Il resta sur son siège, les coudes appuyés sur la
 « table ; ses traits ne changèrent pas un seul instant, pas la
 « moindre émotion apparente, pas le moindre étonnement dans
 « les yeux, comme si nous n'eussions pas été là, et comme si

« je n'eusse rien dit; j'observe que mes collègues ne parlèrent pas.

« Nous nous regardions d'étonnement, et nous faisons quelques pas l'un vers l'autre pour nous communiquer nos réflexions, lorsqu'on apporta le dîner du prince. Nouvelle scène de douleur : il faut l'avoir vu et éprouvé pour le croire.

« Une écuelle de terre rouge contenait un potage noir, couvert de quelques lentilles; dans une assiette, de la même espèce, était un petit morceau de bouilli noir, et retiré, et dont la qualité était assez marquée par ces attributs; une seconde assiette, dont le fond était rempli de lentilles, et une troisième dans laquelle étaient six châtaignes plutôt brûlées que rôties; un couvert d'étain, point de couteau. Les commissaires nous dirent que c'était l'ordre du Conseil de la Commune; et point de vin.

« Tel était le dîner du fils de Louis XVI, de l'héritier de soixante-six rois; tel était le traitement fait à l'innocence!

« Dans l'antichambre nous ordonnâmes que cet exécrationnaire ordre de choses serait changé à l'avenir, que l'on commencerait à l'instant même à ajouter à son dîner quelques friandises, et surtout du fruit; je voulus qu'on lui procurât du raisin, qui était rare alors. »

Harmand (de la Méuse) continue à se lamenter sur le sort de cet enfant qu'il prend pour le Dauphin, et se plaint de le voir manger son raisin sans mot dire, puis il reprend :

« Nous sortîmes, la première porte étant fermée, nous restâmes un quart d'heure dans l'antichambre à nous interroger mutuellement sur ce que nous venions de voir et d'entendre (?), et à nous communiquer nos réflexions et les observations que chacun de nous avait faites à cet égard, ainsi que sur le moral et sur le physique du jeune prince.

« D'après le récit que je viens de faire qui est exact, et dont j'ai plutôt abrégé qu'étendu les détails, tout le monde peut faire et fera sans doute les mêmes réflexions, les mêmes observations que nous; ainsi je ne les répéterai pas.

« J'ai dit les motifs auxquels les commissaires attribuaient le silence opiniâtre du prince. Je leur demandai, dans l'anti-

« chambre, si ce silence datait réellement du jour où la plus
 « barbare violence lui avait fait faire et signer d'odieuses et
 « absurdes dépositions contre la reine, sa mère : ils renouve-
 « lèrent leur assertion à cet égard, et nous protestèrent que,
 « depuis le soir de ce jour-là, le prince n'avait pas parlé.

« Après avoir présenté cette anecdote à l'éternelle douleur
 « des âmes sensibles, je la livre aux observateurs de la nature,
 « Est-il possible qu'à l'âge de neuf ans un enfant puisse former
 « une telle détermination, et y persévérer? C'est ce qui n'est
 « pas vraisemblable sans doute; mais je réponds à ceux qui
 « douteraient ou qui nieraient, par un fait et par les témoignages
 « que j'indique, et auxquels on peut recourir.

« J'ignore si ce jeune prince a parlé à M. Desault lorsque ce
 « médecin est allé le voir, parce que, peu de jours après notre
 « visite au Temple, *une intrigue* me fit nommer par la Conven-
 « tion commissaire aux Grandes Indes. J'y partis à cet effet pour
 « Brest, où je restai plusieurs mois; et à mon retour j'appris
 « que le *malade et le médecin étaient morts*, et celui-ci sans
 « avoir laissé de notes ou de mémoires; c'est ainsi qu'on me l'a
 « dit. Quoi qu'il en soit avant de sortir de l'antichambre du
 « prince, mes collègues et moi nous convinmes que, pour l'hon-
 « neur de la Nation, qui l'ignorait, pour celui de la Convention,
 « qui, à la vérité, l'ignorait aussi, mais dont le devoir était d'en
 « être instruit; pour celui de la coupable municipalité de Paris
 « elle-même, qui savait tout et qui causait tous ces maux,
 « nous nous bornerions à ordonner des mesures provisoires,
 « qui furent prises sur-le-champ, et *que nous ne ferions pas de*
 « *rapport en public, mais en comité secret, dans le Comité seule-*
 « *ment*, ce qui fut fait ainsi.... »

La lecture attentive de ce récit démontre, clairement, que l'enfant prisonnier dont il est question ne pouvait être Louis XVII, car ce dernier n'était ni muet, ni rachitique et encore moins bossu, comme pourrait le faire supposer le signalement fourni par Harmaud (de la Meuse).

Ce portrait n'est donc pas celui du Dauphin, mais celui du jeune Tardif le remplaçant du fils de Louis XVI.

Sur ces entrefaites, Charette, le chef de l'insurrection vendéenne, n'espérant de succès qu'avec un prince du sang royal à la tête du mouvement, perdit courage et las de sa rivalité avec les autres chefs vendéens qu'il accusait de l'avoir laissé seul aux prises avec les républicains, consent à traiter avec la République.

Une sorte de pacification est conclue à la Jaunaye le 17 février 1795 entre Charette et la Convention qui lui garantissait, dans un article secret, la remise de Louis XVII, comme gage de paix.

La Convention très embarrassée vis-à-vis de Charette ne pouvait, en aucun cas, se résoudre, pour tenir ses engagements, à remettre, comme étant le Dauphin, le petit muet, dont l'infirmité offrait avec ce dernier une dissemblance aussi manifeste que compromettante.

Coûte que coûte, il fallait cependant en finir et donner à défaut de Louis XVII une réponse aux Vendéens.

Le 4 mars 1795, quatre officiers de l'armée vendéenne vinrent à Paris revêtus du panache blanc et de la ceinture blanche, pour réclamer le jeune prince.

Le parti de Robespierre, qui commençait à se relever un peu, s'irrita de la présence de ces officiers et de l'étalage d'une couleur dite séditionnelle. Les meneurs montagnards firent un conciliabule au *Club noir*, dans lequel ils proposèrent d'arrêter les quatre émissaires royalistes. « Non, répondit l'abbé Sieyès, un « gouvernement ne peut, sans se déshonorer, manquer à ses « engagements; mais il peut faire disparaître le GAGE. »

Dans sa deuxième lettre au général de Frotté, Laurent lui faisait part qu'on avait l'intention de remplacer le petit muet par un autre enfant malade; dans sa troisième et dernière lettre, en date du 3 mars 1795, il lui annonçait que le muet était heureusement transmis dans le palais du Temple; par conséquent la deuxième substitution avait eu lieu.

Rien d'étonnant à présent que Sieyès dise le lendemain,

4 mars aux membres du *Club Noir*, en parlant du gouvernement : « *il peut faire disparaître le GAGE* » (sous-entendu Louis XVII), il ne faisait que sanctionner, sous un lâche prétexte d'honneur l'arrêt de mort qui frappait par avance *l'enfant malade, ce deuxième substitué*, dont Laurent avait entretenu le général de Frotté

Cet enfant s'appelait *Leninger du nom de sa mère*, ancienne jardinière de Versailles. Il ressemblait extraordinairement au Dauphin ; c'est assurément pour cela, et aussi parce qu'il était atteint d'un vice scrofuleux arrivé à sa dernière période, qu'on l'avait clandestinement transporté au Temple, de l'hospice (Hôtel-Dieu) où il était en attente de mort ; de l'Humanité, ce qui devait faciliter, d'une manière naturelle, le rôle odieux qu'il avait à remplir.

Lorsque la maladie fut assez avancée pour faire prévoir une fin prochaine, un docteur fut appelé pour lui donner des soins désormais inutiles.

C'est ici que commence le rôle abominable, prélude d'un crime inqualifiable, comme on n'en avait jamais rencontré non seulement dans l'histoire de France, mais dans l'histoire des peuples civilisés, rôle terrible dans sa simplicité, mais dont les conséquences pleines d'horribles machinations toutes d'intérêt dynastique, valurent plus tard au véritable fils de Louis XVI, *soixante années d'une vie misérable*, troublée de lâches persécutions, sous le nom imposé de « NAUNDORFF. » Ce rôle qui allait frapper le Dauphin de *mort civile* dans le monde entier, innocemment rempli par le pauvre petit Leninger, était de *mourir sous le nom de Louis XVII!!*

Le célèbre docteur Desault, qui avait déjà donné des soins au vrai Dauphin, le lendemain des événements de Thermidor, fut appelé de nouveau auprès du prisonnier le 6 mai 1795.

Aussitôt mis en sa présence, il fut frappé de stupeur et ne put retenir un juron, en même temps qu'il s'écriait imprudemment « *Ils ont enlevé l'enfant* ».

Cette phrase, dans la bouche de ce médecin, n'est-ce pas une preuve évidente, et de l'enlèvement, et des substitutions, car ce docteur connaissait le prince, pour l'avoir vu plusieurs fois

aux Tuileries avant sa détention. Il consigna cette constatation dans un rapport aujourd'hui disparu, sans jamais avoir été publié; cependant il a été annexé au procès-verbal de la séance de la Convention du 9 juin 1795.

Si ce gênant rapport a disparu, on possède du moins l'attestation suivante d'un membre de la famille pour confirmer le fait :

« Je soussignée, Agathe Calmet, veuve de Pierre Alexis
« Thouvenin, demeurant à Paris, place de l'Estrapade 34.

« Déclare que, du vivant de M. Thouvenin, mon mari, neveu
« de M. le docteur Desault, j'ai souvent entendu Mme Desault
« ma tante, me raconter que, le 17 floréal l'an III de la républi-
« que, (mai 1795), le docteur Desault, chirurgien en chef de
« l'Hôtel-Dieu, fut appelé pour visiter « l'enfant Capet » qui
« était à cette époque enfermé au Temple, ce sont les expres-
« sions dont se servirent les membres du comité de sûreté
« générale de la Convention dans l'ordre écrit qui fut transmis
« à M. Desault.

« Lorsque le docteur Desault fit sa visite au malade qui était
« au Temple, on lui présenta un enfant *qu'il ne reconnut pas*
« *pour être le Dauphin*, qu'il avait vu quelquefois avant l'arres-
« tation de la famille royale.

« Le jour où M. Desault déposa son rapport après avoir fait
« quelques recherches pour tâcher de découvrir ce que pouvait
« être devenu le fils de Louis XVI, *puisqu'on lui avait présenté*
« *un autre enfant à sa place*, un dîner lui fut offert par les con-
« ventionnels. Au sortir de ce repas, en rentrant chez lui, le
« docteur Desault fut pris de violents vomissements, à la suite
« desquels il cessa de vivre, ce qui laissa croire qu'il avait été
« empoisonné.

« Paris, le 5 mai 1845.

« Signé : A. THOUVENIN. »

Le docteur Desault mourut le 1^{er} juin 1795; peu de jours après le docteur Choppart, son ami qui avait commencé avec lui le traitement du pseudo-prince, mourut subitement à son tour, probablement empoisonné aussi; l'un et l'autre mouraient victime d'un secret qu'il importait de ne pas ébruiter.

Comme dit Louis Blanc « — nouveau mystère en cette histoire
« pleine de mystères — on ne tarda pas à apprendre la mort...
« non du malade mais du médecin. »

Le 5 du même mois ces médecins furent remplacés par le docteur Pelletan qui ne connaissait pas le Dauphin ; celui-ci s'adjoignit le docteur Dumangin, puis Lassus et Jeanroy.

Le prisonnier du Temple avait, à ce moment, pour gardiens, les citoyens Gomin et Lasne.

Gomin avait été adjoint à Laurent, le premier gardien du prince après les époux Simon, le 9 novembre 1794 ; comme les docteurs il ne connaissait pas le Dauphin. *Je ne l'ai jamais vu*, répondait-il un jour à une question de Laurent à ce sujet. Aussi, comme l'indique son certificat d'entrée en service à la Tour du Temple, s'est-il contenté simplement, à cette époque, en présence du gardien et du commissaire, de reconnaître *l'existence* du détenu. Remarquons en passant qu'existence ne veut pas dire identité ; du reste il ne pouvait se prononcer sur cette dernière, puisque, selon son propre dire, il ne connaissait pas Louis XVII. Durant son séjour en compagnie de Laurent, il ne put guère faire sa connaissance, parce que ce gardien se donnait bien des peines, pour ne laisser entrer personne afin que la substitution ne devienne pas publique, comme il le dit dans sa deuxième lettre au général de Frotté.

Il faut donc en conclure que Gomin ne put constater en mars 1795 au départ de Laurent, si l'enfant prisonnier était bien le même que celui dont il avait reconnu l'existence en novembre 1794, et si cet enfant était bien le Dauphin.

En ce qui concerne Lasne, ce gardien était entré au Temple au départ de Laurent ; or, à cette époque, l'enfant qu'il prit pour le prince n'était autre que le petit Leninger.

..

Le 8 juin 1795 cet enfant mourait au Temple sous le nom de Louis Capet, style révolutionnaire.

Le 9, à onze heures du matin environ, les docteurs Pelletan, Dumangin, Lassus et Jeanroy qui l'avaient soigné du 5 au

8 juin se présentaient à la prison, où ils furent reçus par les commissaires de service ; ces docteurs venaient faire l'autopsie du cadavre. Après l'avoir déposé sur une table, près d'une fenêtre, ils commencèrent leur sinistre travail en présence du commissaire Damont et des gardiens Lasne et Gomin ; soit en tout sept personnes y compris les opérateurs.

On lit dans le procès-verbal d'autopsie dressé par ces médecins les passages suivants :

« Arrivés tous les quatre à onze heures du matin à la porte
 « extérieure du Temple, nous y avons été reçus par les com-
 « missaires, qui nous ont introduits dans la tour. Parvenus au
 « deuxième étage, dans un appartement, dans la seconde pièce
 « duquel nous avons trouvé dans un lit le corps mort d'un en-
 « fant qui nous a paru âgé d'environ dix ans, *que les commis-*
 « *saires nous ont dit être celui du fils du défunt Louis Capet,*
 « et que deux d'entre nous ont reconnu pour être l'enfant au-
 « quel ils donnaient des soins depuis quelques jours. Les sus-
 « dits commissaires nous ont déclaré que cet enfant était dé-
 « cédé la veille, vers trois heures de relevée ; sur quoi nous
 « avons cherché à vérifier les signes de la mort que nous avons
 « trouvés caractérisés par la pâleur universelle, le froid de
 « toute l'étendue du corps, la raideur des membres, les yeux
 « ternes, les taches violettes ordinaires à la peau d'un cadavre,
 « et surtout par une putréfaction commencée au ventre, au
 « scrotum et au dedans des cuisses. »

« Tous les désordres dont nous venons de donner le détail
 « sont évidemment l'effet d'un vice scrofuleux existant depuis
 « longtemps, et auquel on doit attribuer la mort de l'enfant. »

On remarquera dans ce procès-verbal sur lequel beaucoup s'appuient pour affirmer que Louis XVII est mort au Temple, que les médecins se gardent bien de se prononcer d'une manière définitive sur l'identité du cadavre. Ils acceptent ce que les commissaires leur disent, mais ont soin de faire sentir, par une habile tournure de phrase, qui ne compromet en rien

pour l'avenir leur sécurité personnelle, en parlant du cadavre, que ce sont les commissaires, qui l'ont dit être celui du fils de Louis XVI, mais que deux d'entre eux n'ont reconnu dans ce cadavre que le corps de l'enfant qu'ils soignaient depuis quelques jours...., et qui pouvait ne pas être celui du Dauphin.

Nous savons du reste à quoi nous en tenir à ce sujet ; toutefois, remarquons qu'il y a une grande différence entre *ont dit être* et *était celui de*.... Comme on le voit clairement, les docteurs n'affirment rien, et ne cherchent pas à soulever le voile qui recouvre l'identité de ce cadavre, ils mettent en garde contre elle, par cette phrase à double sens, qui est un abri pour eux. C'est un petit détail, grand pour la vérité, la justice et l'histoire!...

Ce procès-verbal est également muet en ce qui concerne les marques corporelles que portait le Dauphin cependant très caractéristiques savoir : 1° le col court et ridé d'une façon très spécial ; 2° une sorte d'excroissance en forme de fraise, placée sous le téton droit ; 3° sur la cuisse gauche, un signe bizarre formé par des petites veines d'une nuance rose, affectant la forme d'un pigeon. Ce signe était connu par les personnes remplissant d'intimes fonctions à la cour, sous le nom de « signe du Saint-Esprit ».

Ces signes inimitables, à eux seuls, pouvaient établir l'identité du cadavre. les docteurs n'en parlent pas ; pourquoi?... Parce que ce corps n'étant pas celui de Louis XVII, ces signes n'y figuraient pas !

Voici maintenant l'acte de décès :

« Au 24 prairial de l'an III de la République (12 juin 1795) ;
 « acte de décès de Louis-Charles Capet du vingt de ce mois,
 « trois heures après-midi, âgé de dix ans deux mois, natif de
 « Versailles, département de Seine-et-Oise, domicilié à Paris
 « aux tours du Temple, fils de Louis Capet, dernier roy des
 « Français, et de Marie-Antoinette-Josèphe-Jeanne d'Autriche.
 « Sur la déclaration faite à la maison commune, par Etienne
 « Lasne, âgé de trente-neuf ans, gardien du Temple, domicilié
 « à Paris rue et section des Droits de l'Homme, n° 48 ; le déclara-
 « rant a.dit être voisin ; — Et par Remy Bigot, âgé de cinquante-

« sept ans, profession : employé, domicilié à Paris, vieille rue :
« du Temple, n° 61 ; le déclarant a dit être ami.

« Vu le certificat de Dussert, commissaire de police de la dite
« section, vingt-deux de ce mois.

« Officier public : PIERRE-JACQUES ROBIN ; — LASNE, com-
« mandant en chef, 1^{er} des Droits de l'Homme ;

« BIGOT. »

Cet acte de décès, fut, comme on le voit, dressé quatre jours après la mort de l'enfant remplaçant le Dauphin, et l'enterrement eut lieu dans la soirée de ce même jour. Pour dire plus exactement, l'inhumation fut opérée dans la nuit du 12 au 13 juin, même assez tard, si l'on considère que la mise en bière ne se fit qu'à dix heures du soir, comme l'indique le procès-verbal dressé à cet effet, avant le départ pour le cimetière Sainte-Marguerite.

On se souvient que Louis XVII avait été dissimulé dans les combles de la Tour par les soins de Laurent, qui, après avoir aidé à la dernière substitution, avait quitté le Temple, peut-être par mesure de précaution, et aussi pour aider extérieurement à la complète consommation de l'évasion, qui n'était plus qu'une question de prudence et de patience, grâce aux intelligences qu'il s'était ménagées dans la prison avant son départ.

Le même procédé qui avait servi une première fois, pour monter le prince au quatrième étage de la tour, fut employé pour le redescendre, c'est-à-dire, qu'on lui fit absorber comme précédemment un narcotique, mais cette fois plus fort, afin d'être sûr que son réveil ne fasse involontairement échouer la tentative au moment d'arriver au but, le plan d'évasion consistant à le mettre en bière en lieu et place de l'enfant autopsié.

Voici ce que raconte Louis XVII à ce propos :

« Cette victime infortunée (il s'agit du jeune Leninger) mourut, m'a-t-on dit, le 8 juin 1795 et, après l'autopsie, son cadavre fut déposé dans une bière pour être ensuite enterré.
« Cette bière ainsi que le cadavre, fut placée dans la chambre de mon père. Pendant cette opération, j'avais reçu un fort narcotique. On me mit dans le cercueil d'où l'on retira l'enfant autopsié et le tout fut effectué presque à la même

« heure où on venait chercher le cercueil pour le transporter au
 « cimetière. A peine l'enfant mort fut-il caché au quatrième
 « étage, lieu où j'étais, que mes amis instruits de ce qui se
 « passait, chargèrent dans une voiture le cercueil qui me ren-
 « fermait. Certes, ceux qui ne savaient rien crurent qu'on allait
 « m'enterrer. Mais la voiture était préparée. En allant au cime-
 « tière, on me mit dans un coffre qu'on avait pratiqué au fond
 « de la voiture, et pour laisser au cercueil la même pesanteur,
 « on le remplît de vieilles paperasses. Dès que le cercueil fut
 « enfoui dans la fosse, mes amis rentrèrent avec moi dans
 « Paris. »

Ne voulant pas reproduire tous les témoignages qui confirment le récit ci-dessus, fait par le prince plusieurs années après sa sortie de prison ; je me contenterai seulement d'appuyer le fait accompli de l'évasion, en donnant à méditer les paroles d'un commissaire du Comité de Salut public, prononcées en faveur de l'échange de Madame Royale, contre les commissaires de la Convention livrés à l'Autriche par Dumouriez.

Jusque vers la fin de 1795 le sort de cette princesse n'avait pas été mis en cause; aussi j'ignore si la question de savoir quelles étaient les intentions du gouvernement à son égard a jamais été posée, et quel sort lui était réservé. Cependant, il est plus que certain que sa vie était en danger, et je crois pouvoir affirmer que le sort de Madame eût été de porter sa tête sur l'échafaud comme Louis XVI et Marie-Antoinette, ses augustes parents, si des secrets politiques, se rattachant à l'évasion de son jeune frère, ne lui eussent sauvé la vie, sur la seule menace de les révéler publiquement à la France et à l'Europe entière.

C'est Henri de la Rivière, secrétaire du nouveau Comité de Salut public, formé après le 9 thermidor, qui fit cette menace en informant ce comité que plusieurs de leurs collègues, détenus dans les prisons de l'Autriche peignaient, dans leurs lettres l'horrible traitement auquel ils étaient soumis.

« On les a arrêtés comme otages, leur dit Henri de la Rivière,
 « offrons en échange un otage que l'Autriche ne puisse refuser.
 « Proposons-lui de céder les prisonniers qu'elle retient, en lui

« remettant *Madame*. » L'orateur fut interrompu par des vociférations de mauvais augure pour la jeune princesse.

La Rivière, nullement troublé, reprend sans s'émouvoir, appuyé d'ailleurs par Boissy d'Anglas et quelques autres : « Citoyens, vous ne pouvez vous le dissimuler, *Madame* n'est qu'une victime ; et lorsque par elle nous trouvons les moyens de délivrer nos collègues souffrants, ce serait pour nous une honte éternelle de n'en pas saisir l'occasion. Au reste, si vous n'approuvez pas cette mesure, ajoute-t-il en regardant l'abbé *Sieyès*, je vais faire connaître par quels moyens on a fait disparaître un GAGE de paix. Je périrai peut-être, mais mes paroles auront retenti dans toute l'Europe et fait connaître d'ODIEUX MYSTÈRES ».

Ce discours en imposa aux coupables, et la proposition fut adoptée à la majorité de six voix contre cinq, un membre étant absent.

Le 19 décembre 1795, Madame Royale, âgée de dix-sept ans; sortait du Temple à quatre heures du matin, après un séjour de quarante mois, pour être échangée à Richen près Bâle, contre Bournonville et sept conventionnels ou diplomates.

Lorsque Henri de la Rivière disait : « je vais faire connaître par quels moyens on a fait disparaître un gage de paix, » le doute à cet égard n'est pas possible, il faisait allusion aux deux enfants substitués après la disparition de Louis XVII.

Ces substitutions accomplies avec l'aide de quelques membres du gouvernement, dans le but de cacher l'évasion du fils de Louis XVI, et de conserver un semblant d'honneur en présence de Charette, à la face de la Vendée toute entière, en sortant en dernier lieu du Temple sous le masque d'une fausse identité un mort à la place d'un prince vivant, ce sont bien là, je crois, les odieux mystères dont parlait le conventionnel.

Ces paroles, dites par le secrétaire du Comité de Salut public, six mois après la comédie de l'enterrement, prouvent d'une façon assez claire que ce n'est pas Louis XVII qui mourut au Temple le 8 juin 1795.

Oh! Dieu de justice, que n'ai-je des ongles aussi durs que l'acier pour déchirer à jamais le masque du mensonge, et pro-

clamer d'une voix vibrante, comme celle du tonnerre, la vérité à la face du monde :

LOUIS XVII EST SORTI VIVANT DU TEMPLE LE 12 JUIN 1795

II

Le fils de Louis XVI est sauvé!... Louis XVII est hors du Temple!... Louis XVII est libre!...

Oui, il est vivant et libre ; mais hélas quelle sera cette liberté?... Une suite ininterrompue de trahisons, de calomnies, où tous les moyens seront employés pour effacer son nom, pour étouffer sa voix, ses revendications et ses appels à la justice!...

Ah ! quel long martyre, que la vie de ce prince, né sur les marches d'un trône, emprisonné à l'âge le plus tendre, ignominieusement traité sans aucun motif, et persécuté par la suite sans trêve ni repos, qui n'eût jamais dans toute son existence un jour de joie pour lui donner l'espérance d'un meilleur lendemain.

Sans cesse frappé par des mains invisibles, il persévéra quand même, il lutta toujours avec droiture et énergie, jusqu'au jour où vaincu par l'adversité, terrassé par le poison, l'arme des lâches, il mourût en leur pardonnant.

Suivons maintenant, sa malheureuse existence, jetons un regard sur ce martyrologe, en nous arrêtant pieusement aux douloureuses stations de cette vie d'infortunes qui fut le calvaire d'un roi.

*
* *

Les libérateurs du prince, à leur retour du cimetière, le conduisirent dans une maison de la rue de Seine, où il fut confié aux soins d'une jeune femme originaire de la Suisse allemande.

« Lorsque je me réveillai, dit Louis XVII dans un récit de son évasion, je me trouvai dans un lit et dans une chambre fort propre, seul avec une garde-malade qui était Madame Delmas. Très heureusement, mon évasion s'était faite rapi-

« dement, car j'étais à peine en sûreté que tout le mystère fut
 « dévoilé. Mais malgré les efforts de mes persécuteurs pour me
 « ressaisir, j'étais sauvé et bien caché. Déjà le public, à cette
 « même époque, répétait que ce n'était pas moi qui avait été
 « enterré. Ces propos intimidèrent le gouvernement qui donna
 « l'ordre à ses agents de déterrer le cercueil, de le clouer forte-
 « ment et de l'enterrer ailleurs, afin qu'on ne pût le trouver en
 « cas de recherche ».

En 1815, Louis XVIII voulant donner une preuve matérielle du décès de l'ex-dauphin, fit venir aux Tuileries l'abbé Dubois, ancien curé de l'église Sainte-Marguerite ; cet homme vénéré de ses paroissiens, se trouvant en sûreté au milieu d'eux, n'avait pas été obligé d'émigrer pendant la Révolution et, pour cette raison, jamais perdu de vue son église.

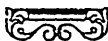
Le roi lui exposa ce dont il s'agissait et invoqua son témoignage : « Sire, lui répondit l'honnête curé, ma conscience se
 « refuse à accréditer cette erreur, car jamais Louis XVII n'a
 « été enterré au cimetière de Sainte-Marguerite. » Ni prières, ni menaces ne purent vaincre son inflexibilité.

Faire subir un pareil échec à Louis XVIII n'était pas une chose pardonnable, ce digne prêtre le comprit si bien, qu'en sortant du palais, il courut chez un de ses amis M. Duhamel, avoué, qui demeurait à l'angle des rues Amelot et Saint-Sébastien et, se laissant tomber sur un siège : « Je suis un homme
 « perdu, s'écria-t-il, la fuite seule peut m'offrir quelque chance
 « de salut! » et il se mit à raconter ce qui venait de lui arriver.

Le lendemain, le vieillard partait par la route d'Italie, mais il n'était pas à Choisy-le-Roi qu'il mourait subitement comme s'il eût été frappé de la foudre...

Baron Louis de Girardot.

(A suivre).



LA PÊCHE DU CORAIL

Nous sommes bien éloignés déjà du temps où on considérait encore le corail comme une plante ou un arbrisseau.

L'usage du corail comme bijou d'ornement remonte à la plus haute antiquité ; aussi, les anciens se sont-ils appliqués à en déterminer la nature ou l'origine.

Théophraste, Dioscoride, Pline, le rattachent au règne végétal : *Dioscoride* pense que le corail est une herbe marine qui se durcit à l'air ; il suffit même d'y toucher pour le pétrifier. C'est aussi l'opinion d'*Ovide*.

Orphée va même jusqu'à supposer que c'est une algue marine rougie et pétrifiée par le sang qui s'était écoulé de la tête de la Gorgone Méduse.

Beaucoup plus tard, en 1700, la nature végétale du corail est aussi l'opinion de *Tournefort* et de *Jussieu*. *Réaumur*, lui, distingue de l'écorce ou véritable végétal une concrétion calcaire.

En 1726, *Peyssonnel*, jeune médecin de Marseille décrit le corail comme « n'étant au vrai qu'un insecte semblable à une petite ortie ou poulpe ». Il fit même, à ce sujet, une communication à l'Académie des sciences qui, avec *Réaumur* et de *Jussieu* repoussa cette hypothèse.

Ce n'est qu'en 1740, après les travaux de *Tremblay* sur l'hydre d'eau douce que les idées de l'Académie se modifièrent un peu.

De *Jussieu* et *Réaumur* reconnurent leur erreur et en 1742, de *Jussieu* publia un mémoire sur « les ANIMAUX analogues au corail. »

Quant à *Peyssonnel*, il ne trouva guère d'autre défenseur que *Buffon* et personne ne se souvint de lui. Profondément affecté, il cessa pour toujours ses communications à l'Académie des

sciences, et s'exila volontairement en acceptant la place de médecin royal de la Guadeloupe qu'on lui offrit. A part quelques notes qu'il envoya à l'Académie royale de Londres, on n'entendit plus parler de lui. Il offrit cependant à sa ville natale une dotation pour fonder un prix annuel destiné à celui qui ferait la plus considérable découverte concernant l'histoire de la mer. La ville de Marseille refusa la donation et Peysonnel mourut loin de sa patrie, dans l'oubli.

Depuis la science a fait de grands progrès, et aujourd'hui, le corail occupe une place bien définie en zoologie.

Où trouve-t-on le corail et comment le recueille-t-on ? Tout le monde sait que le corail vit exclusivement dans l'eau de mer. Une opinion assez généralement répandue est que les pêcheurs descendent au fond de la mer pour y cueillir le corail ; cette idée est du reste justifiée en partie : sur les côtes de France, en effet, dans les Pyrénées-Orientales, ce sont des plongeurs qui recueillent le corail.

Enfermé dans le scaphandre, et muni d'une sorte de pioche, le plongeur est descendu au fond de la mer, et là, il détache à l'aide de son outil les plus belles branches de corail. On peut avoir de cette façon de très belles pièces, bien intactes, mais ce mode de pêche n'est praticable que près des côtes, dans les mers de faible profondeur ; et, dans les principaux centres de pêche de la Méditerranée, à *la Calle, Bizerte, Bône, la Galite*, on ne trouve pas un seul plongeur.

Le corail se trouve en effet, à des profondeurs variant de 40 à 100 brasses ; profondeurs inaccessibles aux scaphandriers.

Aussi la pêche au filet est-elle de beaucoup la plus répandue ; elle consiste, en principe, à promener au fond de la mer un filet ; les fibres peu tordues de la corde des mailles s'acrochent, s'enroulent autour des arborescences du corail, il suffit alors d'exercer une traction pour que les branches cèdent.

L'appareil qui sert à la pêche se compose d'une grande croix de bois à laquelle sont suspendues des paquets de filets en nombre variable. Au centre de la croix, on place, pour lester l'appareil, une grosse pierre ou un bloc de métal.

Les mailles des filets sont très grandes et lâchement nouées.

La grandeur de ces filets ou *fauberts* varie avec la place qu'ils occupent sur les branches de la croix : placés aux extrémités, se trouvent les plus grands qui atteignent 2 mètres ; les plus petits qui n'ont que 0 m. 80 sont suspendus au nombre de 6 à 8 au centre de la croix : l'ensemble de ces fauberts du centre constitue ce que les pêcheurs appellent *la queue du purgatoire*.

Certains pêcheurs, les Espagnols en particulier, ont ajouté à l'engin de fortes bates de fer ou *grattes* qui ont le défaut de détruire complètement les bancs de corail, mais les Espagnols se vantent d'avoir du corail là où les autres n'en peuvent trouver.

Les barques dont se servent les pêcheurs jaugent de 6 à 16 tonneaux, elles possèdent une voilure considérable et tiennent très bien la mer.

La pêche, cela se conçoit facilement, se fait à l'arrière ; à l'avant se trouve aménagée la cabine du patron ; au milieu se trouvent l'eau et le biscuit que l'on donne à discrétion.

Les petites barques ne s'écartent pas beaucoup ; elles ont des vivres pour quelques jours seulement, une semaine au plus.

Mais les grandes corallines sont armées pour un mois et comportent un équipage de 12 à 16 hommes.

Le corail se fixe au-dessous des rochers, et l'ensemble des rochers où se trouvent fixés les groupes de coraux constitue le *banc*.

La recherche d'un banc est une des opérations les plus délicates de la pêche. Aussi, la découverte en est-elle tenue des plus secrètes, et les patrons font quelquefois des détours considérables, aimant mieux perdre une journée que de montrer aux autres pêcheurs le chemin de leur place. Et ce qui est véritablement merveilleux, c'est la sûreté avec laquelle les patrons des corallines reviennent sans aucun point de repère, d'instinct pour ainsi dire, à l'endroit précis du banc.

Quand on y est arrivé, le patron fait lancer l'engin à la mer où il flotte étalé, soutenu au centre de la croix par une corde qui s'enroule sur un cabestan.

Le patron est assis sur le bord de la barque, une jambe en dehors, et il fait passer la corde de l'engin sur sa cuisse protégée

par un tablier de cuir : les secousses transmises par la corde lui indiquent le moment où l'engin s'accroche ; on ralentit alors la marche pour ne pas le briser, et comme le plus souvent, sur les côtes de Tunisie, on est en calme plat, c'est à la rame que l'on marche.

La coraline, en pleine activité, présente à ce moment un aspect vraiment pittoresque, absolument unique : presque entièrement nus sous le chaud soleil d'Afrique qui leur brûle la peau, inondés de sueur, la poitrine haletante, les muscles tendus par l'effort, tous les hommes de l'équipage tirent la rame ou manœuvrent le cabestan sous les ordres du patron.

Quand on a enfin dépassé le banc, on amène l'engin à bord à l'aide du cabestan, on détache le corail, et on retourne à l'endroit même où on a commencé la pêche jusqu'à ce qu'on ait épuisé le banc. Et on travaille ainsi sans désemparer pendant toute la saison de la pêche.

Aussi le proverbe napolitain : « *Il faut avoir tué ou volé pour être corailleur* » ne paraît point trop exagéré. C'est bien un véritable métier de forçat que celui de ces malheureux matelots qui n'ont que six heures de repos par jour et guère d'autre nourriture que les biscuits qu'ils mangent en tournant le cabestan ou courbés sur les rames.

Fréquemment il arrive, au cours de la pêche que l'engin se trouve pris entre des rochers. On emploie alors pour le dégager un instrument spécial auquel les pêcheurs italiens donnent le nom de *tortolo*. C'est un énorme anneau de fer pesant environ 100 kilogrammes et fixé à un long câble. On place l'embarcation juste au dessus de l'endroit où se trouve pris l'engin et on lâche le *tortolo* qui brise les rochers.

Le corail se rencontre surtout dans la Méditerranée, sur les côtes d'Algérie et de Tunisie : il en existe plusieurs variétés ; le plus commun est le *corail rouge* qu'on ne porte presque plus ; le plus estimé aujourd'hui est le *corail rose*.

On trouve aussi du *corail noir*, sa couleur est due à la décomposition de la matière organique du polyptier.

Emile Bossuat.

L'ESPRIT FRANÇAIS

Nous commençons ce numéro avec une série de dessins, d'us aux crayons des meilleurs maîtres de la caricature française, et



John Darling, équilibriste, confectionnant son absinthe au Café des Folies-Bergère.

qu'accompagnent les plus curieuses réparties, les plus drôlatiques bouffonneries de notre esprit gaulois. Nous avons pensé qu'une Revue française, de l'importance de la nôtre, ne pouvait se dire véritablement complète, qu'en présentant à ses lecteurs



LE PROFESSEUR. — Pourquoi ne continuez-vous pas à lire, Bichot?

L'ÉLÈVE BICHOT. — M'sieu, j'peux pas, y a un trou dans mon livre... C'est Fouillard qui me l'a fait.

LE PROFESSEUR. — Fouillard, vous me ferez cent vers pour avoir fait un trou dans le livre de votre camarade... Allons, Bichot, tournez la page et continuez de l'autre côté,

BICHOT. — Mais, m'sieu, y a toujours le trou.

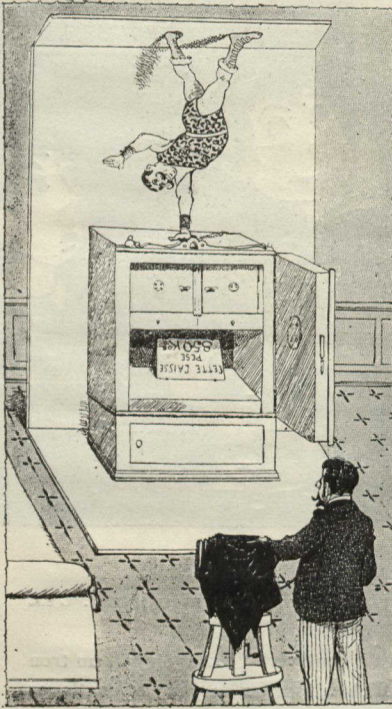
LE PROFESSEUR. — Comment, encore! Fouillard, vous me ferez deux cents vers pour avoir fait deux trous dans le livre de Bichot.

toutes les manifestations de la Littérature et des Arts, depuis l'étude approfondie et la divine poésie jusqu'à la simple et amusante caricature.

C'est en France que la critique a vécu ses plus belles heures.

Bien rares sont les hommes politiques, même les plus considérés, qui, entrepris par le crayon d'un de nos maîtres de la caricature, ont pu résister au rire public. C'est que la malignité du

LES ÉPATEURS



Voici comment l'athlète Bicepsky se fait photographier.



Et voici le portrait qu'il envoie à tous ses amis.

Parisien ne connaît pas d'obstacles et qu'on a pu dire avec raison qu'« avec lui tout finissait par des chansons ». Nous reproduirons donc aussi parfois la caricature politique lorsqu'elle méritera de l'être par son bon esprit.



— Eh bien, docteur, comment trouvez-vous ma nouvelle acquisition : la résurrection de Lazare ?

— Magnifique!... Ah! ce n'est pas aujourd'hui qu'on verrait un mort sortir de son tombeau, à un simple commandement.

— Oh! non, la médecine a fait trop de progrès!



CRITIQUE MUSICALE

L'accalmie règne en ce moment dans nos deux théâtres lyriques et nous n'aurions rien à signaler de ce côté, si l'Opéra ne nous avait offert les débuts de deux ténors. On sait combien cette précieuse denrée est chose rare et recherchée aujourd'hui, le vrai ténor semblant vouloir faire concurrence au célèbre Phénix et n'apparaissant plus qu'à de longs intervalles. Pourtant, les directeurs de l'Opéra ont eu cette fois la main heureuse.

M. Demauroy, prix du Conservatoire, s'est fait entendre dans la *Valkyrie* ; on ne saurait demander à un débutant les qualités de style qui ne s'acquièrent qu'à la longue ; mais le jeune ténor a une voix agréable, qu'il sait déjà conduire ; il n'a pas paru trop emprunté en scène ; c'est donc, dans l'ensemble, un bon début.

M. Féodorow — un Russe comme son nom l'indique — a abordé, pour faire ses premières armes, un rôle plus important, celui de Jean du *Prophète*. La voix, légèrement voilée, est pleine de charme ; on devine un tempérament artistique en ce jeune homme et le succès a été complet pour lui ; c'est certainement un artiste sur lequel on peut compter.

Avant de passer aux concerts, signalons la très prochaine apparition du Théâtre lyrique tant désiré et tant souhaité. Ce sont les frères Milliaud, qui ont déjà donné des gages de leur compétence et de leur zèle artistique dans de précédentes tentatives qui tentent la résurrection du Théâtre lyrique. Honneur à eux et que le ciel lyrique leur soit propice.

Les grands concerts classiques de MM. Colonne et Lamoureux nous ont offert, en ces derniers temps d'intéressantes matinées musicales. Au Châtelet, où M. Colonne a célébré récemment les noces d'argent de l'Association artistique, nous signalerons une belle exécution d'une des plus remarquables œuvres françaises de notre siècle : *Le Roméo et Juliette* de Berlioz. Il serait intéressant de comparer ici cette œuvre puissante, large, violemment passionnée, parfois aux tendres mélodies et aux doux duos du *Roméo et Juliette* de Gounod ; mais l'espace me fait

défaut. Chaque musicien a traité l'œuvre selon son tempérament ; voilà en quoi peut se résumer mon appréciation.

Au Châtelet encore, et tout récemment, voici de M. Enesco une œuvre intéressante : *Pastorale-fantaisie*. Sans vouloir la comparer à la *Symphonie pastorale* de Beethoven, disons que l'œuvre de M. Enesco ne manque pas de talent. C'est une symphonie descriptive où le musicien, après avoir révélé le calme serein de la nature par une jolie phrase dite par le cor anglais, s'élève à de belles hauteurs dans les passages de violence où il nous montre le déchaînement des éléments. Puis, c'est encore le calme après l'orage et nous entendons de nouveau le motif du début, toujours joué par le cor anglais, accompagné par le quatuor.

M. Lamoureux nous a fait entendre, en ces derniers temps, plusieurs œuvres d'auteurs allemands. C'est d'abord Richard Strauss, chef d'orchestre et compositeur de premier ordre. Nous avons ouï de lui une sorte de symphonie, d'allure très élevée : *Ainsi parla Zoroastre*. C'est de la philosophie musicale et ce n'est pas, par suite, une œuvre destinée à devenir populaire en France. Mais je n'en reconnais pas moins le haut mérite de M. Richard Strauss qui, par une série de thèmes divers habilement charpentés et présentés, a tenté de retrouver l'état d'âme du célèbre réformateur iranien.

Je préfère, à l'œuvre de Strauss, la belle et large symphonie de Félix Weingartner : *Le séjour des Bienheureux* que César Franck aurait pu signer. Ici encore, les thèmes se succèdent en représentant non plus seulement des idées, mais des personnages ; le musicien nous transporte dans les régions de l'éternelle paix et du bonheur suprême ! Ce sont les chants des anges, les voix mystérieuses des bienheureux chantant le sublime hozannah ! Et de tout cela se dégage un sentiment de beauté idéale et de sereine grandeur. C'est une des belles pages harmoniques entendues en ces derniers temps.

Georges de Dubor.



La Force, par PAUL ADAM, chez Ollendorff. 1 vol 3 fr. 50. — Des représentants du roman français contemporain, M. Paul Adam est peut-être le plus puissant et le plus complexe. A peine au delà de la trentaine, il a pour lui une œuvre qui rappelle déjà, par sa variété et son abondance, celle de Balzac dont nous verrons qu'il se réclame volontiers. Et dans cette œuvre se fondent les éléments les plus disparates. Elle tient au naturalisme par le souci de l'observation exacte et du détail, surtout parce qu'elle est souvent animée des idées d'atavisme et d'hérédité. Elle tient au symbolisme par le pouvoir qu'a gardé M. Paul Adam d'élever certain gestes à une valeur de représentation universelle. Par exemple, dans *la Force*, le geste du soldat sera le geste de la nation tout entière qui propage sa vitalité. Enfin de la complaisance qu'il eut pour le mystère des forces de la nature ou, si l'on veut, la force de ce mystère, et de mage qu'il fut un peu, M. Paul Adam est resté magicien et charmeur.

Sous une intrigue touffue et des tableaux divers — de la guerre, de la nature, des intrigues diplomatiques et des aventures d'amour — il faut chercher, dans *la Force*, une idée générale. C'est l'exaltation de la tendance et de l'inclination toujours prêtes à se dépenser, au détriment de l'effort réfléchi qui se tient en arrêt devant la fin et s'embarrasse dans les motifs. C'est l'antithèse de l'action intégrale, simple, venue du fond de l'organisme et de l'agitation morcelée, compliquée et née du raisonnement. Ces oppositions se réalisent dans des exemples. De Praxi-Plassans, un des personnages du livre, combine des intrigues diplomatiques, en vue de préparer l'avènement de l'empereur-roi. Cavaïris, en sous-ordre, prépare le même événement. Caroline sa sœur manie l'argent, brasse les affaires, agit de concert avec les deux hommes — tout cela sans aucun souci d'idées morales, sans fins apparentes, et sans intention, chez l'auteur, de qualifier cette vitalité efficace et surabondante. Il se plaît simplement à la constater. De même et surtout Bonaparte qui a réalisé l'œuvre immense que l'on sait, agit pour l'amour de l'action et le plaisir de se dépenser. Il y a plus. La force qui s'externe s'approprie souvent des moyens immoraux. Bonaparte épouse la maîtresse de Barras, fait fusiller le duc d'Enghien, et pourtant les moyens répréhensibles engendrent des fins admirables. Bonaparte réalise des épopées. Ceci n'est encore qu'une constatation. Il s'agit simplement de mettre en lumière la force et ses effets.

Comme antithèse, le héros du livre, Bernard Héricourt a rêvé les mêmes destinées que Bonaparte. Mais il voulait arriver par les moyens nobles. Chez lui, le choix des motifs a tué l'effort. Il a voulu se faire un caractère; il s'est laissé fasciner par les grands noms antiques, les Scipions, les Brutus. Il meurt colonel de cavalerie, tandis que Napoléon, le rival, est devenu empereur.

Ceci fait réfléchir. Le succès est plutôt, dans la vie, aux gens d'honnêteté moyenne et qui réalisent, sans souci du moyen, leurs inclinations; ambition, courage, avarice. La force a plus de valeur pratique que l'idée. Et l'on en trouverait la preuve, dans cette fin de siècle, qui n'agit pas parce qu'elle se perd en de stériles dialectiques. Que faut-il conclure de cette constatation? Qu'il faut mettre son activité au service de quelques idées nettes et honnêtes, sans hésitation, ni subtilités vaines? C'est un truisme, comme toute formule d'idéal, la difficulté n'étant point de la connaître mais de la réaliser. Nous aimerions mieux dire qu'il y a au fond de toutes choses un élément de contradiction qu'on ne peut éliminer. Ici les philosophes agissent peu; ce qui est regrettable. Les gens actifs ne philosophent guère et ne s'inquiètent que relativement de la morale. A qui la faute?

Encore une fois. M. Paul Adam ne s'est point embarrassé du problème. Et ceci n'est point un reproche. Pourquoi se perdre en d'insolubles questions ? Il s'agit d'ailleurs d'un roman. L'auteur étudie la force et c'est tout et c'est beaucoup. Il ne la présente pas comme les naturalistes dans son aspect trivial et repoussant ; il ne la dédaigne pas comme les idéalistes. Il l'accepte telle quelle. Il l'aime pour les résultats qui en peuvent sortir, mais plus encore peut-être pour le plaisir de la mettre en jeu. C'est au fond la véritable joie de Praxi-Plassans, de Caroline, de Cavrois, Bernard lui-même s'y laisse prendre. Ce qu'il aime dans la vie militaire, c'est instruire ses soldats, c'est-à-dire faire des hommes épiques avec les rustres qu'on lui donne, et comme il le dit « sculpter des statues équestres » ; c'est encore se sentir vivre dans l'élan de la charge et de toutes les violences de la guerre.

Par là M. Paul Adam se rattache à Balzac, dont les véritables héros sont des ambitieux et des actifs, en général, tous ceux qui sculptent leur rêve dans la matière humaine. Il semblent même tenir à cette filiation, puisqu'il introduit dans son roman des personnages que Balzac avait déjà placés dans les siens : l'intendant Baron Hulot d'Ervy, les Fischer (*la cousine Bette*), Bridan (*Un ménage de garçon*) ou des noms anciens : *A la Reine des Roses* (César Birotteau) *le Chat qui pelotte*. Comme Balzac, M. Paul Adam a d'ailleurs la faculté de vivre au milieu de ses propres créations, comme au milieu de personnages historiques. La famille Lyrisse nous avait ainsi été déjà présentée dans *le Mystère des Foulès*. Ceci tient à la raison bien simple que les personnages de l'auteur, au lieu d'être imaginaires, sont l'incarnation de forces sociales auxquelles il suffit de donner un nom, et qu'on retrouve toujours autour de soi.

En somme, *la Force* sera l'un des livres de l'année. Elle a un caractère propre. Par elle M. Paul Adam se sépare de tous les rêveurs du siècle qui avaient voulu créer leur humanité dans l'abstrait. Il la crée dans la réalité.

Un nid détruit, par FÉLICIEN CHAMPSAUR, chez Flammarion. (3 fr. 50.) — Vous devinez qu'il s'agit d'un pauvre homme auquel un ami prend sa femme, en plein bonheur, dans le nid très doux qu'ils s'étaient fait ensemble, et qui suffoque, un soir, parmi le silence effarant de la chambre conjugale, devant la petite lettre d'adieu : « Je t'aime bien... mais pas comme l'autre qui m'attire et qui me tient toute... Derniers baisers... Pardon... Adieu... » Quelques-unes des formules habituelles, en lesquelles s'exprime le pauvre cœur changeant des femmes. Et c'est tout. Voilà comment on brise une vie !

Histoire banale, mais qu'il était intéressant de reprendre pour elle-même, avec une sévérité cinglante pour le séducteur qui sacrifie tout le bonheur d'un autre à quelques minutes de plaisir et de vanité, et une curiosité affectueuse pour la femme, qui prend souvent ses frissons pour des idées et qu'il est trop facile, avec la magie du mot et l'élégance du geste, d'amener, d'émois en émois, jusqu'à la chute définitive. Histoire banale, mais qui devient si émouvante sous la plume de M. Champsaur, qu'on ne sait trop s'il faut en retenir l'habileté technique du romancier, ou ce qu'elle contient d'éternellement douloureux. Elle est relevée d'ailleurs par le luxe du décor, l'abondance du style, et la valeur des personnages où se reconnaît, au moins, décrit avec hardiesse, l'un de nos plus notoires poètes contemporains.

Et franchement voilà trop longtemps qu'on rit, parmi les insanités du vaudeville, des maris trompés et des chapeaux qui s'assujettissent mal sur les têtes. Il est temps qu'on nous montre une bonne fois le malheureux qui devient fou dans son foyer désert. Il est temps surtout qu'on fasse la psychologie du séducteur, qu'on le descende du piédestal où l'ont juché depuis quelques temps des préjugés imbéciles, et qu'on fasse comprendre à l'intelligent public du café

concert que ce n'est jamais une œuvre élégante, rarement une œuvre difficile, de prendre la femme du voisin. Il n'y a pas pour cela que beaucoup de malhonnêteté, un peu de décision et quelques phrases sonores, inventées ou même apprises par cœur. Ceci n'est point tout à l'honneur des femmes; mais on pourrait expliquer, sans trop les diminuer, comment elles se laissent prendre indifféremment à la calligraphie des comptables, au traditionnel « Et avec ça, Madame? » des commis épiciers, et à ces misérables souvenirs anthologiques, lâchés au petit bonheur qui vont de Musset à Maurice Boukay.

Je ferai pourtant quelques difficultés à M. Champsaur sur la conclusion par où débute, très adroitement d'ailleurs, son livre. Le mari trompé devient fou. C'est vraisemblable, mais cela continue mal les intentions morales que l'auteur a voulu exprimer. Il ne faut pas qu'un homme s'affolle ni même s'étonne de l'abandon d'une femme, surtout quand elle l'aime beaucoup. La fidélité ne vient pas du cœur, mais de la tête, le plus souvent. La véritable amoureuse a l'émoi impersonnel. C'est un lierre qui s'attache, sans trop se soucier du tuteur. Et en amour il faut toujours craindre que le meilleur baiser soit le dernier; c'est peut-être une raison pour qu'il ne soit jamais bon. Dans les affaires du cœur, plus que partout ailleurs, il faut avoir le sens du relatif et d'autant plus vif qu'on se croit plus près de l'absolu.

Il faut avoir et surtout le sens de l'effort. Car un homme reprend une femme à son séducteur quand il le veut — si du moins elle s'est franchement donnée en première fois. C'est une vérité banale, que le cœur perd ses forces, en changeant d'objet, et l'on en peut déduire qu'une femme appartient le plus souvent, bien moins au maître actuel qu'à celui qui l'a précédé. À la condition de regarder en face, de ne pas manquer son entrée, et de ne pas craindre une minute de ridicule, on peut être très fort par l'éloquence du souvenir. Les femmes reviennent d'ailleurs plus vite qu'elles ne partent, et se relèvent comme elles tombent, au gré de l'occasion. Il n'est point, selon nous, dans la nature de l'homme d'être la victime de l'amour. Qu'il oublie ou qu'il agisse, en cas d'abandon, mais qu'il ne devienne pas fou.

Tout ceci n'enlève rien d'ailleurs à la vérité du cas particulier raconté par M. Champsaur. Mais si nous avions son estimable talent de mise en scène et d'analyse, il nous plairait de montrer, non comment un nid se détruit, mais comment il se reconstruit.

Les adultères vierges, par N. CASANOVA, chez Ollendorff. (3 fr. 50.) — Si vous n'avez point la force, comme dirait M. Peladan, vous qui avez faim de chair et soif de bouche, de supporter cette privation pour atteindre l'âme plus complètement, adressez-vous à M. Casanova, il vous enseignera la volupté du baiser, du sang, des larmes, des cris, des étoiles et de toute l'armature habituelle des choses d'amour.

Son livre est un roman lyrique, où l'esprit se sent emporté de chapitre en chapitre comme dans un mouvement de strophes. Et si cette vive allure nuit à l'intrigue dont on pense parfois le fil brisé, elle nous vaut en échange quelques pages bien venues où la vivacité de la sensation ne s'exprime et ne s'excuse que par la hardiesse voulue, mais pour paraître naïve, d'une langue toute biblique. Tout se passe d'ailleurs sous la complicité du ciel espagnol. Et il n'y a que le Sar pour reprocher à Carmen l'éloquence de ses hanches.

Frissons de vie, par PAUL HENRI TESSYL, Société anonyme de la plume. — C'est encore une fois l'intention de renouveler la poésie lyrique. On nous la promet ici « panthéiste, bucolique, sociale »; on y trouvera les mots anciens : forêts, prairies, ruisseaux, océan, montagne, espérance, vie, amour, beauté,

justice, humanité. Ce sera très beau, mais combien difficile après Victor Hugo. Il faut se rappeler les vers fameux :

Mon âmes aux mille voix que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout, comme un écho sonore.

Les vers de M. Tessyl n'en marquent pas moins, chez leur auteur, un talent déjà sûr, et beaucoup d'habileté technique.

In Memoriam, par ANDRÉ GODARD, chez Calmann Lévy. — Souvenirs en l'honneur d'une morte aimée. Livre trop intime pour que la critique s'y hasarde.

L'éducation morale au lycée, par JACQUES ROCAFORT, chez Plon, Nourrit et Cie. — Un livre consciencieux de pédagogie et de sociologie, et qui contient d'utiles renseignements sur la loi morale, la solidarité, l'individualisme, etc.

Les coins du cœur, par XANROF, chez Flammarion. — Livre de voyage. Ce sont toujours les qualités de verve et d'humour qui ont rangé M. Xanrof parmi les meilleurs de nos auteurs gais.

L'orthographe simplifiée, par S. J. BARÈS, Bureau du Réformiste. — Ce serait trop compliqué.

Napoléon III. Histoire de son règne, par SYLVAIN BLOT, Société d'édition littéraire,

Paul Bastien.

Le **Nouveau Larousse illustré** vient de terminer sa neuvième série (fascicule 81 à 90). Aussi substantielle et aussi intéressante que les précédentes, cette magnifique série ne comprend pas moins de 4.800 articles, dont un grand nombre, par leur étendue et leur importance, sont de véritables études scientifiques, historiques, géographiques, etc. Citons au hasard parmi les plus remarquables les articles sur le *Carbone*, le *Gaoutchouc*, les *Cartouches*, sur la *Caricature*, sur le *Capital*, sur *Carthage* et sur les *Celtes*, les biographies de *Canovas*, *Canrobert*, *Carlyle*, *Carnot*, *Castelar*, *Cavour*, les mots *Caspienne*, *Caucase*, *Cassation*, *Carte*, *Cécité*, *Cellule*, etc. L'illustration a toujours cette netteté et cette précision qui donnent un si grand intérêt et une si grande utilité aux gravures du **Nouveau Larousse illustré**. La série contient, en 160 pages, plus d'un millier de gravures, 14 tableaux synthétiques, 7 cartes. On remarquera entre autres, en feuilletant cette belle brochure, pour leur caractère vraiment artistique, les tableaux synthétiques des *Canons*, des *Casques*, de la *Cavalerie*, et les jolies reproductions de tableaux : *Dernières cartouches* de de Neuville, les *Casseurs de pierre* de Courbet, la *Cène* de Léonard de Vinci, etc. Cette neuvième série nous fait parcourir une bonne partie de la lettre C; comme on le voit, le soin et la perfection de l'œuvre ne nuisent pas, dans le **Nouveau Larousse illustré**, à la promptitude de l'exécution; si l'on tient compte que les trois premières lettres de l'alphabet sont les plus considérables, on peut calculer qu'au point où il en est aujourd'hui ce superbe dictionnaire encyclopédique est arrivé déjà au quart de sa publication. (*La série 5 francs chez tous les libraires.*)



Mercure de France. — PIERRE LOUYS : *Une volupté nouvelle.* — Délicieux, ce conte de P. Louys! Mais, comme le lui disait déjà Coppée, en acclamant *Aphrodite*, pourquoi s'obstiner à choisir de tels sujets? Quand on a du talent pourquoi diable se donner la peine d'être pornographe?

GEORGES MOORE : *Les conditions actuelles de l'art dramatique en Angleterre.* — Etude très remarquable sur la stérilité dramatique de l'Angleterre.

CHARLES MERKI. — GEORGES RODENBACH : Des choses très justes et très senties sur l'auteur de la *Jeunesse Blanche*. Je m'étonne seulement de trouver cette critique au *Mercure*. Ecoutez : « Mais ayant adopté une forme et un intérêt d'art qui lui étaient spéciaux, ayant rencontré son expression et le genre qui lui semblait préférable, il s'y était attardé; il avait raffiné sur la sensation et les correspondances et cherché des choses toujours plus subtiles, plus exactes et plus fines, aux dépens même de la virilité; à force de vouloir exprimer l'inexprimable, parfois enfin, il avait rencontré l'afféterie... A côté de choses délicieuses ses vers offrent des bizarreries de langage qui dénoncent l'étranger et le Belge. Dernier reproche, en outre, et plus grave, il était resté monocorde. Ses livres laissent une impression toujours la même, — impression charmante, il est vrai, de sensibilité et de finesse artiste; mais on le connaissait avec vingt pages, et nous ne pouvons oublier qu'on n'a pas le droit de refaire toute sa vie le même livre. »

Est-ce assez juste dans sa force, ces quelques lignes? Si je n'avais encore à parler de Rodenbach je m'en voudrais peut-être comme M. Ch. Marki d'être sévère pour un mort, surtout pour un mort dont les œuvres nous sont si chères. Mais comme j'ai trouvé précisé dans cet article seulement le défaut avec netteté, je tenais à mon tour à l'exprimer.

Lisez aussi dans ce numéro les *Epiloques* de RÉMY DE GOURMONT. C'est un régal, comme de coutume, plus encore que de coutume.

Revue Encyclopédique. — 24 décembre 1898. — Un délicieux article de HUYSMANS sur l'*Abbaye bénédictine de Ligugé*. Il semble que pour parler de ce lieu où l'on va chercher l'apaisement et la simplicité, à jamais dégoûté des vanités humaines, le style de Huysmans se soit fait plus simple. Ainsi ce début : « Il semble qu'il en soit un peu des rivières comme des hommes, les unes s'élançant à travers champ, laborieuses et pressées et les autres se promènent le long de leurs rives, paresseuses et lentes. » C'est charmant, n'est-ce pas, de fraîcheur? ce qui, du reste, n'exclut pas la grandeur. C'est un peu le charme des comparaisons homériques.

Le pays poitevin par CONSTANT ROY. — Voilà peut-être la seule œuvre de décentralisation en France qui n'existe pas seulement dans l'esprit de quelques hommes politiques ou de quelques littérateurs, bien intentionnés, mais peu suivis... Je ne peux guère en parler que par les articles de M. André Theuriet dans le *Journal* et par celui, publié dans ce numéro, par M. Constant Roy. Il y a là-bas, en Poitou, une excellente revue « le Pays Poitevin » que je sais dirigée, imprimée, rédigée par des consciencieux et non par des ambitieux. Je serais heureux de la recevoir régulièrement pour en parler plus longuement. Salut à ces dévouements travaillant à l'œuvre salutaire pour notre pays!

La Cathédrale, par ROGER MARX. — Etude d'un homme de talent sur un livre talent. Il y a de très belles reproductions photographiques de la Cathédrale de Chartres.

Revue Thomiste. — FR. M.-B. SCHEVALM : *Le Respect de l'Eglise pour l'action intime de Dieu dans les âmes.* — Voici un article très remarquable d'un Dominicain, ce qui est bien à sa place dans cette « Revue des questions du Temps Présent » qu'est la *Revue Thomiste*. C'est sous sa forme théologique l'étude de cette question angoissante qui divise actuellement le catholicisme : « Quelle est la part d'autorité de l'Esprit Saint dans l'âme d'un catholique ? » — ou plus exactement : « La prépondérance appartient-elle à l'action directe du Saint-Esprit ou à son action indirecte représentée par l'Eglise. » En termes moins théologiques, c'est la question de l'Américanisme, qui se pose. L'autorité doit-elle régir l'Eglise, oublieuse de l'individualité ou bien l'individualisme doit-il dominer exclusivement ?

Comme nous posions nous-même dans cette même Revue(1) le problème, le Père Schwalm le résout. La vérité n'est sans doute ni dans la thèse ni dans l'antithèse, mais dans une synthèse, tenant compte des deux facteurs. L'autoritarisme, ayant à sa tête l'infaillibilité pontificale et, à tous les degrés de sa hiérarchie, une solidarité constituant « l'Eglise » au sens étymologique du mot, doit s'unir à un développement de l'individualité.

C'était la thèse du Père Hecker (Lecoffre 1897, 7^e édition). Comme lui, le Père Schevalm conclut à un développement de plus en plus grand de l'individualité, s'épanouissant à l'ombre de l'autorité pontificale... Nous ne pouvons que le féliciter pour son très bel article et ses conclusions.

La *Revue Hebdomadaire* publie (11 février 1899) des vers de JEAN RENOARD intitulés *La Patrie*. Toute la poésie part d'un haut sentiment et se traduit en larges strophes. Il est rare aujourd'hui de trouver cette largeur d'inspiration, même pour traduire la puissance d'un tel sentiment. Voici plutôt :

C'est un peu des secrets, échangés à mi-voix,
Le soir, sous la splendeur de la nuit étoilée,
Un peu des mots d'amour échappés autrefois
A la payse inconsolée ;
Un peu des bruits lointains du ruisseau familial,
Le ruisseau bienfaisant, où les troupeaux vont boire ;
L'angélus grave, à l'heure où l'homme doit prier
Celui qu'il faut bénir et croire.

Comme confrère et comme ami, j'envoie avec joie mon salut au grand poète qui se lève...

La *Revue d'Europe*. — 5^e février 1899. — CHARLES LEMIRE : *Le sort de l'Egypte*. — Une excellente étude, très remarquable et pleine de larges vues de notre collaborateur.

La *Vogue*. — C'est la deuxième résurrection de cette publication. — Le premier numéro a tout l'éclat qui convient à un tel événement. — De très beaux vers de STUART MERRILL, intitulés *les Quatre Saisons*, et surtout des *Fragments*, par GEORGETTE LEBLANC. En entendant la grande artiste j'avais deviné qu'elle devait ressentir de frémissantes sensations d'âmes, celle qui interprétait ainsi *Carmen* ! Il suffit de lire ces quelques pensées qui annoncent un talent, décidément héréditaire dans la famille pour en être convaincu : « Les êtres sages s'entendent alors même qu'ils ne sont point d'accord. » — « Il y a beaucoup de choses devant lesquelles la raison ne peut rester raisonnable, qu'en se jugeant incapable d'en raisonner », — et encore (on ne se lasserait pas de citer ces nuances exclusivement féminines) : « Comme une plante rare se nourrit de la terre commune,

(1) *L'Américanisme*, par Georges Grappe, janvier 1899.

notre bonheur, s'il est conscient et fort, doit s'augmenter de toutes les réalités. » D'avance, elle avait elle-même résumé le talent qui éclôt aujourd'hui dans cette pensée. « L'intelligence de la femme doit toujours faire le tour de son cœur avant de naître dans la vie. »

Quel parfum délicatement tendre ont ces fleurs.

Le Monde Illustré, de Montréal. — Depuis longtemps déjà je désirais parler de ce périodique, luxueusement édité. Il est de ceux qui étonnent et qu'on admire, en songeant qu'ils tiennent vaillamment la tradition du passé dans notre cher Canada. C'est une joie de lire ces articles, pleins d'idées ou de faits, où palpite avec une réconfortante douceur la vieille langue maternelle. Nous avons là bien des amis parmi ces collaborateurs, comme le chroniqueur parisien, si finement spirituel et si documenté, notre cher secrétaire RODOLPHE BRUNET. — A noter un dialogue plein de charme de M. MANUEL DE GRANDFORD : « *Parce qu'elle n'a pas compris.* » (3 déc. 98),

Merci à tous les secrétaires de rédaction qui me sont parvenus leur Revue. La tâche est dure de tout lire en un mois, mais quand un retard survient, qu'ils ne m'en veuillent pas. C'est un retard, toujours un retard. Jamais un oublié.

Georges Grappe.



LE THÉÂTRE A PARIS

L'ÉCOLE RÉALISTE (1)

L'école réaliste a triomphé ce mois-ci dans toutes ses variétés et sur toutes les scènes disponibles.

A la Comédie-Française, à l'Odéon et au Théâtre-Antoine, on s'est mis d'accord pour nous présenter en même temps la forme qu'elle affectait hier, celle qu'elle aime aujourd'hui et celle qu'elle ne manquera pas d'imposer demain. La coïncidence de *Mercadet*, des *Antibel* et de l'*Avenir*, si elle n'est pas voulue, est en tous cas intéressante. Elle suffit à prouver au moins que le réalisme n'est pas mort, comme on se plaît à le répéter. Et puis, et surtout, elle résume les efforts qu'on a tentés, à diverses époques de ce siècle, pour faire accepter du public, plus ami de la variété que de la vérité, une représentation sobre, sévère et exacte de la vie telle que nous la vivons. Du reste, on pourrait bien dire que l'histoire du théâtre n'est au fond que la lutte des auteurs et des spectateurs, les uns qui tâchent à mettre dans leurs œuvres le plus d'expérience possible, les autres qui leur demandent surtout de l'amusement.

Il faut profiter de l'occasion qui nous est offerte. Comment Balzac, réaliste d'arrière-garde, comment M. Pouvillon, romancier à la mode d'aujourd'hui, comment M. Georges Ancey, dramaturge d'avant-garde, ont-ils su concilier le désir qu'ils ont d'instruire et le devoir qu'on leur impose d'intéresser ?

..

Balzac qui a écrit *Mercadet* ou le *Faiseur* vers 1848 a résolu ce problème d'une façon simple et primitive. Il s'est contenté de juxtaposer tout bonnement la vérité et l'intrigue dramatique. Sa pièce est composée de deux parties bien distinctes et se décompose aisément : une peinture des mœurs de la Bourse et un petit roman bête à la manière de Scribe ou mieux de Berquin. La postérité — nous sommes déjà la postérité pour Balzac — la postérité ne s'y est pas trompée. Elle a gardé son admiration pour la peinture et elle sourit du roman. Mais tout de même, comme l'un ne fait pas corps avec l'autre, la pièce ne résiste pas à ce « distinguo » trop aisé. Et *Mercadet* succombe tout entier au dédain qu'inspire la banale idylle d'Adolphe et de Julie.

La fuite soudaine d'un associé, M. Coulard, a mis *Mercadet*, gros industriel et, à ses heures perdues, adroit financier, dans une situation extrêmement difficile. On lui a consenti d'abord des délais. Mais, de renouvellement en renouvellement, son crédit s'est épuisé. Au moment où s'ouvre la pièce, il doit à tout le monde, même à ses domestiques. La faillite est proche.

Cet homme de ressources ne se décourage pas pour si peu. C'est tout près de

(1) COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de *Mercadet* de BALZAC. — ODÉON : *les Antibel*, drame en quatre actes, en prose, de MM. ERNEST POUVILLON et ARMAND D'AR-TOIS. — THÉÂTRE-ANTOINE : l'*Avenir*, comédie en trois actes de M. GEORGES ANCEY.

la défaite que se révèle le génie des grands capitaines. Mercadet fait face avec belle humeur à toutes les réclamations. Aux fournisseurs qui apportent leurs factures, il dicte d'éblouissantes commandes. Les domestiques qui exigent leurs gages sont traités avec une hauteur que leur impose. Et les créanciers obtiennent sur un avenir problématique des gages imaginaires. Mercadet a gagné quelques heures de répit. C'est suffisant pour la victoire.

Quel est le motif ou plutôt le prétexte inventé par le fertile esprit pour obtenir un tel revirement? le retour de l'associé disparu ne paraîtrait plus vraisemblable. Mais Mercadet veut encore marier sa fille Julie. Il organise donc de mirifiques projets d'avenir avec un M. de la Brive « propriétaire bordelais ». Le crédit du gendre sauvera celui du beau-père.

Il se trouve que M. de la Brive est aussi ruiné que Mercadet lui-même; que sa propriété est grevée d'hypothèques; qu'au lieu d'être près de Bordeaux, elle est dans les Landes et qu'elle ne contient même pas de marais salants pour exploiter... ceux qui croiraient à leur existence. Cette fois le financier est bien définitivement perdu.

Il ne veut pas le croire. Et c'est sa force. Et c'est un peu sa beauté. Il tient tête à la meute des créanciers qui envahissent son appartement. Il s'entend avec son pseudo-gendre pour simuler un nouveau stratagème. Il est superbe de courage, de sang-froid et d'audace. Il mériterait presque le bonheur qui enfin le récompense. Car Coulard, retour des Indes, arrive juste à propos pour refaire son associé, marier sa fille, et mériter à la pièce l'applaudissement du public, obstiné partisan des dénouements heureux.

Tout ceci, caractère de l'homme de Bourse, silhouette des créanciers, profil des domestiques, est excellent de vérité. L'idée centrale qui anime la pièce est profonde. Il est certain que dans ce monde particulier, le crédit est l'indispensable condition de la vie, les apparences sont l'essentiel. Mais le public ne s'intéresse, remarquons-le, ni à Mercadet, trop fourbe ni à ses trop naïves victimes. Il n'y a pas de personnages sympathiques, il n'y a pas d'histoire intéressante. Balzac savait confusément qu'il en fallait un et M. d'Ennery qui l'a aidé à faire sa pièce le savait bien mieux que lui. Aussi ont-ils tant bien que mal ajouté à ce tableau plein de couleurs le fade « chromo » des amours de Minard, « le jeune homme pauvre » et de Mercadet. Il se peut que le public d'autrefois s'y soit intéressé. Mais cette partie vicillote est aujourd'hui tout à fait tombée. Et il n'est resté qu'une pièce dont la critique admirera toujours, mais dont le spectateur ne goûtera jamais la forte vérité.

Dans les *Antibel* qui sont pourtant d'une qualité littéraire bien inférieure à celle de *Mercadet*, l'union de l'action intéressante et de la réalité est plus intime. Les auteurs n'ont pas surajouté une intrigue au fond de vie sur lequel se déroule leur pièce; ils ont extrait autant qu'ils ont pu cette intrigue du milieu qu'ils dépeignaient. Ces aventures peuvent arriver à tous les paysans de France, mais ne peuvent guère arriver qu'à des paysans. La passion a chez eux un caractère particulier fait de timidité, de rudesse et d'obstination qui seul explique le malheur de son Antibel.

Mais, fidèles à la vérité du début de la pièce, ils l'ont abandonnée dans son cours. Ce sont des artifices un peu grossiers qui empêchent le père de découvrir l'amour de son fils pour sa belle-mère. Ces derniers actes sont truqués, rapides et peu logiques autant qu'un dénouement le mélodrame. Cette impression dont ne peut se défendre tout spectateur un peu expérimenté rompt l'unité de la pièce. Et l'œuvre rentre dans la catégorie de la banalité.

M. Georges Ancey, le dernier venu des écrivains que nous étudions, s'est, au contraire, appliqué à ne sortir en rien de la vérité commune, ni pour l'action de sa pièce, ni pour les caractères. C'est une histoire de tous les jours et de tout le monde. Avec une méfiance de tout ornement romanesque qu'il faut admirer, l'auteur de *l'Avenir* a reconstitué, incident par incident, une série bien liée d'événements qui n'ont rien d'extraordinaire entre personnes qui se résignent à n'être pas sublimes.

M. Etienne Ducarre aime Mlle Jeanne Fontet qui l'aime. Rien de plus simple : ils n'ont qu'à se marier. Ça aurait été simple du temps de nos mères. Aujourd'hui « on est plus sérieux », c'est-à-dire plus morose, tout en n'étant guère plus raisonnable. Etienne qui ne gagne que 3.000 francs à son ministère et qui doit prélever sur ses maigres appointements de quoi subvenir à l'entretien de sa propre famille, hésite à alourdir sa vie d'une nouvelle charge ; et Mme veuve Fontet, la mère de Jeanne s'y refuse. Amoureux médiocres et sages, Etienne et Jeanne vont renoncer au bonheur pour des raisons bassement pratiques.

Pourtant, s'il se rencontrait parmi les amis, — puisque la famille est pauvre — un Mécène pour bons bourgeois, un M. de Montyon pour vertus privées qui consente à doter le jeune ménage ? On cherche, on trouve. Justement M. Masson, grand industriel retiré des affaires après fortune faite, vient tous les dimanches honorer les deux femmes des démonstrations compassées de son amitié. Si on lui demandait d'être « le généreux anonyme » ? Au premier mot que la mère lui glisse de la situation, il se rembrunit. Au second que la jeune fille ajoute, il se rassérène. Au troisième, il a son idée qui n'ait pas tout à fait celle qu'on attendait, mais qu'il propose tout de même. Au lieu de la dot, il offre un mari. Et le mari, c'est lui-même.

Un mari de soixante-cinq ans pour une femme de vingt-deux, la perspective des soins à donner à un corps malade, des consolations à offrir à une âme aigrie, et plus encore l'obligation où l'on est d'escompter le bonheur, tout cela n'est pas très régalant. Mais nous avons une tendance invincible à prendre, sur deux résolutions qui s'offrent, celle où le présent est sacrifié. Jeanne se résout, se résigne à ce mariage.

Cinq ans après. Jaloux, « mauvais malade » exigeant jusqu'à être répugnant quelquefois, le vieillard exerce sur le mariage qu'il a acheté de son bel or une tyrannie odieuse. Jeanne n'échappe pas une heure de la journée à ses tracasseries, et lorsque, le soir venu, son malade couché, elle espère enfin un peu de repos, Etienne arrive, lassé de sa vie médiocre d'employé, au regret déjà de tous les sacrifices qu'il a faits à un avenir qui s'éloigne chaque jour davantage. Le seul rayon de soleil de toute cette existence, c'est un petit cousin de la famille qui l'apporte, jeune au moins celui-là, et vraiment gai, et juste assez tendre pour que sa gaieté ne semble point cruelle, ni déplacée. Jeanne, attristée du présent qu'elle prévoyait, rêve déjà un avenir où il entre, avec la personne de son aimable parent, un peu d'imprévu.

Cinq ans après. M. Masson est mort, les affaires de la succession sont réglées. Jeanne est libre. Etienne vient ponctuellement lui demander sa main. Les voilà tous deux en face de cet « avenir » qu'ils se sont préparé par tant de sacrifices. Etienne plus logique, plus confiant avec lui-même, plus insensible aussi aux mêmes impressions qui nous instruisent tant sur notre destinée si nous savons les recueillir, persiste dans le projet si longtemps caressé. Mais Jeanne, avec une intuition toute féminine, perçoit toutes les nuances d'idées et de sentiments qui la séparent définitivement de son ami. Il est déjà vieux garçon ; il a ses habi-

tudes ; sa vie maintenant est faite. Elle, au contraire, ne serait pas fâchée qu'un peu de roman entrât dans la sienne. Elle veut jouir enfin du présent. Il lui faut de la tendresse, de la douceur et de la vie. Tout cela est beaucoup mieux personnifié par le jeune Martoneau, le petit cousin, que par Etienne, le parfait employé. Elle renonce paisiblement à cet avenir qu'elle a tant désiré, probablement parce qu'il la consolait du présent et dont elle n'apprécie plus les bonheurs dès qu'ils se sont approchés de sa vie.

On voit ainsi par cette analyse combien la passion, le plaisir de l'imprévu et des émotions brusques sont absents de cette œuvre. L'histoire est ordinaire jusqu'à être morne et morose. C'est la vie véritable avec sa banalité, ses médiocres élans, ses résolutions qui fléchissent. Mais, en même temps que la réalité descend paisiblement sur la scène et s'y installe seule, l'intérêt de surprise disparaît. Le grand plaisir du théâtre s'évanouit. Il n'y a donc pas d'accord possible entre le souci de plaire au public et la volonté de peindre la vie. Il faut se résigner à sacrifier l'une ou l'autre. C'est une antinomie. L'école réaliste au théâtre aboutit nécessairement ou à renier ses principes ou à renoncer au succès.

Philippe Malpy



LES THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique :

C'est Mlle Mastio, du théâtre de la Monnaie, récemment engagée par M. Albert Carré, qui créera le principal rôle de *Beaucoup de bruit pour rien*, de MM. Ed. Blau et Paul Puget.

La reprise de *Zampa* servira de rentrée à l'excellent artiste Grivot, nouvellement réengagé; mais il est possible que cette reprise, annoncée pour samedi, soit retardée de quelques jours, de nombreux changements ayant eu lieu dans la distribution des rôles au cours des répétitions.

* *

Avant de s'occuper de son nouveau spectacle, le directeur du Théâtre Cluny fait répéter en double les rôles du *Parfum*, afin que rien ne vienne entraver le succès de l'amusante comédie de M. Ernest Blum et Raoul Toché.

* *

Le public du Casino de Paris fait tous les soirs le plus chaleureux accueil au nouveau ballet la « Montagne d'Aimant ». Mais, à ce spectacle déjà si captivant, la direction du Casino vient d'adjoindre un numéro sensationnel.

Il s'agit d'un chien, le chien Billy, que miss Chester présente, et qui, en une série de tableaux vivants, reproduit les divers épisodes d'une chasse mouvementée : le départ, la quête, l'arrêt, le coucher au coup de fusil, le rapport, etc.

Jamais aussi étonnant dressage n'avait été atteint.

* *

Malgré les événements politiques de ces derniers jours, la Scala n'a pas vu, une seule fois, faiblir ses recettes. *En voilà de la chair!* a continué, comme par le passé, à attirer une foule des plus élégantes qui, au défilé de tous les jolis minois dont abonde cette revue, semblait trouver l'oubli de tout souci.

* *

— Parmi les numéros sensationnels dont fourmille le programme des Folies-Bergère, il en est trois particulièrement que le public accueille chaque soir avec les marques du plus vif enthousiasme. C'est d'abord les jeux icariens de la troupe Bonhair, cette troupe sans rivale au monde qui, seule, suffirait à la fortune d'un théâtre; c'est ensuite les sœurs Leamy, de mignonnes gymnastes en l'air, dont l'audace n'a d'égale que l'adresse et dont les exercices font naître le frisson; c'est enfin la belle Juanita de Frezia, chanteuse et danseuse espagnole, faite de beauté et de grâce, qui a le don rare de charmer en même temps l'oreille et la vue.

* *

Bullier. — Les fêtes des jeudis à Bullier et les soirées des samedis et dimanches ont toujours un grand succès auprès du public qui est certain de s'y bien amuser et d'entendre d'excellente musique.

Les jeudis, samedis et dimanches, grand bal à 8 h. 1/2.

Fantasio.

Spectacles

OPÉRA. — 8 h. «/». — Les Huguenots — La Valkyrié — Faust.

FRANÇAIS. — 8 h. 1/2. — Marcadet. — Le Berceau.

OPÉRA-COMIQUE. — La Vie de Bohème.

ODÉON. — 8 h. «/». — Les Antibel.

THÉÂTRE SARAH BERNARDT. — 8 h. 1/2. — La Tosca.

VAUDEVILLE. — 8 h. 1/4. — Georgette Lemeunier.

GYMNASÉ. — 8 h. 1/2. — Trois femmes pour un mari.

VARIÉTÉS. — Le Voyage autour du Code.

GAITÉ. — 8 h. 1/2. — La fille de M^{me} Angot.

PALAIS-ROYAL. — 8 h. «/». — Caillette — Chéri.

PORTE-ST-MARTIN. — 8 h. 1/4. — Cyrano de Bergerac.

AMBIGU-COMIQUE. — 8 h. 1/2. — Le Roi des Mendians.

FOLIES-DRAMATIQUES. — 8 h. 1/2. — Excellente affaire.

TH. CLUNY. — 8 h. 1/4. — Le Parfum.

TH. ANTOINE. — 8 h. 1/2. — L'Avenir — Son petit cœur.

LES BOUFFES PARISIENS. — 8 h. 1/4. — Véronique.

NOUVEAU THÉÂTRE. — 8 h. 1/2. — Le Roi de Rome.

COMÉDIE-PARISIENNE. — 8 h. 1/2. — L'École des Amants.

OLYMPIA. — 8 h. 1/2. — Les 7 Péchés Capitaux.

LA SCALA. — En voilà de la chair!

LES FOLIES-BERGÈRES. — 8 h. 1/2. — La Princesse au Sabbat.

CASINO DE PARIS. — La Montagne d'Aimant.

ELDORADO. — Parlons d'autre chose.

LE NOUVEAU CIRQUE. — 8 h. 1/4. — La Cascade merveilleuse.

LA ROULOTTE. — 9 h. 1/4. — Voyage cellulaire.

CIRQUE D'HIVER. — 8 h. 1/2. — Méo et Tilly.

MOULIN-ROUGE. — Tous les soirs, à 8 h. 1/2. — Concert-Bal.

LA CIGALE. — 8 h. 1/2. — Le petit Spahi.

CINÉMATOGRAPHE. — Le voyage au Japon.

BULLIER. — Tous les jeudis, bal masqué.

MUSÉE GREVIN. — Tananarive — Le Dahomey, etc., etc.

JARDIN D'ACCLIMATATION. — Ouvert tous les jours — Concert tous les dimanches.



Puissance du Canada

GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

VASTE TERRITOIRE A COLONISER

Riches régions minières et forestières de toutes sortes

TERRES d'une fertilité reconnue, climat sain et favorable à toute culture, communications faciles avec les **marchés locaux** et étrangers.

Les colons agriculteurs peuvent, avec une QUINZAINE DE CENTS FRANCS, acheter un lot d'environ 40 hectares dont 4 ou 5 en terre défrichée.

Les terres du Gouvernement valent 20 ou 30 sous l'acre. Les lots sont de 100 acres (environ 40 hectares).

La forêt couvre des millions d'hectares, où l'on trouve, entre autres, du **bois de pulpe** d'une quantité supérieure.

Il y a aussi abondance de MINES dans la Province. On y rencontre l'OR, l'ARGENT, le CUIVRE, le FER (titannique, chronique et magnétique), la **plombagine**, le mica, l'**amiante**, le **granit** de tout genre, le **kaolin**, le **pétrole**, etc. Plusieurs mines, en ce qui concerne le cuivre, le fer, la plombagine, le mica et l'amiante, sont déjà en exploitation. Les mines de la Beauce, où l'on fait de nouvelles tentatives après une suspension de travaux de plusieurs années, ont déjà donné une douzaines de millions de francs d'or.

La population de la province de Québec est de langue française surtout. Des bureaux et des agents d'immigration reçoivent les immigrants à Québec et à Montréal. Le service des Postes et des Chemins de fer et le système des Banques est des plus réguliers et des plus sûrs.

Pour plus ample information, s'adresser à l'honorable Commissaire de la Colonisation et des Mines, Québec, Canada.

Madame Joseph Garriépy

Reçoit les derniers sacrements, les Médecins déclarent sa maladie incurable

Les Pilules Rouges du Dr Coderre lui ont sauvé la vie, aujourd'hui elle est forte, heureuse et en bonne santé.



MADAME JOS. GARIÉPY.

La période la plus dangereuse dans l'existence d'une femme, c'est quand le sang est appauvri ou vicié. Le système alors s'affaiblit, l'énergie se perd, et les fonctions du corps qui, en état de santé, sont à peine remarquées, deviennent des occasions de souffrances et d'alarme. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont reconnues être le meilleur remède pour purifier, enrichir le sang et renforcer les nerfs. Voilà le secret par lequel ce remède a obtenu de si merveilleux succès en guérissant là où toutes les autres médecines ont échoué. Pour vous prouver que ce que nous vous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, nous vous mettons sous les yeux le témoignage que nous envoie Mme Gariépy. Voici ce qu'elle dit : « Je suis née à Saint-Roch « Richelieu, maintenant je demeure à Montréal. « Depuis quatre ans j'ai souffert le martyre. « J'avais des douleurs si fortes dans l'estomac « que j'étouffais. Une nuit, l'étouffement fut si « fort que mon mari courut au médecin. Il me « donna quelque chose pour me soulager, mais « il déclara ne pouvoir me guérir. Je continuai à « endurer des douleurs atroces. Je souffrais aussi « d'une vilaine bronchite et de l'asthme, j'étais « d'une grande faiblesse. Il m'était impossible de « me reposer un instant dans mon lit, j'étouffais « trop, j'étais là clouée sur une chaise, incapable « de me remuer. Le docteur continuait à me soi- « gner, et pendant les deux dernières années, « plusieurs autres médecins me soignèrent; mais « à la fin, ils m'avouèrent que tout était fini, leur « science était épuisée. Je me préparai à mourir,

« je reçus tous les derniers sacrements. Un jour, une amie qui avait été guérie par les « Pilules Rouges du Dr Coderre vint me voir et me conseilla d'essayer ce remède. J'ai « suivi son conseil, et je dis en toute sincérité que si je suis en vie aujourd'hui, et j'ous « d'une bonne santé, c'est grâce à ce puissant remède. Je fais mes lavages et tout mon « ouvrage sans fatigue. Je ne puis trop les recommander et en faire assez d'éloges. Si « j'eusse connu ce bon remède plus tôt, je n'aurais pas tant souffert et payé inutilement « tant de comptes de médecins et de remèdes. » Mme JOS. GARIÉPY, N° 458, rue Maison-

neuve, Montréal.
Femmes qui souffrez, demandez, exigez, insistez pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, vous aurez alors celles qui guérissent toujours. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-ventre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, toutes les maladies du changement d'âge, leucorrhée, l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, dos faible, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, la dépression de l'esprit ou mélancolie; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre font du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous vous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surpri- ses, elles sont pour les femmes c'est pourquoi elles guérissent toutes femmes.

N'OUBLIEZ PAS que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus émi- nents pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description com- plète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement. Il vous répondra confidentiellement et *absolument pour rien*. Il voudra de bons conseils, com- ment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir. Adressez comme suit : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL.

EN GARDE contre les Pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 1 fr. 25 la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations.

REFUSEZ-LES. Elles vous feront plus de mal que de bien, car un grand nombre de ces imitations contiennent de la strychnine, de la morphine et de l'arsenic, et comme vous le savez ces drogues sont dangereuses. Si vous ne pouvez vous les procurer chez votre mar- chand ou si vous avez des doutes, envoyez-nous 2 fr. 50 centimes en timbres-poste pour une boîte ou 12 fr. 50 centimes pour six boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la malle les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous les envoyons dans toutes les parties du pays et à l'étranger franc de port. Donnez-nous votre adresse bien complète afin d'éviter tout retard dans l'envoi. ADRESSEZ COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAIN, BOITE 2306, MONTRÉAL, CANADA.

LA MODE PARISIENNE

L'Administration de la REVUE DES DEUX FRANCES se charge de fournir les patrons sur demande.



Lemercier Sr.

1. Toilette de jeune femme en drap satin. La jupe en forme est entièrement plate du haut et bien évasée dans le bas, garnie d'un galon brodé formant un dessin sur le côté. Corsage-veste, très ajusté du dos, à basque courte et arrondie; le devant orné de petits revers arrondis en satin est fermé jusqu'à la poitrine et s'écarte du bas laissant voir un gilet court boutonné au milieu. La veste est entourée d'une piqûre. Les coutures des côtés et la pince montant jusqu'à l'épaule sont cachées par une broderie de soie. Manche à petit bouffant cerclée de broderie. Col rabattu légèrement évasé monté sur une brisure droite.

2. Fillette de 7 à 8 ans. Robe en lainage uni. La jupe demi-cloche monté derrière en plis couchés est bien évasée dans le bas et garnie de chaque côté du tablier de petits boutons grelots en velours. Corsage-blouse gracieusement ouvert sur un bouffant de velours boutonné de chaque côté. Pattes de velours sur les épaules formant revers garni d'un plissé de surah. Manche à petit bouffant. Col drapé en surah.



3. Toilette de patinage en covercoat. La jupe en forme entièrement plate du haut et bordée de vison est découpée sous une sous-jupe de lainage écossais. Corsage-boléro originalement découpé et décolleté en rond sur une blouse écossaise, le devant croisé forme une large patte qui est prise dans la ceinture. Un bord de vison encadre le boléro dont les épaulettes assez longues et tenant à même surmontent une manche légèrement drapée terminée dans le bas par une étroite bande de fourrure. Ceinture drapée en velours. Chapeau Morès entouré d'une jarretière de velours et garni de plumes sur le côté. Cravate et manchon de fourrure ornés de bouquets de violettes.



4. Costume tailleur en drap souple. Jupe cloche plate à la taille, à godets du bas, garnie de deux piqûres. Corsage à longue basque découpée en dents arrondies, garni d'un col châle de drap de même nuance et ouvert sur un gilet de drap blanc boutonné à l'aide de petits boutons de cristal. Col droit et petites pointes rabattues en même drap. Manche tailleur montée en plis et terminée par un parement piqué.



5. **Toilette de soirée** pour jeune fille en tulle brodé sur transparent de soie claire. La jupe montée en deux plis couchés est garnie de petits volants de mousseline de soie superposés. Corsage ajusté, recouvert également de volants de mousseline, le dernier posé en forme de berthe. Un ruban de ton plus foncé que la robe entoure le décolleté, formant nœud sur l'épaule et au côté du corsage. La ceinture est reliée au premier nœud de la jupe par de longs pans.



6. Jaquette longue à basque plate ouverte au milieu du dos, la basque est rapportée de la couture du dos jusqu'à la pince qui monte dans l'emmanchure. Devant croisé orné d'un revers de velours descendant jusqu'à la taille. Col rabat en velours. Manche tailleur garnie au bas d'un revers évasé. Broderie à la basque et sur les manches.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DES JOURNAUX DE MÔDES PROFESSIONNELS DES COUTURIÈRES ET CONFECTIONNEUSES. — Anc. Maison L. MICHAU, A.-J. Laroche, direct., succ. 8, rue de Richelieu, Paris. — Exposition universelle 1889, médaille d'or, concours commercial de Tunis. — *La Couturière*, organe professionnel; *L'Art de la Couture*, publication de grandes figurines; *L'Élégance*, robes et confection; *Les Toilettes modèles*, gr. édit. avec album; *Le Luxe*, gr. édit. parisienne; *Le Monde et les Théâtres*, arts, modes, illustrations, sports; *La Mode Tailleur pour Dames*; *La Modiste française*. — Travestissements. — Cours de coupe. — Fabrique de mannequins pour couturières. — Toutes les lettres, mandats, renseignements doivent être adressés à M. A.-J. LAROCHE, direct. — Adresse télégraphique : Licho-Paris. — Téléphone Paris-Province 111.27 — Spécimen sur demande.



7. Corsage de bal en peau de pêche vert Nil. Le dos et les côtés sont complètement tendus; le devant qui reste vague, sans cependant former la blouse, est fermé de côté par trois pattes découpées et légèrement drapées fixées par de petites choux de velours ornés de boucles de stras. Deux ruchettes de mousseline de soie encadrent le devant formant aussi des dents sur le côté. Une même ruche entoure le décolleté souligné d'une légère broderie. Manche courte en guipure à jour sur le bras, terminée par un double rang de ruches. Ceinture drapée en velours fermée de côté par une grosse crête.

PHARMACIE
DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

18, Carrefour de l'Odéon
et 1, rue de l'Odéon
PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la
Revue des deux Frances.

Maison BILLET
CHAPELLERIE DE CHOIX

Prix spéciaux pour les Abonnés

DE
La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

Le Directeur-Gérant : A. STEENS.

LES BUREAUX

DE LA

LIGNE "ALLAN"

SE TROUVENT

7. Rue Scribe, PARIS

GRANDE CHEMISERIE MODELE

168, boulevard St-Germain, 168

H. ANDRÉ

CHEMISES SUR MESURES

Trousseaux pour Hommes

CHAPELLERIE, GANTERIE, CHAUSSURES

REMISE 6 0/0 AUX ABONNÉS DE LA REVUE

HERNU, PÉRON & C^o L^{TD}

95, Rue des Marais — 61, Boulevard Haussmann
PARIS

Maisons à LONDRES, BOULOGNE-SUR-MER
LE HAVRE, MARSEILLE, MAZAMET, ANVERS, etc.

AGENCE MARITIME

Frêt, Passages, Émigration

ASSURANCES MARITIMES

Correspondants dans tous les principaux centres
du globe

AGENTS GÉNÉRAUX DE :

Dominion Line, Liverpool au Canada
tous les jeudis.

Beaver Royal Mail Line, Liverpool au
Canada tous les Samedis.

Canadian Pacific Ry. (Voyage autour du
monde).

Peninsular et Oriental S^{Co}, Indes, Chine,
Japon, Australie.

Lehigh Valley R. Rd des Etats-Unis

Renseignements immédiats sur demande à
HERNU, PÉRON Co Lid PARIS

95, rue des Marais..... POUR FRÊT.

61, boulevard Haussmann.... POUR PASSAGE

Anémie, Maux d'Estomac,
Fièvres

QUINA-LAROCHE

Médaille
D'OR

Exposition Internationale Vienne 1873

Médailles
D'OR

Expositions Paris 1879, Nice 1883, etc.

Récomp^{te} de 16,600 francs

LE MÊME
FERRUGINEUX

*Sang pauvre — Manque de forces
Croissance difficile — Lymphatisme,*
Très utile aux Nourrices et aux Enfants

LE MÊME
PHOSPHATÉ

PARIS, 23 ET 19 RUE DACOUT

LIBRAIRIE DES SCIENCES MÉDICALES

OLLIER HENRY

PARIS — 11 et 13, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

Près de la Faculté de Médecine et de l'École
Pratique

Grand choix de livres de Médecine. Thèses
Mémoires, etc. Livres de Sciences, Littérature, Ins-
truments de Chirurgie et de Sciences, avec une très
forte réduction. — Impressions d'ouvrages, Thèses et
Mémoires. — Reliures.

Expédition en Province et à l'Étranger. — Port à
la charge du destinataire

Envoi du Catalogue des dernières Nouveautés franco
sur demande

Toute commande doit être accompagnée d'un Chèque
ou d'un Mandat-Poste sur Paris. — Les envois sont
toujours faits par le retour du courrier

Vous qui souffrez de

RHUMATISMES

DOULEURS, GOUTTE

SCIATIQUE, NÉURALGIE, LUMBAGO
COLIQUES HÉPATIQUES, GRAVELLE
et toutes les MALADIES ARTHRITIQUES
Vous serez guéri radicalement par le

TRAITEMENT DU CHARTREUX

Le plus Puissant Anti-Arthritique connu
Potion et Baume, prix 8fr. franco. Env. franco de la Brochure
Milliers d'attestations. — Jamais d'insuccès

Dépôt : MALAVANT, pharmacien,
2, rue des 2 Ponts, Paris et chez A. DÉCARY,
pharmacien, Montréal (Canada).

COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

LIGNE DU HAVRE A NEW-YORK

Départs du Havre
et de New-York tous les samedis

LIGNE DES ANTILLES, DE COLON
ET DU MEXIQUE

Départs mensuels : Du Havre les 16 et 22,
de Saint-Nazaire les 9 et 21, de Bordeaux
les 19 et 26.

Pour la Guadeloupe, la Martinique,
Ste-Lucie, les Guyanes, St-Thomas, Por-
to-Rico, Haïti, St-Dominique, le Vene-
zuela, la Colombie, le Mexique, le Centre
Amérique, le Sud et le Nord Pacifique.

LIGNES DE LA MÉDITERRANÉE

Départs quotidiens de Marseille

Pour Alger, Oran, Bône, Philippeville,
Tunis, Malte, Mehdià, Monastir et Sous-
se, etc.

BUREAUX A PARIS

6, RUE AUBER,
12, BOULEVARD DES CAPUCINES,
5, RUE DES MATHURINS

PHARMACIE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

18, Carrefour de l'Odéon
et 1, rue de l'Odéon
PARIS

REMÈDES AMÉRICAINS

Remise particulière aux Abonnés de la
Revue des deux Frances.

Maison BILLET

CHAPELLERIE DE CHOIX

Prix spéciaux pour les Abonnés

DE
La Revue des Deux Frances

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX
ANGLAIS

PARIS — 43, rue de Rennes — PARIS

TÉLÉPHONE
810,38

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE CHIRURGIE

TÉLÉPHONE
810,38

Instrumente de Chirurgie — Électricité Médicale

LOCATION D'APPAREILS

ET D'INSTRUMENTS POUR OPÉRATIONS — APPLICATION DES RAYONS ROENTGEN

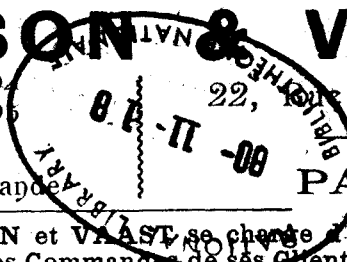
Spécialité pour Oculistes et Laryngologistes

GENISSON & VAAST

Médaille d'Or 1894
Hors concours 1895

CATALOGUES

Spéciaux sur demande



La maison GENISSON et VAAST se charge d'expédier, dans un
délai très bref, toutes les Commandes de ses Clients d'Amérique :

LIVRES DE MÉDECINE COMME INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans
aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité, Efficacité garanties. — 30 ans de suc-
cès. — (Pour la barbe, 20 fr. : 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. franco mandat.) — Pour les bras,
employer le PILIVORE. — DUSSER, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau, PARIS.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue des deux Frances sont
interdites dans tous les pays, y compris la Suède et la Norvège, à moins d'accord préalable
avec notre administration.

PARIS. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — Téléphone.